

PIERRE JOHAN LAFFITTE

SENS ET PRAXIS

Faire soutenance

RAPPORTS, PRÉ-RAPPORTS DE THÈSE, DISCOURS, LETTRES

Rhétorique universitaire, exercice de style, essai de sérieux



ÉTÉ 2015 – 2023

PIERRE JOHAN LAFFITTE

SENS ET PRAXIS

Faire soutenance

RAPPORTS, PRÉ-RAPPORTS DE THÈSE, DISCOURS, LETTRES

Rhétorique universitaire, exercice de style, essai de sérieux

ÉTÉ 2015 – 2023

Faire soutenance

RAPPORTS, PRÉ-RAPPORTS DE THÈSE

Rhétorique universitaire, exercice de style, essai de sérieux

À chacune, rencontrée¹.

FAIRE RENCONTRE

Lire un manuscrit de recherche — ici doctorale, mais aussi masterante, en Diplôme universitaire, ou autre —, est toujours porteur d'une rencontre, d'une connivence, possibles. Dans cette rencontre, le plus long cheminement est écrit par l'autrice. Il reste à qui est invité au jury, la promenade, tout aussi sérieuse, de la lecture. C'est de cette lecture que les pré-rapports ou rapports sont l'expression. Voici quelques traces de telles rencontres.

Ces productions, imposées et réglées par les règles établies de la soutenance doctorale, n'en sont pas moins de véritables dialogues intellectuels. Parfois, ce dialogue se limite à l'amorce d'une assertion — la thèse —, d'une réponse, et d'une brève réponse à la réponse : le jeu minimum qui parfois demeure étique, mais peut aussi concentrer tout le dire d'un échange. Parfois, le dialogue vient de plus loin — surtout quand il s'est déroulé dans le cadre d'un accompagnement au long cours dans le travail de recherche (alors, il peut donner lieu à d'autres écrits : correspondance, articles ou essais, communs ou solitaires, etc.) — ; parfois, enfin, il se continuera plus loin encore.

Quoi qu'il en soit, l'exercice imposé du rapport peut, aussi, être considéré comme une prise au sérieux collégiale (et pas la reproduction sans désir du faux sérieux d'une caste qui sadise autant qu'elle intronise), un geste de respect (en tout cas pas une mise à la question en guise d'un scarifiant passage ritualisé), et une proposition intellectuelle (pas l'énoncé sachant d'une posture indiscutable). Une prise de risque subjective, pas le surplomb d'un discours convoqué pour son expertise supposée-savoir, un accueil de plain-pied sur la scène de l'échange avec une collègue, surtout pas avec une supposée-impétrante, la proposition à son tour d'une thèse qui propose son abduction à l'interprétation de l'interlocutrice.

Ainsi, dans ce qui suit, nul surplomb, mais un hommage critique à des êtres qui ont eu le courage de se porter dans des gestes, dans une durée longue de vie, de méditation et d'acte, pour finalement signifier, signer et s'assumer en une écriture.

FAIRE SOUTENANCE, FONCTION D'UNE CERTAINE ÉTHIQUE

On pourra voir, d'un point de vue jugé plus réaliste, un peu de naïveté dans une telle application à faire, d'un exercice de rhétorique dans l'agora universitaire, tout à la fois un exercice de style qui entre dans la polyphonie de ma propre écriture, et l'essai de prendre dans un même sérieux nos deux paroles ayant osé, même humblement, asserter l'une à l'encontre de l'autre un penser.

De quoi lire — c'est une décision qui à moi seul incombe, je ne demande à personne d'y souscrire — le pari qu'il s'est inscrit là, dans ce que j'ai lu et qui en ma lecture a fait sillon, la trace possible d'une discipline sans disciple, c'est-à-dire d'une parole qui en fin de compte ne s'autorise que de soi-même, c'est-à-dire d'un discours maître, disciple des seules lois du langage et du désir nouées ensemble. L'appartenance partagée à une « communauté de solitaires », comme dirait Pascal Quignard.

Et, produits d'une telle communauté, des *textes libres à l'université*, si je tente d'exprimer, au pied de la lettre et de mon imaginaire, l'idéal strict, tant en matière d'assertion personnelle que d'éthique coopérative, qui m'accompagne depuis ma toute première praxis, celle des classes de pédagogie Freinet et de pédagogie institutionnelle où je fus élève.

Cependant, au moment de la « soutenance », précisément, l'important est que cette communauté, avant tout, soit soutenante envers la voix qui porte sa thèse : qu'elle fasse soutenance à la solitude dans laquelle,

¹ Nota bene. Je précise à nouveau que, à l'écrit, j'accorde généralement toute communauté humaine au féminin. Absolument rétif à l'écriture inclusive pour des raisons de goût, sans être plus machiste qu'une autre pour autant, je trouve aussi efficace d'adopter cet accord. Après vingt-cinq siècles au bas mot de phalocratie, mieux vaut renverser carrément tout de suite, et pas qu'à moitié...

angoisse et désir aidant, se tient le sujet de cette assertion paradoxale qui s'inscrit ce jour-là — nulle thèse qui ne soit, au fond, dans une position de paradoxe, de trouée dans la doxa. Une communauté solidaire de solitaires. De quoi défiger l'établi scolastique. De quoi redonner un sens moins soumis à ce soi-disant rite de passage, souvent la dernière couche de formatage polissant, au taux de plus en plus sur-joué, donc, quelque part, démonétisé. Et, désormais, lesté d'une obligation de prononcer un serment, ultime oripeau qui n'a pas grand-chose à voir avec la légitime prudence d'Hippocrate ou vis-à-vis de la puissance du verbe des futurs juristes, mais qui ressemble bien aux dangereuses servitudes volontaires que nombre de corporations se croient tenues dans des temps troubles de régression de la liberté de l'esprit, et du courage et de la solidarité qui les vertèbrent sans besoin

Tout ne se joue pas en un point du temps. Cette *fonction de soutenance* ne peut, fondamentalement, agir que sur un temps plus long. Ici, je pense évidemment aux personnes que j'ai le privilège d'accompagner depuis la place dite de « direction ». Mais je pense aussi à la portance des groupes, avec lesquels le travail solitaire de l'écriture n'est pas un travail esseulé, mais soutenu. À ce titre, je ne peux que renvoyer à ce que nous faisons lorsque nous travaillons par exemple dans le Diplôme universitaire de « Psychothérapie institutionnelle et psychiatrie de secteur » créé par Frank Drogoul à Paris 7-Denis Diderot, et où nos soutenances sont collectives, et des moments de partage comme l'ont été les deux années de travail coopératif². Je renvoie également à ces traces qui restent de l'aventure des mémoires d'Aprène, le centre de formation des Calandretas occitanes, et qui a pu, un temps, faire se parler deux langues supposées difficilement traduisibles l'une l'autre, le discours universitaire et le discours de la praxis pédagogique³. Enfin, tout cela forme comme une « idée directrice » : celle d'une « coopérative d'écriture », idée qui est née évidemment de mes classes coopératives, et qui forme le nom, faute de mieux, de ce qui est en train de se constituer, et d'assurer cette fonction d'accueil, fonction de portance, fonction de soutenance, dans le quotidien de notre lieu de travail qu'est l'université :

https://www.sensetpraxis.fr/Seminaires_colloques/Travail_collectif#Coopérative_d'écriture.

En fait, c'est récemment, en juin 2021, lors des journées de clôture du Diplôme universitaire « Psychothérapie institutionnelle et psychiatrie de secteur », où nous avons partagé les écritures et les lectures de nos textes libres (sous couvert de « mémoires »...), dans un des couloirs de l'Yonne, que j'ai proposé à nos collègues, à partir d'une intuition de mon amie Céline Blanquet, d'entendre ainsi le syntagme « faire soutenance » : non plus dans le sens établi de « soutenir une position face à un jury en position de domination, donc d'attaque », mais telle que nous le dictait le trac ambivalent, angoissé et désireux, exigeant et respectueux, qui régnait parmi nous. Dans une orientation éthique beaucoup plus fidèle à la fonction phorique, telle que notre autre ami Pierre Delion l'a conceptualisée : fonction de portance du sujet, par le milieu, l'ambiance et le souci. Parmi toutes mes expériences universitaires, ce DU, né du désir de notre autre ami Frank Drogoul, a été un univers d'une qualité éthique, intellectuelle et concrète telle, et ce, de façon trop répétée, que je ne connais finalement pas de meilleur lieu que celui-ci pour accueillir le renversement d'une expression sinon figée dans le sadisme établi d'une « cooptation-entre-pairs-mais-pas-tout-à-fait-encore-attends-juste-un-peu... » Ce DU, comme lieu de naissance ordinaire, somme toute, d'un petit concept. « Rien n'est plus pratique qu'une bonne théorie », disait Kurt Lewin...

L'ordre ici suivi est celui de la chronologie de ces rencontres, et non la régionalisation de leurs thématiques. Ce que je rends public ici n'est que mon propre discours : il mûrit, se révisé ou s'approfondit entre autres grâce à ces rencontres, lesquelles constituent donc autant de points de bifurcation de ma propre parole. Cette dernière suit donc une évolution que je ne cherche nullement à systématiser, à sortir du temps ouvert de son élaboration cabossée, exposée aux rencontres avec des trajectoires singulières, aux quatre vents du champ de la liberté de penser. Si les autrices souhaitaient que je publie un droit de réponse de leur part, ce serait évidemment avec plaisir que je m'exécuterais.

Voici donc les pré-rapports ou rapports de thèse, ou quelques autres écrits, rédigés à l'occasion de mes rencontres avec :

- Lala Managau Ramilison (Université de Pau-Pays et des pays de l'Adour, novembre 2017) (pré-rapport, discours de soutenance, rapport) — p.7
- Li Shuang (Paris-Sorbonne Université, janvier 2020) (pré-rapport) — p.21

² Quelques traces se trouvent dans la partie « Aux bords de la clinique » de mon site : <https://www.sensetpraxis.fr/Clinique>.

³ Ces textes sont lisibles sur le site d'Aprène : [2012-2014_Aprène_Des_textes_libres_a_luniversite_Recueil_des_resumes_de_memoires_version-01-2020.pdf](https://www.sensetpraxis.fr/2012-2014_Aprène_Des_textes_libres_a_luniversite_Recueil_des_resumes_de_memoires_version-01-2020.pdf).

- Deborah Gentès (Université de Paris 8 Vincennes-Saint-Denis, juin 2020) (rapport — codirecteur) — p.27
- Laura Calcagno (Université de Paris 7-Denis Diderot, janvier 2021) (rapport) — p.31
- Karolina Demont (Université de Paris 8 Vincennes-Saint-Denis, janvier 2021) (rapport — codirecteur) — p.35
- Juan Sebastian Rosero Moscoso (Université de Paris 7-Denis Diderot, avril 2021) (pré-rapport et discours de soutenance) — p.38
- Delaram Bidabad (Université de Paris 8 Vincennes-Saint-Denis, septembre 2021) (lettre sur le sens d'une soutenance coopérative) — p.53
- Tahar Aissi (Université de Paris 8 Vincennes-Saint-Denis, février 2022) (éléments pour un pré-rapport) — p.65
- Gwenaëlle Ouanna (Université de Paris 8 Vincennes-Saint-Denis, septembre 2022) (rapport, directeur officiel) — p.69
- Marina Pastoukhova (Université de Pau et des Pays de l'Adour le 26 septembre 2023) (rapport, discours de soutenance) — p.75
- Richard Lopez (Université Paul-Valéry Montpellier 3 le 20 décembre 2023) — p.85.

*

Je note, à son sortir, le besoin de ne pas oublier une séance de soutenance de mastère, à laquelle m'a invitée Olivier Francomme à l'Inspé de Beauvais, ce vendredi 20 mai 2022 : celle du mémoire de mastère enseignant de Mme Lisa Araujo, *La Différenciation pédagogique comme levier de développement de l'estime de soi* : je remercie cette collègue de nous avoir permis, à Olivier et moi, de faire avancer notre pratique de ces moments importants, de travail autant que de reconnaissance, et de rencontre, qu'est une « soutenance »... Il nous a semblé possible de ne pas « demander à l'impétrante » de « sortir » pendant que « le jury allait délibérer » : elle a pu rester, et notre décision, bien que souveraine et assumée, n'en a pas moins été partagée, et dans laquelle notre jeune collègue a pu, aussi, faire entendre sa voix, son point de vue. Nous ne pensons pas que cela serait toujours bienvenu, et l'éthique n'a jamais été de ce genre de choses généralisables, ou décrétables sans avoir ô combien évalué le degré d'inflammabilité de la chose — tant tout ce qui est efficace peut s'avérer dangereux... À suivre, donc.

Pré-rapport

POUR LALA MANAGAU RAMILISON

*AGENTIVITÉ ET ACCOMPAGNEMENT : (SE) FORMER À LA DISPONIBILITÉ EN
MODE « AUTO » ET « TRANSE »*

*ANALYSE DU DISCOURS DE DEUX PROFESSIONNELS ET DEUX BÉNÉVOLES
FORMATEURS EN FRANÇAIS LANGUE ÉTRANGÈRE AUPRÈS DE PUBLIC
ÉMIGRÉ/IMMIGRÉ⁴*

I. PRÉSENTATION D'ENSEMBLE

1. Généralités

Le travail ici présenté par Mme Lala Managau Ramilison pour une thèse de doctorat a pour titre complet : *Agentivité et accompagnement : (se) former à la disponibilité en mode « Auto » et « Transe ». Analyse du discours de deux professionnels et deux bénévoles formateurs en français-langue-étrangère auprès du public émigré/immigré.*

Il se situe dans le champ socioprofessionnel de la formation, plus particulièrement des « rencontres d'accompagnement », à la croisée de problématiques linguistiques, culturelles, politiques et psychologiques. Il est à noter que ce travail concerne les formateurs-accompagnateurs, et non le public avec lequel ils travaillent. Les entretiens qui forment la matière de cette recherche sont renseignés par les annexes, qui s'étalent aux p.346 à 563.

2. Contenu et organisation de la thèse

La thèse se divise en deux grandes parties, théorique et méthodologique-pratique. La première partie comporte trois chapitres, et la seconde, quatre chapitres. Une introduction et une conclusion, toutes deux de taille relativement modeste par rapport à l'étendue de chacune des parties.

La thèse est repérée par cinquante-huit tableaux de modélisations théoriques et méthodologiques, ainsi que quatorze diagrammes éclairant la méthodologie de l'enquête⁵ elle-même et de son matériau proprement dit.

Un index efficace des auteurs et des notions aide à une consultation rapide des travaux. Cette présence, qui n'est pas automatique dans une thèse de doctorat, doit être saluée.

La bibliographie est tout à fait considérable et témoignant à la fois de l'ampleur de la pensée de l'auteure, et de sa précision technique (environ 400 ouvrages, dictionnaires ou sites référencés).

Les Annexes sont divisés en trois entrées : transcription des entretiens, résultats bruts, qui renvoient à la seconde partie de la thèse ; ces deux massifs témoignent de l'ampleur du travail de récolte et d'analyse fourni par la chercheuse, malgré un massif relativement étroit. Puis, de façon isolée, la retranscription des textes du *fomba malagasy*, qui constitue sans doute la source bibliographique la plus originale, et dans laquelle l'auteure a joué un important rôle de traductrice, de la première partie, proprement théorique, de la thèse. On pourrait attendre localement une table des annexes détaillée ou plus hiérarchisée, peut-être intégrée à la place initiale dans cette section, soit à la p.346.

Par ailleurs, on devrait pouvoir posséder une table des sigles, dès les débuts de la thèse (cf. remarques ci-dessous).

Enfin, en ce qui concerne les principaux concepts qui orientent la pensée de L. Managau Ramalison, on pourrait imaginer une annexe qui permettrait un rapide parcours qui les définirait rapidement et surtout les relierait : glossaire, carte heuristique, etc.

⁴ Thèse de doctorat en sciences du langage soutenue sous la direction de Jean-Léo Léonard, le 3 février 2020. Inscription à Sorbonne Université (ex- Paris 4), École doctorale V, Équipe d'accueil 4509 « Sens, texte, informatique et histoire ». Composition du jury : Jean-Léo Léonard (ex-Sorbonne Université, Montpellier 3, directeur), Anne Hénault (Sorbonne Université, émérite, co-directrice), Joëlle Ducos (Sorbonne Université, présidente), Hongmiao Wu (Université de Wu-Da, Wuhan, pré-rapporteur), Sophie Wauquier (Paris 8), Pierre Johan Laffitte (pré-rapporteur).

⁵ Pour la portée de ce terme d' « enquête », voir les remarques concernant le chapitre VII.

3. Remarques formelles

Une page de sigles devrait être livrée immédiatement. On s'y perd — et, du moins dans le début (Partie I, ch. 1), cette perte dans une telle jungle est en soi un indice de l'univers de discours imposé par la législation dominante, et donc un signal des enjeux critiques de l'analyse de cette thèse. À ce titre, je considère que cette thèse peut aussi se lire selon le prisme d'une analyse du discours. Savoir si cette analyse du discours peut se lire à régime praxique, c'est toute la question philosophique qui se pose, concernant le contexte conceptuel et le paradigme épistémologique (positiviste ou non) que l'on choisit.

On note quelques coquilles, sans doute dues à la pression des délais de rédaction. Cela inclut quelques maladresses ou impropriétés dans la syntaxe.

Surtout, il importe de comprendre le parti stylistique de l'auteure, dont on respectera les choix expressifs qui témoignent d'un ethos, d'un engagement qui, plus profondément que l'écriture, semble concerner plus généralement un certain rapport à sa pensée et à pratique. Il s'agit d'accueillir et d'interpréter une telle globalité de style dans sa cohérence avec l'orientation générale de ce travail. C'est à cette lecture qu'est consacrée la suite de ce pré-rapport dont il faut dès l'emblée annoncer qu'*il se prononce de façon tout à fait claire en faveur de la soutenance de cette thèse de doctorat.*

II. PRÉSENTATION ANALYTIQUE DES DIFFÉRENTS CHAPITRES

1. Introduction

Cette thèse vise à comprendre une situation d'empêchement et d'immobilisation psychique des professionnels de la formation et de l'accompagnement : dans le contexte politique oppressant, voire oppresseur sans en dire le nom, comment enseigner le « français langue étrangère » à une population fragilisée et non légitimée dans le regard du législateur ? Cet « empêchement » (presque au sens lacanien du terme), prend la forme d'un leitmotiv : « Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse !? » C'est pour lutter contre les effets pervers d'un tel *amor fati* qu'est lancée cette enquête, et pour proposer des voies de réponse — qu'énoncera le chapitre conclusif.

C'est avant tout un travail qui s'ancre dans le vécu propre de l'auteure, dans son trajet entre plusieurs aires linguistiques, parcours ayant dessiné un rapport très singulier, et affirmé comme tel, aux rapports entre langue et existence, entre parole et action. On se situe donc dans une perspective concrète, celle d'une pragmatique certes, mais plus encore celle d'une phénoménologie du Soi entendu comme une identité narrative non subie, mais assumée dans ses données sociales, culturelles et linguistiques, et engagée dans une perspective à la fois intime — construction d'une existence — et collective — construction d'une éthique.

Sur le plan de la forme, on note un rapport à la langue où transparaît une soif de dire, un rythme ample propre, qui par moment rappelle un certain « baroquisme » lacanien, ne se restreint pas au seul cadre de l'introduction, laquelle, en tant que lieu rhétorique ouvert aux différents à une *captatio benevolentiae*, aurait pu se faire le refuge pour une telle écriture. Mais cette préciosité d'écriture, l'auteure ne cherche pas à en défaire tout du long son écriture de recherche — ce qui à mes yeux ne constitue nullement un reproche a priori, mais une caractéristique stylistique dont il s'agit de voir si elle est homogène à son objet, et surtout à son éthique : ce style est-il adapté à l'*ethos* de l'oratrice.

2. Première partie

Introduction

C'est la notion d'agentivité qui subsume, sur le plan théorique, une telle construction dynamique du Soi comme pouvoir d'agir. L'introduction de la première partie présente le parcours qui construira cette agentivité.

La toute première étape d'une construction de l'agentivité part d'un positionnement vis-à-vis de la langue, à laquelle est posée la question de sa double destination : celle d'un lieu intégrant le sujet, et symétriquement celle d'une structure participant de la singularité de la personne.

La question de la singularité et de l'intimité de ce « pouvoir-d'agir » est fondamentale pour l'auteure, et c'est autour de sa construction que s'organise le chapitre II. La question principale tourne autour de l'intransitivité et de la non-transférabilité du vécu existentiel d'une telle intimité, et donc du problème d'accompagnement, dans le champ de la formation, d'une construction personnelle.

Cette singulière intimité doit ensuite « prendre corps », ce qui d'un point de vue philosophique, est un programme lourd de conséquences (cf. la théorie d'un corps dans la philosophie d'Alain Badiou⁶) : c'est dans ce troisième chapitre que, proprement, l'auteure propose les deux modes « auto » et « transe » (l'ambivalence du terme est à souligner, faisant qui sait, en elle-même, écho à la dynamique, l'*enargeia* qui est par ailleurs homogène et à la thèse de Mme Managau Ramilison, et à son écriture).

Chapitre 1

C'est le travail de l'autre dans la constitution du « soi » qui importe à cette étape du travail. Et le support de cette réflexion est bien ce « français *comme* langue étrangère », qui constitue un donné, tel quel contingent et assumé professionnellement, donc comme exogène, dans le vécu du sujet formateur en FLE. Ce sujet, quant à lui, se construit en « représentant le français pour un autre », et étant plus encore un sujet (du) français, français qui est donc, aussi, endogène. Ce fait, tout simple en apparence, n'en constitue pas moins un état psychique dont Mme Managau Ramilison investit les problématiques à régime philosophique ; et ce, sans cesser de se situer sur le plan de la quotidienneté d'un métier linguistique.

Le point de vue de l'auteure situe bien la dimension historique et concrète de cette langue française, porteuse d'une politique et d'une idéologie, à sa jonction avec sa portée de sens, voire de révolte. Il est donc normal que la passe philosophique soit le mode privilégié de cet abord, et que cela constitue le premier pas conséquent de cette thèse.

La question est aussi celle du vocabulaire, et ce sont les termes d'intégration et d'inclusion qui constituent le matériau à partir duquel discute Mme Managau Ramilison. Cette question de l'intégration peut s'étudier dans la dimension sociale qui a fait de ce terme un « étendard », depuis remplacé par le terme d'« inclusion » à grands renforts de justifications, mais qui dans les faits ne changent rien au constat que dénonce Mme Managau Ramilison. Mais la notion d'intégration désigne aussi la logique propre à la langue : la langue est une structure elle-même strictement intégratrice, *ortho*-graphique, et c'est bien dans cette visée d'une adaptation du futur agent social francophone à son nouveau code sociolinguistique dominant que se pense avant tout l'enseignement du FLE.

L'intérêt de ce premier chapitre est, d'ores et déjà, de distinguer deux régimes d'objectivité : celui des concepts, légitime, mais également celui, moins légitime, des « normes, référentiels et risques “zéro” ». On pourra cependant faire porter le dialogue sur la possibilité de véritablement disjoindre totalement ces deux couches de positivité : la première ne fait-elle pas forcément le lit de la seconde ? La réponse apportée est de l'ordre politique d'une décision, en faveur de l'impératif catégorique derridien de l'hospitalité, et s'appuie sur la catégorie, reconnue comme constitutive et inaliénable de chaque sujet, soi comme autrui : l'autonomie. C'est dans cette articulation entre accueil, similarité et autonomie, que les catégories d'endo- et exo- se révèlent à leur tour porteuses des ambivalences de cette idée d'intégration, si problématique dès lors qu'on la saisit dans le champ des sciences humaines, champ qui se révèle indissociablement champ de pratiques et de politiques sociales.

Le mal-être des professionnels se dessine sur fond d'une telle complexité. Complexité qui ne peut être épistémologiquement niée, et qu'il s'agit donc de *relever* (*Aufhebung* philosophique), et donc d'enquêter sur le terrain de la praxis concrète des professionnels de la formation, auprès desquels cette thèse cherche son principe d'efficacité.

Chapitre 2

Cette efficacité passe par la construction de la notion d'agent.

La donation de sens, qui fonde la subjectivité, transite cette fois dans l'ambiance de la phénoménologie (Husserl, Saïus, Marion). C'est à ce moment que la dimension d'*auto* est mise en place, menant à une présence au monde conséquente, via un processus de cognition (Varela). Ce montage conceptuel entre plus largement dans la construction d'une ipséité d'inspiration grandement ricœurienne. Cette inspiration ricœurienne se marque par l'importance de l'Autre dans cette construction de l'ipséité, et par l'importance que prend la faculté narrative dans son processus d'engendrement et de mise en action critique — c'est jusqu'à ce point qu'il importe à l'auteure d'arriver, afin de définir non seulement un « agent » au sens sociologique, c'est-à-dire passablement dépendant de tout un ensemble de déterminations, mais un « auteur » apte à construire une autonomie (une *auctoritas*) de décision et d'action. Au fond, un certain

⁶ Cet auteur n'appartient pas au corpus de Mme Managau Ramilison. C'est moi qui rapproche cette référence dans le champ philosophique, qui me semble pouvoir faire écho et prise par rapport aux thèses anthropologiques, et plus spécifiquement linguistiques et pédagogiques, de l'auteure. Ce disant, j'ai tout à fait conscience que l'ancrage philosophique affiché de Mme Managau Ramilison est clairement celui de la phénoménologie de langue française, alliée à une anthropologie culturelle malgache.

existentialisme phénoménologique fonde le passage immédiat, d'une telle posture existentielle, vers une éthique.

Cette éthique ne se pense pas ailleurs que dans une culture, où l'intercommunication est centrale. Une étape se franchit lorsque l'on en vient à l'interpénétration entre ces concepts et leur ancrage dans la substance de la langue malgache, via les travaux précédents de Mme Manaugau Ramalison. L'entrée dans le détail de ce dialogue inter-linguistique, outre son aspect tout à fait captivant par rapport aux enjeux de « l'intraduisibilité » conceptuelle (aspect actuellement fort questionné par la communauté philosophique), coïncide avec un approfondissement de la logique complexe du rapport entre sujet, culture et monde. Ce mouvement me semble tout à fait éclairer l'éthique de l'auteure, qui fait simultanément un mouvement vers l'intégration culturelle *et* vers l'ouverture radicale de toute subjectivité (une « imprévisibilité nécessaire »).

Pareille simultanéité peut aussi se révéler porteuse d'une ambiguïté (qui caractérise peut-être plus généralement l'orientation phénoménologique), et sur laquelle, personnellement, je porterai le débat avec Mme Manaugau Ramalison. Concernant la définition de ce concept d'agent, ses arcanes sont développés avec un grand détail, et en particulier dans un feuilletage de dimensions qui « donne à voir » la construction du concept général. Toutefois, les catégories afférentes ne cessent de maintenir cette positivité et cette antériorité de concepts relevant d'un discours rationnel, comme étrangement marquées de « mystère ». Ce mystère relève de la couche « sous-l'agent », selon les termes d'analyse de l'auteure, vis-à-vis de la couche présente ; cette dernière, dans l'action, définit la force de dé-limitation et d'imprévisibilité, ce qui suscite un jeu de forces entre une dimension « déterministe » et une force « volontariste » dont on ne sait, au final, si elle fait jaillir une dialectique réelle ou une contradiction épistémologique. Ce dilemme pourrait s'énoncer ainsi. Soit la volonté de l'agent est un épiphénomène par rapport à l'appartenance culturelle de ce dernier, auquel cas on se demande où, en cette notion d'agent, se fonde la nécessité d'affirmer une subjectivité potentiellement émancipatrice — son action, aussi importante soit-elle dans le vécu de l'agent, resterait alors en fin de compte contingente à hauteur de champ culturel/social. Soit cette volonté, « imprévisible », est porteuse d'un ordre, d'un champ (fût-il potentiel) qui, lui, porte une rationalité à laquelle appendre ensuite une régularité et une possible explication autonome des actes agentiels. Il me semble qu'à ce titre, on est face à l'antagonisme entre logique du général (dont relèvent les concepts fondant la pensée de Mme Manaugau Ramalison) et logique du singulier. De cette logique, me semble pouvoir dépendre le concept d'agent tel que le développe Mme Manaugau Ramalison, mais à la condition expresse que l'on passe à une épistémologie dans laquelle ce qui est compté pour rien dans la généralité identitaire/totalisante, c'est-à-dire le *contingent*, puisse valoir pour autre chose qu'une marge ou qu'un hasard comptant pour rien. Ce « rien » peut être réinvesti de façon *substantielle*, et il faut entendre ce terme au sens sémiotique. Le « rien » peut devenir substance propre de la langue en acte, de la parole du sujet et de la pratique, et donc substance propre du métier, de l'acte, donc du sujet. Quant à la dimension linguistique, c'est sur le plan du destin de la substance dans la généralité du système de la langue qu'on peut alors s'interroger : si « le substantiel est contingent » (Hjemslev), alors comment penser une langue, ou une parole, dans laquelle ce contingent deviendrait vraiment essentiel, directeur, dans la construction d'une identité subjective digne de ce nom ? Telle quelle, cette question n'est pas posée par l'auteure, et toutefois, elle me semble sous-jacente à un certain nombre de ses questionnements propres. En fait, l'aboutissement propre à la pensée de Mme Manaugau Ramalison se situe plutôt dans le champ strictement pédagogique — et c'est bien ainsi que sera en toute fin de thèse pleinement déployé la notion de « pédagogie du “rien” ».

Chapitre 3

Le chapitre III embraye sur le bain d'altérité et de dialogisme, bref de faculté narrative, dans laquelle doit se dérouler la construction d'une agentivité au sens fort, c'est-à-dire qui se déploie selon ses deux modalités majeures, « auto » et « trans(e) », telles qu'elles construisent la thèse de l'auteure. Quelques-uns des concepts qui seront mis en exergue au *finale* de ce parcours, sont ici resitués : la singularité, la « vie quantilitique », le Chaque-Un(e) et, emprunté à G. Lerbet, la notion de « système-personne ». Se dessinent ainsi les cadres du terrain dans lequel se déploie le concept d'agent.

Sur le plan de l'énonciation, on observe les mêmes modalités marquant l'énonciation de Mme Manaugau Ramalison : un mélange bien à elle de catégories d'analyse objectivantes et « magiques » (après le « mystère », la « magie ») ; un ancrage dans une ambiance phénoménologique qui, cette fois, donne toute sa part à l'héritage lévinassien de la visagété et de son rôle constitutif, tant dans le soi que dans la reconnaissance de l'autre.

C'est la catégorie du « trans(e) » qui à ce titre opère, de par son jeu de mots, la liaison entre une approche à la fois anthropologique et magique, de cette conception de l'instant où le soi s'achève en un faire qui fait rencontre — avec l'autre et avec soi-même. Cette « instantanéité » constitue l'une des perspectives qui

constitue, à la fois, le visage de la complexité à laquelle s'attèle Mme Manaugau Ramalison, mais également, tôt ou tard, l'une de ses limites théoriques : jusqu'à quel point une telle conjonction est-elle tenable sur le plan théorique ? Dans une épistémologie de la complexité, la pensée ne rencontre-t-elle pas inmanquablement un point à partir duquel la dynamique réelle de l'action et de l'être doit relever les apories incontournables d'une rationalité ? Il me semble que cette question sera exactement l'objet du troisième et dernier moment du chapitre VII, conclusif (au sujet des limites éprouvées et à éprouver — cf. *infra*, mes remarques).

Ce qui est sûr, c'est que l'ancrage, dans ce chapitre, achève d'affirmer sa dimension anthropologique, relevant d'une approche des phénomènes de croyance et de ce qu'Edgar Morin par exemple appellerait « noologie ». L'auteure approche ces phénomènes quant à elle, non seulement à partir de Levinas, mais de René Girard, François Roustang et Frédérique Lerbet-Séréni (par ailleurs sa directrice de cette thèse, et à qui l'on doit certains des concepts-clés antérieurement présentés).

Cette dernière référence branche directement la réflexion de Mme Manaugau Ramalison sur la problématique de l'ouverture et de la non-totalisation dans la constitution du savoir et de la pratique dans le champ des sciences de l'éducation. Ainsi, c'est bel et bien une cohérence, tout à fait singulière, qui se construit dans ces trois chapitres.

Conclusion de la première partie

Ce qui ressort de cette première partie est la conscience de devoir considérer le sujet humain dans toute sa complexité, qui n'est pas pensable hors de la complexité spécifique d'une praxis, en l'occurrence celle de la formation. Cette exigence est nécessaire si l'on veut penser cette « éducation tout au long de la vie », qui de fait est posée comme une approche qui fait entrer dans la notion de formation (sinon trop exposée au réductionnisme dominant : il n'est que de voir ses formes officielles dans la formation initiale enseignante) les deux dimensions de la complexité et de la singularité. On se situe pleinement dans une épistémologie de la complexité, et c'est dans ce cadre que va se déployer cette « pédagogie du rien » qui donne son titre à la seconde partie de la thèse.

3. Seconde partie

Chapitre 4

Le chapitre IV présente les cadres de l'enquête, dans le champ du FLE et tout particulièrement de la spécificité du concept de langue dans le contexte migratoire actuel.

Une approche qualitative et la méthode de l'entretien non-directif sont, de façon tout à fait cohérente, le choix de la chercheuse pour constituer son corpus. Ce corpus est tendu par une question, établie dans la partie I en position définitionnelle du « soi » : celle l'aptitude narrative à l'ouverture et à l'accueil de l'imprévu. Cela nécessite une position épistémologique première : celle d'accepter le paradoxe, afin de traiter le réel dont il est porteur, au lieu de le dissoudre dans une pensée. La description des conditions de recueil des entretiens est posée dans cette perspective.

Il ne s'agit pas seulement d'une présentation objective, afin de clarifier et d'informer la lecture. Dans une telle recherche, la présentation des conditions d'inscription (quasiment au sens donné à ce terme en sémiotique peircienne) puis d'énonciation est tout à fait nécessaire, afin de poser le rapport entre le sujet du savoir (sujet écrivain) et les sujets interrogés qui, sinon, régresseraient au rang d'objets de ce savoir.

Ensuite, chacun des chapitres suivants analyse les différentes couches du feuilletage herméneutique construit par le modèle de Mme Manaugau Ramalison.

Chapitre 5

Ce chapitre analyse ce que Mme Manaugau Ramalison désigne comme le volet de l'analyse de surface, soient les niveaux 5 (analyse des locuteurs) et 4 (analyse des énoncés).

Sur un plan de l'analyse, on ne peut que remarquer la clarté méthodologique de l'enquête. Ce qui est particulièrement intéressant est la construction d'une individualité théorique propre à l'enquête : à savoir le tissu, le réseau qui se révèle entre les différents énoncés produits par les personnes interrogées. C'est à ce titre l'analyse d'un discours commun qui s'effectue rigoureusement.

Toutefois, quand il s'agit des « creux » du discours, on ne peut que se demander si le cadre épistémologique d'une science expérimentale constitue l'abord le plus respectueux de la singularité, non plus « locutrice », énonciatrice, mais bel et bien subjective. En effet, le sujet humain, complexe, ne se limite pas au sj linguistique de l'énonciation (l'agent énonciateur, purement et simplement) : le sujet est celui d'une parole intime, et cette dernière, si elle se donne à percevoir à la surface des énoncés, n'en reste pas moins, dans le creux de la dimension obvie de ce « dit », redevable d'une logique du « dire ». On se situe alors dans un cadre épistémologique beaucoup moins positivable, et cependant peut-être plus en

adéquation avec la haute exigence de « négativité », c'est-à-dire de respect de la singularité, de façon irréductible à toute généralisation normative.

En effet, ce respect, tout au long de cette thèse, demeure comme le grand engagement auctorial de Mme Manaugau Ramalison : il « engage » sur le plan de l'épistémologie et de la méthode, et pas seulement sur le plan des principes fondateurs (première partie) ou des conclusions pratiques (chapitre conclusif) : c'est dans le tissage de la méthode, dans chaque étape du cheminement, que doit prévaloir ce souci.

Chapitre 6

Ce chapitre, quant à lui, approfondit l'analyse vers le volet médian des niveaux 3 et 2 (catégories des typologies et natures d'énoncés), et le volet de profondeur 1. Dès les niveaux 3 et 2, le respect des différentes modalités d'énonciation, aussi « différents » soient leurs registres (silence, chanté, allusif, etc.), marque la cohérence de Mme Manaugau Ramalison dans sa démarche. C'est ainsi l'une des voies concrètes où cette étude témoigne de sa pertinence.

Dans le déploiement discursif et sémiotique d'une ligne que dessine cette thèse, ce chapitre contribue à une montée au sein du discours, de la présence du le dissemblable et le différent. Et ce, au point de voir s'introduire dans le discours analysé des forces désintégratrices dont on se demande si elles ne risquent pas de devenir plus fortes que la tendance intégratrice fondatrice du concept même de discours, et donc du concept de soi. On peut donc dire que méthodologiquement, ce chapitre est celui où l'angoisse est le plus prise en compte par le discours théorique. C'est sans doute par un réflexe de refoulement de cette angoisse que sa présence est bouchée par le leitmotiv : « Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse !? » — et surtout dans sa modalité exclamative neutralisant a priori toute portée véritablement « ouvrante » de la modalité interrogative.

Il s'agit de voir ensuite quelle attitude l'on adopte face à une telle présence — et c'est là, encore une fois, que le choix éthique et épistémologique entre une positivité ou une « négativité⁷ » conceptuelles doit se faire en toute connaissance de cause.

Chapitre 7

Un troisième moment de synthèse méthodique, mais qui maintient toutefois une ouverture herméneutique, clôt ce parcours. Comme scrupuleusement annoncé en introduction de chapitre, on passe ainsi d'un dévidement d'interprétation vers une suggestion de modélisation, et enfin vers des limites tant éprouvées qu'à éprouver.

Se posent ainsi trois visages du sujet herméneute. Le premier est celui de l'engagement dans l'énonciation d'un énoncé, qui ainsi intègre les données objectives au lieu de faire valoir immédiatement leur exposition analytique pour l'énoncé d'une rationalité. Nulle proposition de sens qui ne se porte par une voix.

Le deuxième visage est celui d'une tiercéité (Peirce) modélisatrice, qui ne se contente pas d'une posture personnelle « concrète » purement (c'est-à-dire pauvrement : une secondéité relativement stérile), mais vise à embrayer sur une rationalité fertile, apte à fonder un interprétant qui puisse ouvrir le champ du savoir et de la pratique. Une telle exigence est nécessaire, puisque c'est dans ce champ que cette enquête s'est engagée, précisément au nom d'une rupture des rationalités acquises, dominantes, rupture dont la souffrance subjective du renoncement était le symptôme premier, celui d'une passive perte de sens : « Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse !? »

Enfin, et puisqu'il est question dans le sens, aux pieds de l'impossible, d'embrayer du dire au faire, le troisième visage du sujet herméneute est celui, bifrons, *ambivalent* au sens strict du terme, où les limites sont éprouvées et à éprouver. Les limites sont certes celles qui ont été vérifiées dans l'étape antérieure de l'enquête, mais qu'il ne va surtout pas falloir naturaliser et ontologiser pour l'avenir. Au contraire, elles sont posées en tant que nouvel horizon, nouvelle *problématique*, présence posée en tant que problème à une subjectivité enquêtrice/praticienne — et ce, dans des terrains qui, par-delà la stricte méthodologie d'une enquête, résonnent de leurs implications politiques : droit d'asile, aide aux immigrants, aide aux validations d'acquis d'expérience. Les limites peuvent connaître un autre destin que celui d'une reconfortante finitude : elles peuvent être ces présences symboliques qui organisent une demande et la font sortir d'une plainte et d'une impuissance, au prix d'une incomplétude assumée et toujours réinvestie un pas plus loin.

Cette dernière posture énonciatrice est porteuse, dans l'ethos même de cette énonciation (dans le travail sous-jacent à la forme du discours, plus que dans la forme elle-même, et encore plus que dans sa « thèse », dans son contenu), de l'ipséité narrative du soi énoncée comme principe théorie premier. Ce mouvement

⁷ Ce terme de « négativité » me vient de par le terme de « rien », mis en titre à cette seconde partie, mais elle peut tout autant appeler, sous certaines conditions, la dialectique négative d'Adorno, que la logique de l'inconscient freudien et lacanien ou que la logique vague de la sémiotique peircienne.

faisant retour s'inscrit donc dans une profonde cohérence philosophique avec l'ambiance phénoménologique posée à l'initiale de la thèse. C'est bien sur une volonté permanente de ne pas laisser se refermer le propos sur une totalisation, dogmatique ou analytique, que se boucle cette enquête.

Cette ultime cohérence fait un détour, tout à fait intéressant sur le plan des alliances théoriques, avec la théorie de l'institution de R. Lourau, en mettant en valeur le rapprochement entre le concept d'agentivité et celui d'instituant, les deux étant porteurs de la même logique d'ouverture défigeant les constructions identitaristes, managériales et formatives de la subjectivité professionnelle. Cette approche, en fin de parcours, de la théorie de l'institutionnalisation (et surtout de sa dynamique), permet ainsi de brancher cette réflexion, initialement engagée dans la politique éducative dans son versant autogestionnaire et universitaire, sur une pensée anthropologique à laquelle le champ éducatif est ouvert, avec toujours plus d'insistance, par les nouvelles situations de l'éducation, les différents âges du public usager.

Par ailleurs, et c'est un élément de nature à clarifier un point qui demeurait en suspens dans les chapitres précédents, les rapports entre ces couches sont pensés selon une modélisation à la bande de Moebius : parti est donc pris en faveur d'une conception de la complexité qui se désarrime fortement d'une option positiviste des rapports entre agent et champ social. D'où une problématisation en termes d'horizontalité et de verticalité qui, en effet, oriente tout à fait la réflexion vers le modèle de l'institutionnalisation. Cette prise en compte de la singularité, dans les référents théoriques de Mme Manuagau Ramalison, se pense en termes d'étagement, de « sur » et de « sous ». Cela témoigne à son tour des tensions constitutives du discours de l'auteure, entre un héritage systémique fort et une pragmatique politique dans laquelle la fusion imaginisante n'est pas disqualifiée au nom d'une volonté de clarté rationnelle de type néokantien : à rebours, cette thèse de doctorat peut donc se lire comme le champ de rencontre ou d'application entre pensée de la complexité, phénoménologie de la donation du monde et de soi via autrui, et activisme d'une certaine analyse institutionnelle.

Enfin, vient prendre place un dernier concept, celui d'une « pédagogie du rien », terme qui là encore permet d'envisager un dialogue avec une épistémologie accueillant le vide, le vague et le contingent. Demeure donc, mais avec beaucoup plus d'ouverture que certaines étapes de la réflexion ne le donnaient à penser, cette question posée de la place de ce que, dans les termes d'Adorno ou d'autres, on désigne sous le terme de « négativité ».

4. Conclusion

La conclusion, de par sa brièveté, souligne combien l'ensemble de la lecture vaut parcours, et ne peut être simplement synthétisée. Elle laisse cependant apparaître une ultime modalité qui, de cette énonciation doctorale, n'a été que peu thématifiée somme toute, étant demeurée dans un mi-dire : la narrativité dans la construction du soi de l'auteure elle-même. Cette narrativité, sans se prendre elle-même comme objet obvie d'un discours qui ne pouvait relever du récit, n'en reste pas moins l'enjeu sous-jacent, résonne à travers ce qui s'est instruit et construit dans cette enquête. C'est en tout cas au nom de cette couche subjective que l'on a mené la présente lecture jusqu'à ce point, à partir duquel on réitère l'avis tout à fait favorable à la soutenance publique de ce manuscrit.

Paris, ce 23 novembre 2017

Signature électronique : Pierre Johan Laffitte

Annexe 1. Discours de soutenance

Le travail ici présenté par Mme Lala Managau Ramilison pour une thèse de doctorat a pour titre complet : *Agentivité et accompagnement : (se) former à la disponibilité en mode « Auto » et « Transe ». Analyse du discours de deux professionnels et deux bénévoles formateurs en français-langue-étrangère auprès du public émigré/immigré.*

Chère collègue, je ne reviendrai pas sur les différents points qui font notre dialogue, sur le plan de la méthodologie, et vis-à-vis duquel je me sens tout à fait en sympathie avec notre collègue de Rimouski. Surtout, je ne reviendrai pas, non plus, sur les raisons, présentées dans mon pré-rapport, pour lesquelles, je le dis d'emblée, je considère votre thèse comme un effort rare de pensée et d'affirmation à la fois technique (sur le plan de l'accompagnement de formation en enseignement multilingue) et philosophique, définissant ce qu'est un sujet de l'action et de l'existence — soit ce que vous appelez un agent, porteur de ces deux qualités d'« auto » et de « transe ». Cette assise est porteuse d'une politique où ne disparaît jamais la dimension de la singularité, pour fonder un engagement indissociable du travail de formateur, mais donc, aussi, indissociable de votre travail de chercheuse.

Et j'en viens ici à ce qui constituera le cœur de ma prise de parole (qui, je le précise, ne débouchera formellement sur aucune question, mais seulement sur votre propre liberté à reprendre la parole) : quel sens prend cette écriture pour votre propre « agentivité » ? Il s'agit de clarifier pourquoi tout travail humain nécessite d'accueillir et assumer la singularité radicale de chacun, à commencer par soi-même. Il ne s'agit pas là de tomber dans une ambiance biographique, toutefois je me permettrai de faire un écho, peut-être impertinent, à certaines de vos paroles précédentes ; et pour reprendre le rythme de votre propre présentation, je rappellerais Lacan : le réel inconscient a une formule : « ça ne cesse pas de ne pas s'écrire ». Et l'on sent que ce travail de thèse a permis que quelque chose enfin cesse pour vous de ne pas s'écrire, et enfin commence à s'inscrire, quelque part où, seule, vous pouvez porter votre parole, désormais.

Pourtant, cette singularité n'a pas à être réduite à la présence d'une personnalité « ineffable ». La passe est étroite, entre le mysticisme et le réductionnisme, et c'est en ce point que, par-delà la part technique, philosophique et politique, de votre travail, j'ai senti la profonde cohérence de votre démarche : dans la place nodale où vous introduisez une ultime dimension que je tenais à souligner : celle d'une pensée anthropologique — dont les références sont à la fois classiques, mais aussi spécifiques à votre propre arrière-pays, culturel et intellectuel, puisque vous vous faites porteuse et traductrice d'un corpus malgache qui vous aide à penser la « transe » dans sa dimension, non pas de curiosité ethnographique, mais d'étayage de votre réflexion philosophique. Autrement dit, une couche singulière dans votre propre « archéologie de discours », et le refus d'en faire un particularisme : un outil renforçant le potentiel émancipateur de votre agentivité (c'est-à-dire de votre subjectivité politique), dans la cité multilingue et complexe des hommes et des femmes.

Cette thèse peut donc se lire selon le prisme d'une analyse du discours, le vôtre. Savoir si votre discours peut se lire à l'aune de la praxis au cœur de laquelle il naît, en tant que théorie, et s'il y fait retour, bref en jauger la pertinence, au lieu de le considérer comme une « théorie abstraite ensuite appliquée », c'est à mon sens toute la question à laquelle vous seule pouvez répondre. Il y a cependant, dans cette perspective, certaines questions sur lesquelles je souhaiterais insister maintenant, et qui concernent le contexte conceptuel et épistémologique dans lequel évolue votre écriture.

Quitte à partir d'un point, parmi la richesse multiforme de votre travail, j'évoquerai votre style. Vos choix expressifs témoignent d'un *ethos* qui marque plus que la seule écriture, un certain rapport à la pensée et à la pratique. Une soif de dire, un rythme ample et une préciosité ne quittent jamais votre langue, même dans la recherche : c'est une caractéristique dont il s'agit de voir si elle est homogène à votre objet, et surtout à votre éthique. Et je réponds, quant à moi, par

l'affirmative. Car ce style témoigne d'une cohérence qui marque l'orientation générale de votre travail. Dit autrement, vous montrez en permanence par votre écriture que la singularité est bel et bien présente dans votre démarche.

C'est d'ailleurs ici que pourrait s'énoncer la limite (au sens non péjoratif du terme) de votre travail : vous optez pour une collusion fréquente entre trois couches : la description des faits, l'analyse critique, voire l'engagement polémique, trois niveaux parfois concaténés dans une même phrase. Sans être une halte à la pertinence, cela instaure une aire de discours dont « l'objectivité » peut ne pas aller de soi. Or le choix des concepts d'« agent » et de « langue », par exemple, relèvent d'une approche tout de même sociologisante, et donc impliquent une ambiance qui pourrait permettre une telle « objectivité » dans votre discours. Ma question serait alors : avez-vous choisi les alliés théoriques les plus adéquats à votre propre guise de pensée⁸ ?

J'en viens maintenant à *la* question qui se pose à moi à vous lire : indissociablement, la singularité définit un sujet : est-il alors possible de la réduire à la notion d'agent ? C'est, je crois, ce qui fait que l'on peut tracer une délimitation entre deux régimes de pensée : d'un côté un certain positivisme, et de l'autre une orientation en faveur d'une certaine « négativité » (je vais y revenir).

Or le paradoxe de votre thèse est que son cadre méthodologique et philosophique demeure dans le sillage d'une positivité, celle sur laquelle se construisent les sciences humaines expérimentales, mais qu'à l'opposé, son éthique est en permanence tournée vers l'assomption d'une singularité. Un paradoxe n'a pas à être dissout, mais assumé. Pour cela, il me semblerait opportun d'assumer une question à laquelle, sauf erreur, votre thèse ne pense même pas à répondre : qu'est-ce que la singularité ? — Sans faire tomber ce concept, d'un côté, dans les catégories théologiques du mystère et de l'ineffable, et de l'autre, dans une pure et simple synonymie avec la catégorie de « particulier ». En effet, cette dernière catégorie dépend d'une logique générale : un cas n'est particulier que par rapport à une classe générale qui l'intègre et en rend compte ; or la généralité réduit la singularité à ce qui peut en être perçu et géré de façon globale, ignorant par là ce qui constitue la singularité *en tant que singularité*. Je m'explique. La notion d'agent est transitive (un agent est par définition agent *de* quelque chose) ; bien plus puissamment, un sujet peut se penser aussi « sans objet », d'une façon radicalement intransitive, sans autre logique que sa propre... singularité⁹. Un agent est toujours agent d'un processus, de production ou de reproduction, dans un champ de forces qui le précède et donc le surdétermine (champ social, moral, psychique, etc.). Ce problème de l'agent est le corolaire du problème du concept de Soi : qui dit soi, dit identité ; or dans une logique où seuls les termes d'appartenance ou de non-appartenance à un groupe surchargent l'existence en souffrance, où trouver un espace où la personne peut respirer, cesser d'être... selon les termes qu'on lui impose, et devenir... autre chose ?

Après tout, peut-être ne s'agit-il là que d'une question de vocabulaire, somme toute secondaire ? Mais même ainsi, elle me semble indiquer un danger, plus crucial, qui gît dans un réductionnisme, fréquent dans nombre de théories de l'agir social qui n'accueillent pas, mais classifient et, il faut bien le dire, *managent*, cette part de « magie » dont vous parlez — et que quant à moi je rapproche plutôt de la négativité, au sens que donnent à ce terme un Jean-François Laplantine en anthropologie, un Adorno dans le champ philosophique et matérialiste de la dialectique, ou un Freud ou un Lacan dans le champ du désir inconscient et de son articulation aux différentes praxis (psychiatriques, pédagogiques, sociales).

La calamité la plus évidente consisterait, j'y insiste, à faire de cette trouée de négativité la trace d'une « ineffable » transcendance : or à cette transcendance, le terme de « magie » doit assumer d'être irrémédiablement lié. Partant, comment construire une fidélité éthique à cette trouée, à cet

⁸ En termes de conception de la langue, j'aurais par exemple pensé à celle défendue par Félix Guattari ou Gilles Deleuze, ou à la sémiotique d'un Georges Molinié.

⁹ De façon assez paradoxale (mais pas sans raisons), cette singularité peut se lire de deux façons : soit d'un point de vue d'une ontologie de la liberté, soit d'un point de vue d'une métapsychologie de l'absence. Soit que le sujet ne s'autorise que de lui-même (c'est sa définition d'orientation philosophique), soit qu'il soit radicalement inconscient (c'est le sujet du désir et du réel, au sens psychanalytique).

événement que peut porter toute « agentivité », toute subjectivité véritable, construction précaire et fragile qu'il faut ne jamais cesser de soutenir de tout notre désir et de tout notre engagement ?

Mais il existe une autre calamité, symétrique : certes, dans un champ anthropologique dominé par les appartenances culturelles, linguistiques et sociales, il est requis de situer un tel agent de façon positive, « transitive », et à ce titre, votre abord globalement sociolinguistique me paraît légitime. Toutefois, il me semble que la rigueur dans la voie que vous avez choisie, et qui est celle de la complexité, consiste à repérer une telle détermination pesant sur tout sujet, sans cependant céder sur l'irréductibilité de ce sujet, c'est-à-dire sans faire de lui seulement le produit et le symptôme de ces différents champs de force. La singularité consiste précisément en ceci que le sujet, tout en étant intégré dans son écosystème, porte en lui-même sa possibilité d'affirmer une loi qui lui est propre, et qui puisse faire une trouée décisive dans la doxa ambiante. De quoi pouvoir dire autre chose que : « Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse !? »¹⁰.

Et quel terrain plus ambivalent, à cet égard, que celui du code linguistique, de son idéal intégratif et homogénéisant d'une rigueur orthonormée, au nom de valeurs apparemment les plus louables ? Quant au plan pédagogique, qui serait l'aire de rencontre de votre praxis et de la mienne, la question pourrait donc se poser de la façon suivante : au sein d'un enseignement où l'obsession de l'intégration occupe une place aussi massive, est-il possible de penser des pratiques de subversion d'une telle intégration, dans la perspective d'une ouverture de la langue française à des paroles qui, elles-mêmes, seraient accueillies comme porteuses de singularité, et pas seulement d'une faiblesse à « mieux » adapter via une orthopédie formatrice, ou plutôt « con-formatrice » ?

Dans bien des situations que vous analysez, vous semblez définir la praxis comme un dispositif d'ouverture radicale à la contingence de l'instant et de la personne (qui est psyché, chair et corps), dans une perspective qui rappellerait une « logique du vague », au sens que Charles Sander Peirce donne à ce terme en sémiotique (en l'opposant précisément à la logique du général dont je parlais précédemment), et qui est à mon avis le support le plus adéquat à cette éthique de la singularité autour de laquelle tourne notre discussion.

La tension et le paradoxe que je tente de repérer dans votre manuscrit pourraient alors s'énoncer ainsi. Soit la volonté de l'agent est un épiphénomène par rapport à l'appartenance culturelle de ce dernier, auquel cas on se demande où, en cette notion d'agent, se fonde la nécessité d'affirmer une subjectivité potentiellement émancipatrice — son action, aussi importante soit-elle dans le vécu de l'agent, resterait alors en fin de compte contingente à hauteur de champ culturel/social. Soit cette volonté, « imprévisible », est porteuse d'un ordre, d'un champ (fût-il potentiel), et qui, lui, porte une rationalité à laquelle apprendre ensuite une régularité et une possible explication autonome des actes agentiels. Il me semble qu'à ce titre, on est face à l'antagonisme entre logique du général (dont relèvent les concepts fondant la méthodologie de cette thèse) et logique du singulier.

¹⁰ Je n'évoquerai qu'un exemple parmi les notions que vous convoquez : la notion d'intégration.

Telle qu'on la connaît comme un obsession éducative rappelée sans cesse, elle ne peut que renforcer l'idéal pathogène d'une homogénéisation de la complexité sociale. Intégrer, intégrer, sans savoir ni comment, ni à quoi, ni avec quels moyens... Quant à changer, comme c'est la nouvelle doxa aujourd'hui, les parures lexicales en se gargarisant d'« inclusion » ne change rien à la structure profonde du problème. À cet égard, concevoir le groupe de la nation sous une forme « pluraliste » n'empêche pas de maintenir une version communautariste du contrat social, qui fait que ce dernier reste une somme intégratrice d'homogénéités de taille inférieure, locales : on n'accepte l'humain que s'il appartient à une norme fixable (fût-ce selon des critères « auto-décidés » : car même là, la communauté prime toujours sur la singularité du sujet), repérable et donc gérable, dans un carcan plus ou moins totalisateur et moralisateur — même si on l'appelle « laïque et universel »...

En revanche, si on pense l'intégration comme une force articulée en tension avec d'autres, qui définissent toutes ensemble la complexité d'une situation, alors l'intégration peut devenir une dynamique groupale où l'hétérogénéité est logiquement première, et dans l'organisation politique de laquelle le sujet a voix au chapitre — au risque, précisément, de l'incalculable contingence dont, en tant que voix singulière, ce sujet peut être l'angoissant porteur. C'est dans cette voie que, par exemple, la psychothérapie institutionnelle s'est engagée. Toute la pensée de ce mouvement psychiatrique attesterait d'un tel souci éthique et politique, mais je me contenterai de renvoyer au bref texte de Félix Guattari, « Le Scaj, messieurs-dames », repris in *Psychanalyse et Transversalité*, Paris, Maspero, « Textes à l'appui », 1972.

De cette logique du singulier, ou logique du vague, me semble dépendre votre concept d'agentivité, mais à la condition que l'on passe à une épistémologie qui soit, elle-même, fidèle à la singularité. Une telle épistémologie a pour visée que ce qui relève du *contingent*, et qu'éliminent par définition les théories générales des sciences expérimentales, puisse être au contraire respecté *en tant que contingent*, et soit considéré comme autre chose qu'une marge ou qu'un hasard comptant pour *rien*. Ce « rien », selon l'accueil qu'on lui réserve, peut devenir fertile de façon *substantielle* — et il faut entendre ce terme au sens sémiotique : le « rien » peut devenir substance propre d'une langue en acte, de la parole du sujet et de sa pratique, et enfin, qui sait, substance propre d'un métier et d'une citoyenneté. C'est pourquoi, par-delà les arcanes de votre réflexion philosophique et linguistique, l'aboutissement propre à votre pensée se situe dans votre champ pédagogique — et ainsi la toute fin de votre thèse déploie votre très belle notion de « pédagogie du “rien” ».

Comment, pour une telle praxis pédagogique, trouver un lieu hors-champ, hors des réponses attendues, un lieu depuis lequel pouvoir énoncer, dans des termes encore inexistantes et pourtant nécessaires, au lieu de ce fameux « Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse !? », une réponse qui ne soit ni une plainte, ni la déclinaison des lieux communs que nous dicte la topique sociale à laquelle tout conspire à nous restreindre ? Où, et surtout comment, tenir bon sur cet espace et sur cette durée d'une « non-réponse attendue », sur ce vide constitutif dans lequel le sujet peut être suffisamment en paix, dans un silence parfois proche de l'angoisse, mais dans lequel seul peut sourdre enfin une parole singulière, une dynamique d'existence qui soit digne d'être appelée humaine ? Il y a là quelque chose d'absolument irréductible à toute conception constructionniste du Soi, que celui-ci soit social, interrelationnel, narratif, etc. C'est ici qu'on atteint, je crois, le cœur de cet *autos* qui forme, avec la transe, le diptyque de votre construction conceptuelle de l'agentivité...

...et c'est, je crois aussi, sur cette farouche irréductibilité que se rencontrent d'une part votre conception de l'agent, faite dans l'ambiance phénoménologique qui vous est si chère (et dont, si je ne déforme pas trop votre intention, la matrice reste le Soi de Ricœur), et d'autre part la conception d'un sujet que, quant à moi, je défends comme ce qui ne se réduit ni à l'agent sociologique, ni à l'agent neurocognitif d'une psychologie rabougrie à des processus de connaissance et d'adaptation socio-comportementale, ni même au moi des théories constructivistes de l'intercommunication ou de la narrativité, ou des stratégies politiques purement conscientes ou contractuelles. Un tel sujet maintient cette part de négativité, d'incomplétude, mais aussi de liberté au sein d'un champ des sciences et des pratiques humaines qui, aujourd'hui, me semblent trop massivement dominées par une conception positiviste de l'action et de l'éthique, conception entièrement réductrice à une logique générale « biopolitique », c'est-à-dire partagée entre un universalisme biologique et cognitif et des particularismes linguistiques et socio-culturels.

Je le dirai avec les termes philosophiques d'Alain Badiou : « Il n'y a que des corps et des langages, sinon qu'il y a des vérités » — étant entendu que de telles vérités n'ont strictement rien d'une transcendance théologique, et affirment au contraire l'ouverture d'un champ, celui d'une subjectivité partageable bien que singulière. Une subjectivité à laquelle, j'en ai la conviction à vous lire, vise votre propre travail praticien, de pensée et d'écriture, bref, votre praxis, bien qu'avec des mots, des concepts et une ambiance philosophique tout à fait distincte, faite de phénoménologie herméneutique, de théories de la complexité de d'anthropologie des cultures.

Et c'est ce travail intime que je tiens encore une fois à saluer, à la fois comme une reconnaissance et, pour nos voies respectives, par-delà leurs principes et modes d'action et d'être spécifiques, comme un possible renfort mutuel.

Annexe 2. Rapport de soutenance

Je ne reviendrai pas sur les raisons, présentées dans mon pré-rapport, pour lesquelles je considère cette thèse comme un effort rare de pensée et d'affirmation à la fois technique (sur le plan de l'accompagnement de formation en enseignement multilingue) et philosophique, définissant ce qu'est un sujet de l'action et de l'existence, que vous appelez un agent, porteur des deux qualités d'*auto* et de *transe*). Cette assise est porteuse d'une politique où ne disparaît jamais la dimension de la singularité, pour fonder un engagement indissociable du travail de formateur, mais indissociable aussi du travail de la chercheuse. Partant, il s'agit de clarifier pourquoi tout travail humain nécessite d'accueillir et assumer la singularité radicale de chacun, à commencer par soi-même. Cette singularité n'a pas à être réduite à la présence d'une personnalité « ineffable ». La passe est étroite, entre mysticisme et réductionnisme, et c'est en ce point que, l'on sent la profonde cohérence de la démarche, dans la place nodale où paraît l'ultime dimension d'une pensée anthropologique.

Se pose alors un problème : si indissociablement la singularité définit un sujet, est-il alors possible de la réduire à la notion d'agent ? Le paradoxe de cette thèse est que son cadre méthodologique et philosophique demeure dans le sillage d'une positivité, celle sur laquelle se construisent les sciences humaines expérimentales, mais qu'à l'opposé, son éthique est en permanence tournée vers l'assomption d'une singularité. Ce paradoxe n'a pas à être dissout, mais assumé. Qu'est-ce que la singularité, et quelle logique d'action peut l'accueillir et la respecter *en tant que singularité* ? Je m'explique. Un agent est toujours agent d'un processus, tandis qu'un sujet peut avant tout se penser d'une façon radicalement intransitive, sans autre logique que sa propre... singularité.

Après tout, peut-être ne s'agit-il là que d'une question de vocabulaire, somme toute secondaire ? Mais même ainsi, elle indique un danger, qui gît dans un réductionnisme, fréquent dans nombre de théories de l'agir social qui n'accueillent pas, mais classifient et *managent* cette part de *transe* et d'*auto* que je rapprocherai quant à moi du concept de négativité (Adorno, Freud, Laplantine). Certes, dans un champ anthropologique dominé par les appartenances culturelles, linguistiques et sociales, il est requis de situer un tel agent, et à ce titre, l'abord globalement sociolinguistique de cette thèse est pertinent ; toutefois, la complexité consiste à repérer une telle détermination du sujet, sans cependant céder sur l'irréductibilité de ce sujet, et sans faire de lui seulement le produit et le symptôme de ces différents champs de force. La singularité consiste précisément en ceci que le sujet, tout en étant intégré dans son écosystème, porte en lui-même sa possibilité d'affirmer une loi qui lui est propre et qui puisse faire trouée dans la doxa ambiante.

Et quel terrain plus ambivalent, à cet égard, que celui du code linguistique, de son idéal intégratif et homogénéisant d'une rigueur orthonormée, au nom de valeurs apparemment les plus louables ? Sur le plan pédagogique, la question pourrait devenir : au sein d'un enseignement où l'obsession de l'intégration occupe une place massive, comment penser des pratiques de subversion d'une telle intégration, dans la perspective d'une ouverture de la langue française à des paroles qui, elles-mêmes, seraient accueillies comme porteuses de singularité, et pas seulement d'une faiblesse à « mieux » adapter via une orthopédie formatrice, ou plutôt « con-formatrice » ?

Le concept d'agentivité bâti par cette thèse me semble pouvoir être rapproché de ce qu'en sémiotique on désigne comme la logique du singulier, ou *logique du vague*, mais à la condition que l'on passe alors à une épistémologie qui tienne compte du contingent *en tant que contingent*, et non comme une marge ou un hasard comptant pour *rien*. Ce rien, selon l'accueil qu'on lui réserve, peut devenir fertile, substance propre d'une langue en acte, de la parole du sujet et de sa pratique, et enfin, substance propre d'un métier et d'une citoyenneté. D'où le fait que, par-delà les arcanes de la réflexion philosophique et linguistique de Mme Ramalison, son aboutissement se situe dans le champ éducatif, autour de la très belle notion de *pédagogie du "rien"*.

Comment, pour une telle praxis pédagogique, trouver un lieu hors-champ, hors des réponses attendues, un lieu depuis lequel pouvoir énoncer, dans des termes encore inexistantes et pourtant nécessaires, au lieu de ce « Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ! ? » (qui constitue l'expression doxique contre laquelle s'élève toute cette thèse), une réponse qui ne soit ni une plainte, ni la déclinaison des lieux communs que nous dictent la topique sociale à laquelle tout conspire à nous restreindre ? Où, et surtout comment, tenir bon sur cet espace et cette durée d'une non-réponse-attendue, vide constitutif dans lequel le sujet peut être suffisamment en paix, dans un silence parfois proche de l'angoisse, mais dans lequel seul peut sourdre enfin une parole singulière, une dynamique d'existence qui soit digne d'être appelée humaine ?

Sur cette farouche irréductibilité, ne cède jamais la conception de l'agent par Mme Ramalison, dans une ambiance phénoménologique tout à la fois rigoureuse dans ses repères et personnelle dans son

établissement. La richesse multiforme de ce travail définit un style, un *ethos* marquant plus que la seule écriture, un certain rapport à la pensée et à la pratique. Ce style témoigne d'une cohérence qui marque l'orientation générale de cette recherche, qui montre en permanence que la singularité est bel et bien présente dans la démarche de cette chercheuse dont l'exigence dans l'enquête ne peuvent que renforcer la qualité de la transmission.

Rapport préliminaire

POUR LI SHUANG

SÉMIOTIQUE ET POÉSIE POPULAIRE CHINOISE ANALYSE SÉMIOLINGUISTIQUE DE LA BALLADE LE PAON VOLE VERS LE SUD-EST¹¹

En préambule à ce pré-rapport, le moindre des scrupules est de préciser que je ne suis ni sinologue, ni linguiste au sens strict. Toutefois, cela n'est pas rédhibitoire pour juger de la cohérence d'ensemble du propos de M. Shuang Li, de la façon dont s'intègrent les différentes composantes sémiolinguistique, poétique et interculturelle, de son rigoureux travail de modélisation et d'application de la méthode sémiolinguistique de l'École de Paris à la ballade chinoise médiévale *Le Paon vole vers le sud-est*. C'est donc sans réserve que je me prononce favorablement pour la soutenance de cette thèse de doctorat en l'état.

Quelques remarques générales. Notons avant tout l'excellente maîtrise de la langue française.

Il est à noter que la **bibliographie** parcourt un ensemble linguistique tout à fait cohérent, en langues française, chinoise et anglaise. Elle répond aux deux visées de l'auteur, à la fois celle d'une étude approfondie de plusieurs points techniques, et celle d'une acclimatation croisée entre deux mondes (tant culturels que théoriques). On pourra estimer qu'il s'agit là d'une visée très ambitieuse, et sans doute, telle ou tel spécialiste pourra produire par endroits des critiques ou des nuances sans aucun doute salubres. On notera parallèlement que la thèse ne fait, hors bibliographie, que 338 pages, ce qui peut sembler peu, étant donné la grande littérature critique et théorique à laquelle s'abreuve cette recherche. On aurait sans doute attendu plus en termes de repérages, voire d'analyse microstructurale.

Toutefois, on peut estimer que la tâche de liaison et de *translatio studiorum* est amplement remplie par ce travail qui procurera, on n'en doute pas, le grand avantage de constituer, pour les lecteurs appartenant aux différents « mondes » où M. Shuang Li aura désormais à évoluer durant sa carrière, une fiable et agréable porte d'entrée à chacun de ces univers culturels, linguistiques et sémiotiques.

Le plan suit une progression par grands volets constitutifs de l'analyse sémiolinguistique, indiqués et référés dès l'introduction, qui pose les cadres et les résultats de façon tout à fait rigoureuse.

La **première partie** « Théorie, méthode et corpus », composée de trois chapitres, est consacrée aux fondements épistémologiques de l'École sémiotique de Paris telle qu'elle peut s'appliquer au *yuefu*, genre poétique dont relève *Le Paon vole (...)*, poème constituant l'objet empirique autour duquel s'articule l'ensemble de la thèse.

Le **premier chapitre** rend compte des spécificités de l'objet en termes génériques et historiques, établissant ainsi un état de la littérature critique autour du poème et de son genre.

Le **chapitre 2** est une présentation des grandes catégories sémiotiques qui constituent le cadre théorique et méthodologique de l'École de Paris, et de leur ordre généalogique. La sémiotique de l'École de Paris est, à sa racine, une linguistique — sans évidemment s'y réduire ou n'en être qu'une généralisation : la linguistique est sa praxis native. Aussi, l'auteur part-il des propositions séminales de F. de Saussure et L. Hjelmslev (position du signe comme concept de base, articulé soit dans le couple signifiant/signifié, soit dans sa double distinction combinée expression/contenu et forme/substance). Puis on évolue vers leur embrayage pragmatique, propre à l'École de Paris et avant tout à l'œuvre d'A. J. Greimas, dans l'étude des discours et tout particulièrement des discours littéraires ; sont présentées les propositions concernant la théorie narrative, l'analyse du niveau sémantique, et l'introduction des dimensions vite corrélées — comme cela se confirmera en toute fin de thèse — du sensible et de l'énonciation. Enfin, la focalisation se concentre sur la première articulation de ce corpus avec les œuvres de langue chinoise par François Cheng, lequel constitue à cet égard une première figure, historique et exemplaire, de l'entreprise de la présente thèse : en particulier y est étudiée l'interpénétration entre la rigueur sémiolinguistique et la prise en compte

¹¹ Thèse de doctorat en sciences du langage soutenue sous la direction de Jean-Léo Léonard, le 3 février 2020. Inscription à Sorbonne Université (ex- Paris 4), École doctorale V, Équipe d'accueil 4509 « Sens, texte, informatique et histoire ». Composition du jury : Jean-Léo Léonard (ex-Sorbonne Université, Montpellier 3, directeur), Anne Hénault (Sorbonne Université, émérite, co-directrice), Joëlle Ducos (Sorbonne Université, présidente), Hongmiao Wu (Université de Wu-Da, Wuhan, pré-rapporteur), Sophie Wauquier (Paris 8), Pierre Johan Laffitte (pré-rapporteur).

du plan du « contenu ». On peut donc dire à cet égard que le travail de M. Shuang Li pose là le cadre et l'idéal par rapport auxquels évoluera son propre travail de *translatio studiorum* interculturelle.

Cette première partie de présentation problématise son objet et le met en perspective, voire en tension (entre expression et contenu, organisation phonologique et organisation sémantique, par exemple, cf. p.82sq.). C'est donc une présentation dynamique : non pauvrement dogmatique ou protocolaire, mais non plus seulement historique, elle est d'emblée dirigée par une volonté d'analyser les articulations complexes de la théorie sémiotique, dans le but de pouvoir, au sein de cette complexité elle-même, venir faire jouer les complexités propres à la langue et à la poésie chinoises. Et cette complexité est celle qui doit se mesurer à l'épreuve d'un cas concret.

C'est là une posture faite à la fois d'une humble application, mais avant tout tendue vers une stricte vérification. C'est donc, somme toute, un certain ethos dont ce doctorat est porteur : dans la thèse défendue, mais surtout dans la méthode et l'adhésion subjective radicale avec lesquelles ces thèses sont portées. Cet ethos, référé à une fidélité envers un mouvement, soit l'École de Paris, ressort assurément comme un acte de reconnaissance fort, et qu'il s'agit d'apprécier comme tel.

La **deuxième partie**, logiquement, se penche quant à elle sur le fondement structural du plan de l'expression, donnant toute son importance à la question de la langue et de ses structures formelles, infrastructures fondamentales de tout processus de sens. Cette partie est rendue d'autant plus nécessaire que la langue chinoise, outre sa différence profonde avec les structures indo-européennes (qui font la masse du corpus sémiotique occidental), présente des possibles formels, donc sémiotiques, tout à fait impensables selon les catégories issues, par exemple, de la philologie romanistique.

Le **chapitre 3** se concentre sur l'écriture, dans la mesure où cette dernière participe directement d'une *disposition* des processus de signification qui est irréductible à sa seule fonction de traduction codique d'un système phonologique. Ce chapitre insiste sur une présence à la fois matérielle et abstraite qui font le propre de l'expression verbale, syntaxico-graphique : l'analyse, dans le système linguistique chinois, de la dimension de la trace non contingente (d'une « trace porte-type », pour le dire en termes peirciens), est au cœur de ce chapitre aux modélisations à la fois claires et éclairantes pour un lecteur occidental non sinophone. C'est une approche historique, puis se centrant sur la composition des sinogrammes, avant de produire un exemple d'étude (*La Ballade de Mulan*), et de s'achever sur une réflexion sémiotique globale sur la langue chinoise, qui ne manque pas d'importance. En effet, cette réflexion permet à l'auteur de relire les rapports saussuriens entre langue orale et langue écrite (véritable seconde langue dans le cas du chinois), à la suite d'autres (Calvet entre autres), au profit d'une triangulation du concept de signe, au lieu de sa binarité initiale : là où, dans un signe modélisé sur le modèle indo-européen, signifiant oral et signifiant écrit demeurent peu ou prou dans une étroite corrélation en termes de code, au contraire l'écriture dans le système chinois fait apparaître le graphisme comme un tiers lieu où se décide, aussi, la « dynamique du sens ». On a donc ici l'insistance sur un possible linguistique que seules activent, dans nombre de langues occidentales, les tentatives poétiques ouvertement déviantes (et dont l'extrême est la remise en cause, à réception — visuelle —, de la linéarité énonciatrice). Ce n'est donc pas à une réfutation ou à une critique, mais à un rééquilibrage interne entre les éléments constitutifs du signe, qu'arrive l'auteur par rapport aux propositions saussuriennes.

Ce n'est qu'ensuite, au sein de cette structure posée dans sa spécificité, que peuvent être réintégrées les problématiques proprement sonores auxquelles sont consacrés les chapitres 4 et 5.

Le **chapitre 4** est une présentation du système de métrique dans ses différents degrés de constitution, des opérations et unités de base (syllabe, ton, pied) à leur intégration dans un degré supérieur d'articulation (l'art du contre-point tonal).

Au sujet de l'analyse du contre-point tonal au chapitre 4, on assiste à la présentation chronologique d'un débat technique, à partir de l'analyse de Li Wang, dans les années 1950, et de ses suites dans le champ occidental (G. B. Downer et A. C. Graham en 1963, R. Jakobson en 1970), puis M. Y. Chen (1979) et M. Yip (1980) et P. Xue (1989) : sans être moi-même à même de maîtriser une telle matière, je note toutefois la cohérence d'ensemble de la présentation de M. Shuang Li, qui nous expose ainsi, au fur et à mesure de son travail, différentes étapes du débat entre sémiotique et linguistique autour de la langue et de la poésie chinoises. Même si l'on devine que bien d'autres étapes et acteurs existent dans ce pan d'histoire scientifique, on observe, depuis l'intégration au chapitre 2 de l'œuvre de F. Cheng dans l'aventure sémiotique, un premier repérage d'éléments pour une histoire d'une sémiotique de la langue chinoise à régime artistique — bien que cela se fasse d'une façon non-revendiquée comme telle. L'une des valeurs du travail de M. Shuang Li (valeur qu'on aurait peut-être aimé voir plus exploitée, ou au moins dessinée dans ses nécessaires continuations — ou antécédents — dans la conclusion générale), dans ce contexte, consiste à opérer une telle « mise en récit », en ayant situé, p.9, de façon certes très brève, sa propre biographie

langagière, et en ayant donc inscrit sa subjectivité au cœur même de son propre discours — ce qui, en toute rigueur sémiotique, ne peut pas ne pas faire indice... Ce dernier point me semble personnellement tout à fait décisif, bien qu'il demeure, dans le travail de M. Li, de l'ordre de l'anecdote et constitue, dans le cadre de la sémiotique dont Shuang Li est le porteur, une considération résolument neutralisée par méthode.

Le **chapitre 5** entre dans l'articulation pragmatique des principes abstraits (généraux) de la prosodie dans le genre discursif de la ballade : il s'agit du moment proprement liant de cette partie, qui opère ainsi la même fonction de nouage que l'ont fait, dans la première partie, les développements autour de F. Cheng à la fin du chapitre 2. Les différents plans, de l'écriture et de sa syntaxe, puis de l'expression de la tonalité (dimension immédiatement présente dans le registre de l'expression et dans l'ordre signifiant, si je le dis en des termes peirciens, dimension « première » dans la catégorie du *representamen*), sont articulés dans le discours concret.

Après une première partie somme toute « additionnelle » entre tradition poétique de langue chinoise et théorie sémiotique occidentale, cette deuxième partie constitue, de façon emblématique, un lieu de liaison entre ces deux approches. À cet égard, on peut noter qu'elle assume la prise en charge (annoncée dès l'introduction) d'un des « lieux » récurrents du discours sémiotique assumé par les grands linguistes fondateurs : à savoir celui des rapports qu'entretiennent, chez les auteurs (tel Jakobson), l'étude linguistique pure et l'ouverture sémiotique à la diversité et à la singularité des énoncés proprement poétiques.

C'est sur un tel fond que la **troisième partie** en vient à l'application du programme sémiotique proprement dit. Elle aborde de front les quatre dimensions : narrative, sémantique, sensible et énonciative, ensemble fondateur de l'objectivité propre au projet de constituer la sémiotique en une science des processus de sens. C'est alors que s'opère la bascule de l'énoncé poétique au discours complet, qu'il s'agit d'aborder dans sa systémativité non plus seulement signifiante, expressive, mais significative, c'est-à-dire sémantique, narrative, sensible et énonciatrice : autant de dimensions qui érigent à régime artistique l'énoncé purement formel, et le font accéder à une présence active, effective dans la praxis réceptrice.

D'une part, le texte est modélisé à travers une segmentation et une progression, opérations proprement sémiotiques et occupant le **chapitre 6**.

D'autre part, la modélisation se poursuit avec le repérage de lignes de force narratives, elles-mêmes tressées par la composition entre eux de trois éléments (parcours narratifs, structures polémiques, programmes narratifs), le tout faisant l'objet du **chapitre 7** (étude actancielle et narrative). Cette étude mène à l'établissement de la profondeur et du « feuilletage » du texte, en trois plans d'organisation du sens et de son évolution (en surface, en profondeur et intermédiaire), forage qui se continuera dans le chapitre suivant. En fin du présent chapitre, cette approche débouche sur la dimension cognitive de cette organisation. L'auteur souligne alors que le texte ainsi modélisé selon l'analyse sémiotique dévoile une économie structurelle simplifiée, ce qui constitue l'un des principaux critères de pertinence de la théorie sémiotique par opposition à une interprétation trop immédiate et dépendante du foisonnement, à la surface de l'énoncé, des formes non modélisées (*l'elocutio* et la *narratio* par opposition avec *l'ordo*, pourrait-on dire en reprenant les catégories de la rhétorique latine). La démarche adoptée aboutit à un amaigrissement de la surface complexe des péripéties de la diégèse et des effets stylistiques et rhétoriques du discours, en une batterie réduite de « structures autonomes » simples, qui se hiérarchisent (autre critère majeur de systémativité sémiotique) selon les différents plans narratifs et énonciatifs : alors les faits textuels peuvent évoluer de façon significative (c'est-à-dire : apte à produire des effets de bifurcation dans les dispositifs de sens) sur toute la hauteur systématique de cet objet sémiotique qu'est *Le Paon vole vers le sud-est*.

C'est pour approfondir l'étude de cette architectonie dans sa teneur que le **chapitre 8** en vient à la dimension sémantique, reflétée sur les plans thématiques et figuratifs, et approfondissant ainsi l'étude du registre du contenu. Ce chapitre en vient à abstraire trois isotopies thématiques (concernant le schéma relationnel, le somatique, et le cognitif), qui à leur tour regroupent des dynamiques propres (entre protagonistes pour la première ; dans une dynamique entre mouvements et espaces intersubjectifs pour la deuxième ; à travers abondance des dialogues et paroles directes pour la troisième), orientées et axiologiques. Alors, l'analyse sémiotique du plan du contenu mènera jusqu'à la discussion du niveau profond où joue la dynamique du sens.

Arrivé à ce point, qui constitue comme un premier achèvement de la thèse, c'est rien de moins que l'outil-emblème du carré sémiotique qui est questionné de façon serrée, afin là encore de lui faire rendre raison de ses modélisations, au regard du texte du *Paon vole (...)*. Ainsi s'achève, en un sens, le double

effort du massif principal de la thèse : l'établissement sémiotique du poème dans toute sa profondeur, et l'épreuve des grandes catégories fondatrices de la méthode de l'École de Paris.

Quant au **dernier chapitre, 9**, il se pose lui-même comme quasiment « surnuméraire », éclairage d'un enjeu relativement récent dans son advenue au sein de l'évolution de l'École de Paris : celui de la question du sensible et de la dimension du passionnel. Cette dimension est abordée en termes de parcours subjectifs. C'est cette dernière partie de l'étude qui mènera l'auteur à observer la question des « mises en discours des traces de la subjectivité », en prenant cette fois l'angle de la polyphonie et de la pluralité des voix pour mener son travail de modélisation, en abordant ainsi de front, enfin, la question de la subjectivité.

Ce dernier chapitre se veut, en fin de compte, une voie exploratoire, au motif que la modélisation n'est pas suffisamment éprouvée dans son universalité pour figurer dans « l'exercice d'application » stricto sensu qu'a représenté tout le corps antérieur de la thèse. De cette scrupuleuse précaution, dont cette thèse se veut aussi être l'illustration, on peut aussi repérer la dimension de neutralisation, voire de refoulement, de toute la part subjective — celle du sémioticien, mais aussi celle, « subjectale » (pour reprendre le terme de J.-Cl. Coquet) qui constitue l'une des dimensions propres à l'objet constitué par la méthode sémiotique. Au sortir de ce dernier chapitre, on est frappé, malgré l'annonce initiale, de son aspect engagé et somme toute empli d'une matière théorique propre à dynamiser le débat, par opposition aux huit chapitres précédents qui, en regard, apparaissent peut-être « trop sagement » appliqués. Cela ne saurait en constituer un défaut intrinsèque, puisque mon jugement fait ressortir le postulat initial de la thèse, qui apparaît ainsi renforcé dans sa rigueur, dans son ethos. Cet ethos, en fin de compte, peut se nommer d'un mot simple : *discipline*, avec tout ce qu'il comporte de rigueur dans la méthode, mais également dans le positionnement de la parole-disciple par rapport à un discours-maître, bref un complexe éthique orientant un discours et un comportement qu'assume, relève et réaffirme sans hésitation toute la démarche intellectuelle de M. Shuang Li.

En particulier, j'émettrai à titre d'hypothèse personnelle que, de par la relative légèreté de ce chapitre, on y voit (ou l'on y devine) à l'œuvre les différentes polarisations post-greimassiennes qui dessinent un paysage contemporain de l'École de Paris, et témoignent de ce que, autour de la question des passions, et de l'entrée du thymique, du phénomène et du pathos dans l'ère de la sémiose, plusieurs subjectivités théoriques se font jour (outre Coquet : J. Fontanille, J.-Cl. Zilberberg, É. Landowski, etc.), dans des tonalités et des ambiances parfois de plus en plus divergentes. Et ce, en guise de relève de l'héritage du corpus classique de l'École, celui-là même auquel M. Shuang Li se sera, quant à lui, scrupuleusement tenu de bout en bout. Et c'est dans un tel paysage que les propositions d'Anne Hénault (codirectrice de cette thèse et véritable « personnage » du schéma actanciel ayant mené M. Shuang Li à l'énonciation de sa propre thèse), achèvent de prendre toute leur importance, après une présence qui, en fait, n'a cessé d'accompagner l'élaboration recueillie dans les précédents chapitres.

Quoi qu'il en soit des différentes modélisations, il est évident que cette thèse est l'assertion, appliquée et décalée dans la langue et la culture chinoises, de ce qu'il existe une grammaire textuelle, et que la sémiotique en reste la tentative la plus rigoureuse d'établissement des règles et des relations, autrement dit, de cette grammaire immanente aux œuvres, d'en construire la science.

La **conclusion**, quant à elle, témoigne de la même rigueur que l'introduction, qui reprend, et justifie amplement, au vu des résultats patiemment élaborés selon une méthode suivie pas à pas, le programme fixé à l'orée de la thèse. Un programme fait de *maigreur* (contre toute hâte herméneutique) et de *généralité* (propre à toute loi symbolique ordonnant structurellement le réel comme existence d'objets hors de notre subjectivité *et* comme systèmes de relations complexes), et qui était contenu dans l'un des énoncés liminaires les plus clairs : « le contournement méthodologique au lieu de l'exégèse canonique » (10).

Toutefois, par-delà ce constat conclusif de fidélité de méthode, et précisément de par les promesses que contiennent, on l'espère, un tel travail, on aurait aimé que cette conclusion soit le lieu d'une liberté et d'une audace plus franchement revendiquées, dans l'ouverture des perspectives que, à n'en pas douter, cette recherche doctorale a révélée à, et chez, leur auteur, digne à tous égards d'accéder au rang de docteur.

Or ce programme nous semble devoir résonner d'une façon quasiment métaphorique, voire iconique. Un tel geste s'oriente clairement en faveur d'une approche décroissant, contre la fermeture et le blocage qu'impliquerait le seul renvoi transitif des formes du sens à leur réel supposé « le même », accessible et réductible par la seule approche érudite et historienne. Tout à rebours de cette approche, la nécessité d'ouvrir l'objet sémiotiquement construit nous apparaît de façon particulièrement flagrante dans le cas d'une étude transculturelle, où doit se franchir non seulement une limite épistémologique (théorie/poésie) et linguistique/culturelle, mais la radicale hétérogénéité de deux mondes.

Faisant contrepoids, contrepoint ou trouée perspective à l'exigence universalisante de sa méthode sémiotique, celle que l'auteur brandit au nom « [du] contournement méthodologique au lieu de l'exégèse canonique », il ressort, précisément, un geste du contournement, du détour. En effet, c'est là une ligne de lecture sous-jacente qui me semble tout à fait autorisée, qui fait de ce travail, dans une langue, un pays et une université étrangères à son univers maternel constitue lui-même l'épreuve réelle d'un détour, mais aussi le geste en quête de sens d'un contour, qui témoigne en actes d'une certaine conception du dialogue, de la nature profondément dialogique de ce qu'il peut en être de la vérité des êtres et des phénomènes de langage. Nous, la communauté académique française, ne pouvons qu'être reconnaissants vis-à-vis du *xenos* qui accueille en lui l'une de nos disciplines, mais qui ce faisant, *volens nolens*, les subvertit et donc les fertilise.

Rapport de soutenance

POUR DEBORAH GENTES,
LORSQU'À HAUTEUR D'ENFANT PARAÎT L'ENFANT AUTEUR
LE POINT DE VUE (SUR) DES ENFANTS DANS L'ANALYSE DES PRATIQUES
ARTISTIQUES ET LUDIQUES À L'ÉCOLE, AU MUSÉE ET DANS L'ESPACE
PUBLIC¹²

Avant tout, il s'agit de souligner que la présence de Pierre Johan Laffitte à ce jury est avant tout une représentation symbolique de la continuité de la fonction de direction doctorale, et à ce titre, il faut saluer la présence de Remi Hess, qui initialement inscrit ce travail dans le laboratoire Experice.

Après ce qu'a dit Gladys Chicharro du travail de Deborah Gentes, sur la pertinence en termes d'anthropologie et sur ce qu'il en est de l'enfance, on souhaitera plutôt souligner un autre plan sur lequel le travail doctoral a porté des fruits. Si ses orientations peuvent sembler paradoxales, elles n'en sont pas pour autant contradictoires. On va prendre au pied de la lettre le projet du travail de D. Gentes, qui pourrait se dire ainsi : remettre l'enfance en position de dimension subjective, créatrice, dans un discours et dans une pratique — les siens. Une aune à laquelle il s'agit somme toute, non de juger, mais de jauger, le discours de notre collègue. Ce que Deborah Gentes a fait, c'est rien de moins que d'affirmer ce qui nous semble faisable, dans l'analyse du champ à la fois anthropologique et éducatif ; en sortant peut-être, certes, d'une certaine approche dite expérimentale en sciences de l'éducation, mais cela, par décision, épistémologique et méthodologique. Cette décision ne se prend pas, ni ne s'assume à la légère : elle est la revendication d'une certaine alliance avec le champ des praxis. Et ce, que ces praxis soient pédagogiques ou autres. En effet, ici, et contrairement à ce que l'on pourrait attendre de la part d'une pédagogue, ce n'est pas d'une praxis pédagogique qu'il s'agit. De quelle praxis s'agit-il ? De la praxis des enfants, de ce que Fernand Oury appelle « le peuple libre des enfants », dans un texte qui aurait beaucoup à voir avec le regard de D. Gentes, et qui s'intitule « La mort du terrain vague ». Le travail de D. Gentes réinstalle la richesse écologique du terrain vague telle que les enfants y trouvaient « chaussure à leur pied » (Fernand Deligny) : elle la réinstalle dans sa pleine légitimité, tant *concrète (réelle)*, que *théorique*, que *possible*. Les propos qui suivent vont se repérer par rapport à ces trois termes.

Concrètement, dans la réalité de ce travail, on peut rattacher la position de D. Gentes à de la recherche-action, employée pour mettre en œuvre un bouleversement des conditions de coprésence « éducative », de travail et de vie, dans différents lieux : à travers différentes situations, les enfants redeviennent les sujets de leur être-là, de leur action collective autant que personnelle, et l'auteure observe cela (non sans donner quelques coups de pouce, voire coups de marteau aux dispositifs adultes) ; ensuite, ce que cela provoque comme conséquences dans les entours, établis ou institutionnels, agit à la façon d'un analyseur assez impitoyable des lois sous-jacentes de l'organisation des rapports entre l'enfance à l'œuvre et l'ordre adulte.

Théoriquement, le discours qui est proposé ici vise une anthropologie — sans pour autant que l'auteure s'estime être devenue anthropologue elle-même (et je n'y vois nul problème insurmontable). Mais comment définir cette anthropologie ? Une « anthropologie de l'enfance » ? Peut-être, mais dit tel quel cela ne saurait suffire, car alors on aurait un regard de l'anthropologie adulte, constituée, sur ce qu'il en est de l'enfance (fût-il, ce discours, le plus intelligent et raffiné, comme l'est celui de cette thèse et celui des anthropologues dont elle t'inspire s'est nourrie). Or il semble que l'ambition de cette thèse soit bien plus radicalement de voir ce qu'il en est d'une *poïésis* propre à l'enfance. *Poïésis* au sens de création libre, embrayant sur de l'être, mais avant tout sur un faire, sur une organisation : il faudrait presque dire, à la suite de Jean-François Billeter, sur un ensemble formant corps, un corps intégrant, assertif, productif. L'enfance, ici, n'est pas un objet de connaissance, qui ne déborderait pas des cadres dans lesquels l'analyste

¹² Thèse de doctorat en sciences de l'éducation, engagée sous la direction de Remi Hess, et ensuite continuée, puis soutenue le 26 juin 2020, sous la co-direction de Gladys Chicharro-Saito et Pierre Johan Laffitte. Inscription à l'Université de Paris 8 Vincennes-Saint-Denis, École doctorale 401 Sciences sociales, Équipe d'accueil 3971 Experice. Composition du jury : Remi Hess (ex-Paris 8, invité), Gladys Chicharro-Saito (Paris 8, co-directrice), Pierre Johan Laffitte (Paris 8, co-directeur), Augustin Mutuale (Institut catholique de Paris, président), Nassira Hedjerassi (Inspé de Paris, pré-rapporteuse), Charles-Édouard de Suremain (Institut de recherche sur le développement, pré-rapporteur).

enfermerait ses « indigènes », même a posteriori, une fois rétablie dans ses quartiers « scolastiques » (mot dans lequel se rejoignent, notons-le, et Bourdieu, et Freinet). L'enfance n'est pas un objet, une part du réel dont l'auteure proposerait l'analytique des propriétés. Mais plus encore, l'enfance apparaît, peut-être pas en permanence, mais de façon transversale, comme un régime de fonctionnement de la *poïesis*, et donc de la *praxis*, humaines. Pas un parangon, ni un analogon, qui dessinerait un idéal ou un paradigme — sans savoir si c'est le but de l'auteure, on perçoit plutôt, à lire ce travail, une autre urgence, certes proche, mais autrement cruciale : celle de neutraliser l'effet pervers qui consiste à faire de l'enfant un objet : objets de projection (ce fameux enfant-*pharmakon* qui constitue l'un des plus beaux et courageux passages de la thèse, qui pourtant contient beaucoup de pages belles parce qu'indubitablement, elles touchent juste, et pile), mais aussi objet de soin, objet d'éducation, mais aussi objet de pensée — et il n'est d'objet que de manipulation, même théorique, et c'est là le principal des dangers qui guettent notre épistémè dit scientifique. Cette neutralisation en actes et en concepts passe par le fait de donner aux enfants, peut-être pas exactement la pleine *parole* des enfants (même sans être absente de ce travail, l'auteure demeure le sujet dominant dans les feuilletages énonciatifs de la thèse), mais à tout le moins leur *faire* souverain, et ce qu'il révèle : à la fois sur le plan de cette anthropologie de la *poïesis* enfantine, mais aussi sur les conditions de possibilité pour une telle aire d'organisation, c'est-à-dire du partage réel, entre adultes et enfants, du pouvoir de décider. On touche alors à la pédagogie proprement dite, que l'auteure questionne directement, de par son analyse de ce qui se passe dans le champ des pédagogies coopératives des écoles de la rue Vitruve et de la rue Pajol.

En disant cela, on atteint une des limites que D. Gentes pose elle-même à sa thèse, et il faut ici faire une pause dans le propos, afin de poser une remarque. Il est vrai que, peut-être, il manque cette polyphonie, une dialogique poussée à son extrême dans le sujet énonciateur de la thèse : dans le « je » dont parle l'auteure, on aurait pu imaginer — mais peut-être cela sera-t-il une prochaine étape de son travail d'écriture et de parole ? — un écrit où le complexe auctorial aurait été plus partagé encore avec ce « nous » duquel l'auteure émerge, et dans lequel se trament les fils communs dont elle a ensuite tiré ses propres arabesques. On ne fait là aucune critique « extractiviste », ce serait un total contre-sens sur l'éthique qui guide D. Gentes dans son quotidien pédagogique.

C'est jusqu'à ce quotidien qu'il fallait atteindre dans la lecture qu'on propose ici de ce travail, car ce quotidien constitue, pour l'auteure, un « point de départ », c'est-à-dire un rapport à l'enfance duquel précisément elle tient à se départir, par une neutralisation d'inspiration ethnographique. En effet, quand on décrit cette aire, que l'on désigne comme étant celle de la thèse de D. Gentes, l'auteur de ces lignes estime qu'à la fois il n'en rate pas trop le dessin, mais qu'il ne la circonscrit pas exactement, et qu'il y a bien des aspects, dans cette lecture, qui n'appartiennent pas en propre à l'aire de la thèse : comme des « bouts qui dépassent », qui sait des erreurs de parallaxe, que le lecteur-co-directeur assume. Cette découpe des pourtours vise à faire signe vers d'autres aires que D. Gentes, au contraire, a bien tenu à mettre de côté. Le but de ce choix de lecture est, en guise de discussion, ou de témoignage de là d'où on lit notre collègue, c'est évoquer ces aires, et les réintroduire dans le dialogue avec l'aire propre de sa thèse. Quelles sont ces aires ?

Il y a d'une part la praxis pédagogique : celle de la militante de pédagogie Freinet, ou plus simplement celle de la pédagogue — pas besoin d'estampiller cela. Dans cette aire, qui tout de même a pour souci une certaine émancipation de l'enfant par lui-même, en tout cas est-ce son « idéal » auto-proclamé (mais dont la réalité qui ne sort pas indemne de cette thèse !), comment peut-on réintrojecter les éléments de poïesis que ce travail d'anthropologie a mis à jour ? Car il ne s'agit pas de se laver les mains des effets en retour : il faut pour l'auteure les assumer, et comme chercheuse, et comme pédagogue.

D'autre part, quant à la théorisation anthropologique elle-même, cette anthropologie concrète, comment envisager à présent sa poussée à un haut régime d'enfance ? Et là, on questionne la praxis de notre recherche, celle qui questionne le régime de convocation de nos différentes « disciplines », si du moins l'on veut non pas « discipliner » les praxis dans lesquels nous plongeons notre désir de chercheuses, c'est-à-dire si l'on ne veut pas tordre la logique propre à ces praxis, lesquelles n'attendent nullement que nous leur « appliquions », sans leur laisser un ultime droit de réponse, nos grilles, nos « méthodologies » supposées porteuses de science. De nos jours, c'est à l'idéal de scientificité de prouver qu'il n'est pas nocif, pas à la praxis de se soumettre à leur discours supposé savoir.

D'un point de vue conceptuel et philosophique, le questionnement nouant ces deux praxis pourrait se reformuler ainsi : qu'en est-il de la praxis concrète, chaque fois singulière, dans laquelle D. Gentes a observé cette présence d'une qualité d'enfance ? Il s'agit d'être dans ce devenir-enfant sans jouer, « pour de vrai » ; c'est-à-dire non pas, pour l'adulte, de nier sa propre subjectivité, mais d'agir dans un milieu,

ensemble autant théorique que pratique qui permette de porter, d'inscrire et de déployer cette qualité d'ambiance, à hauteur du milieu travaillé et vécu. Autrement dit, le devenir-enfant n'est pas à penser immédiatement comme une qualité individuelle, une particularité propre à une catégorie d'acteurs, les enfants, même renommés « créateurs » : elle désigne une qualité subjective qu'il faut repérer dans son actualité (ou dans sa négation) de façon structurale, à hauteur de milieu. En-deçà d'une telle échelle d'infusion dans l'enfance, de notre penser, de notre faire et de notre exister, il n'est tout simplement pas possible de parler d'éthique : seulement d'une science ou d'une morale appliquées (fussent-elles rebaptisées « citoyennes » ou « républicaines »). Qu'en est-il d'une pensée à régime d'enfance, et qui ne serait pas une théorie infantile ? Et surtout, qu'en est-il des conditions réelles de possibilité d'une telle naissance, et survie, à régime de sens, d'une telle existence du penser ?

En gros, le danger serait une périodisation plus ou moins psycho-sociale de l'enfance, qui n'est qu'une forme d'essentialisation propre aux sciences humaines : non pas essentielle, mais notionnelle. C'est pour cela que l'on tente de questionner ce travail d'anthropologie du point de vue non pas tant des notions (les autres membres du jury sont plus compétentes, dans leurs expertises disciplinaires propres), mais des *concepts*, au sens que Felix Guattari et Gilles Deleuze en défendent la spécificité — c'est évidemment à eux que l'on se réfère en parlant d'un devenir-enfant. Un tel danger, c'est une tendance positiviste inévitable à toute approche en sciences humaines : il faut l'assumer et la relever. Comment est-ce qu'on l'assume, sur le plan du sujet ? En revenant au clivage somme toute habituel, à savoir le partage entre d'un côté une « pureté notionnelle », hyper-disciplinée, hyper-disciplinarisée, celle de l'anthropologue que, peut-être l'auteure ne devient pas au sens propre dans cette thèse, mais qu'elle place en position « d'idéal du moi » (au sens freudien) du discours, et d'autre part une aire où la praticienne, elle, retrouve son « sens pratique », tout aussi habituel ?

Où est-ce qu'on articule la rencontre entre deux praxis, celle de la chercheuse, et celle de la pédagogue ? Mais alors, il faut que ce soit une vraie rencontre : c'est-à-dire une rencontre dans une immanence et une parité totales. Tant la chercheuse que la pédagogue produisent et une théorie, et une pratique : ce n'est pas d'un côté la chercheuse qui théorise, et de l'autre la pédagogue qui, « éclairée » grâce à la chercheuse, va pouvoir bénéficier des lumières de la science. Quand deux praxis se rencontrent, naît une nouvelle praxis, celle de la rencontre elle-même, et c'est le lieu de cette rencontre que l'on questionne à présent, car en fait, elle constitue l'horizon possible de cette thèse. Cette thèse a passé un temps scrupuleux à distinguer ces deux aires, et c'était nécessaire, tout simplement pour permettre une reconfiguration subjective chez l'auteure, pour libérer en elle, pédagogue, une place et une guise qui soient celles dans laquelle le désir et le sens pouvaient enfin trouver une assiette adéquate, et produire le discours que D. Gentes seule était capable d'autoriser. Cela, c'est le « point de départ », c'est-à-dire de départie, qu'il a fallu pour l'auteure repérer, opérer et assumer. Mais le risque est que le départage des aires, de nécessaire distinction, devienne disjonction. Aussi, symétriquement, une fois la thèse produite, inscrite dans notre épistémè, on doit demander maintenant : est-ce que, selon la chercheuse, une véritable rencontre avec son autre, qu'est la pédagogue, doit avoir lieu entre les deux aires praxiques ? Insistons : il ne s'agit pas d'une « application », mais un métissage, le nécessaire cabossage de tout savoir pour qu'il devienne véritablement praxique.

Car on a bien compris que la propre pédagogie dans laquelle D. Gentes est engagée ressort cabossée de sa thèse (même si ce terrain de réflexion demeure dans un relatif hors-champ à la thèse). Car si c'est sans doute l'une des vertus critiques, d'analyse, du travail de D. Gentes, que d'assumer l'adage que le psychiatre François Tosquelles avait imposé au GTPsi (Groupe de travail en psychothérapie et sociothérapie institutionnelles), très proche de la pédagogie institutionnelle et donc de la pédagogie Freinet : « Ne pas s'en laisser passer une » — la question réciproque jaillit immédiatement : comment la pédagogue peut-elle, à son tour, cabosser ce savoir qu'elle a produit, grâce aux outils qu'elle a taillés et élaborés ? La pédagogue le désire-t-elle, d'ailleurs ? La pédagogue est-elle, au fond, concernée par ce débat ?

Cette question est vraiment ouverte, et ne suppose aucune réponse qui serait meilleure qu'une autre. Cela engage une subjectivité, le sens d'une existence, et n'induit aucune préférence d'une logique plutôt qu'une autre : dans une existence, on peut avoir une multiplicité de plans sur lesquels on chemine, sans que ces chemins aient à aller dans une même direction, ni même à se croiser. L'auteure pourrait répondre à son co-directeur : « La pédagogue, au fond, n'est pas la véritable destinataire directe de ce travail. Si elle l'est, ce ne sera qu'indirectement, que de surcroît. » Et ce ne serait peut-être pas la plus inexacte des façons de définir ce qu'est une vraie rencontre, de repérer le mode adéquat dans la transmission d'une fonction efficace du savoir, dans le champ des praxis, et pas celui des « sciences appliquées ». En fait, la question concerne plutôt le possible qu'ouvre cette thèse — c'est le 3^e et dernier terme dont on a parlé : après avoir parcouru le réel *concrètement* mis en place, après la *nécessité* théorique établie, il y a la fertilité du *possible* —

mais cette fertilité, nul ne peut la calculer ou l'écrire hormis l'auteure elle-même, et précisément pour cela, il n'y a que sa propre subjectivité qui puisse l'assumer. Quant au possible, c'est précisément là que l'on attend la pédagogue-et-chercheuse : quand et là où elle assume les conséquences, tant sur le plan de l'écriture que sur le plan de la pratique. La devenir-chercheuse de cette subjectivité, nous sommes là aujourd'hui pour la questionner, en dessiner les contours, et donc aussi les limites du discours, c'est la moindre des exigences, et elle vient de plusieurs points de vue différents. Mais l'autre « plateau » de subjectivité dont aujourd'hui le co-directeur, tard venu dans ce travail d'élaboration remarquable, tenait simplement à rappeler toute la légitimité, c'est celle de la pédagogue qu'est D. Gentes *aussi* — et bigrement... C'est à elle qu'il s'adresse, et cette adresse n'attend pas forcément une réponse immédiate, depuis la place où elle se tient en cet instant rituel et par pour autant privé du vif du sens. Cette adresse n'attend peut-être même pas de réponse : il s'agit seulement d'inscrire sa présence dans l'aire d'un échange, au sein duquel D. Gentes porte à notre connaissance la matière née de bien des années de sa vie, de celle des siens, et des praticiennes, enfants et adultes, avec lesquelles elle a œuvré ; une matière dont la substance va en s'étoffant de toutes les paroles qui aujourd'hui se croisent. Que l'auteure reçoive donc ces quelques propos comme une inscription, un rappel, et un hommage, aussi. Un remerciement.

Rapport de soutenance

POUR LAURA CALCAGNO

ÉTUDE COMPARÉE D'UN TERREIRO DE CANDOMBLÉ À RIO DE JANEIRO

1981/2019 SOUS L'ANGLE DE LA MIGRATION DE SES MEMBRES

JEUDI 25 JANVIER 2021¹³

Pierre Johan Laffitte

Maître de conférences HDR en sciences du langage, laboratoire Experice (EA 3971)

Université de Paris 8 Vincennes-Saint-Denis

La thèse de Mme Laura Calcagno se situe dans le champ de l'ethnographie, avec un parti-pris d'écriture engagée et presque sans prise de distance, limite de laquelle, somme toute, l'autrice refuse de sortir — et c'est sous ce signe que je désire dialoguer avec la disposition au sens de cette thèse : procéder à une proposition de lecture, et non mise à la question. Ni ethnologue ni anthropologue, je porterai un regard transversal sur ce travail, selon une orientation sémiotique. En effet, je tiens le terrain de cette thèse, les phénomènes qui s'y observent, et la place qu'accepte d'y tenir le sujet autrice de son écriture, comme une situation tout à fait exemplaire de ce que peut être une situation anthropologique : c'est-à-dire un lieu où se déploie une puissance du langage, des langages, des logiques qui singularisent ce qu'il y a peut-être de plus spécifique à l'animal humain. Je souhaite organiser ma proposition autour de la notion d'intégration, et commenter l'analyse du processus d'intégration progressive des personnes dans l'univers efficace de l'*orixa*, et voir comment ce processus construit une interprétation, et son sujet. Ce faisant, c'est surtout la première partie de la thèse, ainsi que son chapitre méthodologique, que je privilégierai.

III. MONTÉE DE L'INTÉGRATION À HAUT RÉGIME

La description « en focalisation interne » de l'univers de l'*orixa* montre comment monte peu à peu le régime d'intégration dans cette communauté de croyance efficace, qui a des effets en retour sur les corps et les psychés de la communauté croyante de laquelle est née l'autorité, l'*auctoritas*, des *orixas*, si on le dit d'un point de vue extérieur, de non-membre de la communauté de croyance. Mais il me semble que le visage de l'intégration que montre Mme Calcagno est une intégration multiple, multiforme, une intégration de l'ouverture, qui n'est pas du tout massive, homogène. Ce qui s'intègre, c'est du langage, de l'imaginaire et du corps, et c'est la logique de cette intégration qui est suivie dans cette étude.

D'abord une remarque importante : le langage ne se réduit pas à la langue, et n'a pas à être pensé comme « de la langue en différent ». Dans cette thèse s'articulent différents langages, dans l'objet étudié (en l'occurrence le rite, la danse, etc.), mais également dans le mode d'expression (ici, par exemple la parole cinématographique) — j'y reviendrai. Par ailleurs, le langage est loin de pouvoir être réduit uniquement à un moyen de communication. Une certaine anthropologie a suffisamment insisté là-dessus pour qu'on y revienne : le langage concerne ce qu'il en va de l'être-humain, du « parlêtre » disait Lacan. Le langage, c'est plutôt quelque chose qui va dans l'ordre de la logique des signes, des différents types de signes que non seulement nous utilisons, mais qui nous définissent, nous influencent et vont jusqu'à nous transformer profondément, jusqu'à transformer notre être. Si on accepte ce point de départ, pour parler du langage non depuis la seule linguistique, mais depuis la sémiotique, alors la thèse de Mme Calcagno témoigne de la très grande diversité des langages présents dans toute situation humaine donnée, dans sa complexité, au lieu d'être prédécoupée dans une logique disciplinaire sous prétexte de « pertinence scientifique ».

¹³ Thèse de doctorat en anthropologie et sociologie, soutenue le 25 janvier 2021, en visioconférences. Inscription sous la direction de Pascal Dibie à l'Université de Paris (ex-Pars 7-Paris-Diderot), École doctorale 634, « Sciences des sociétés », Laboratoire Urmis, unité de recherche « Migrations et société ». Composition du jury : Pascal Dibie (Paris Diderot, émérite, directeur), Florence Giust-Desprairies (Paris Diderot, émérite, présidente), Jean-Claude Ruano-Bordalan (Conservatoire national des arts et métiers, pré-rapporteur), Pierre Johan Laffitte (Paris 8, pré-rapporteur).

IV. UN FAIT SÉMIOTIQUE TOTAL : PLURALITÉ, INTERPRÉTATION OUVERTE

En pastichant le syntagme fameux de Marcel Mauss, disons qu'il y a, dans ce que déploie cette thèse, un « fait sémiotique total », mais en opérant une « dé-massification », en soulignant l'hétérogénéité nécessaire des phénomènes et des dimensions qui s'y croisent.

« Fait sémiotique total » de par déjà la pluralité des langages : il y a toute une description des modalités des rites, qui pourraient être repris par une phénoménologie « signique », dont on peut avoir une idée en rappelant les couches, très subtiles, qui sont distinguées dans, et entre, les différents codes, positionnements, dans les façons de pouvoir exprimer soit des contenus généraux, soit des contenus hérités, des récits, des mythes, mais également des paroles de l'ordre du singulier. Il y a plusieurs régimes de discours, et c'est leur croisement que montre cette thèse — sémiotiquement, il s'agirait, aussi, de modéliser leurs engendremens, leurs débrayages, qui les relient dans une dynamique que les chapitres de la première partie déploient de façon très claire. Un même discours, la danse, peut monter en régime, comme on le dit d'un moteur. Cela questionne les phénomènes d'intégration progressive et réciproque de la personne à la prégnance de l'*orixa*, et petit à petit l'entrée de l'*orixa* — « entrée » est un terme problématisé dans cette thèse — dans une coprésence corps-âme qui définit cet état-là de situation. On peut d'ailleurs noter que les descriptions de cette ethnographie engagée n'obligent pas le lectorat à adhérer à ces croyances : on peut très bien modéliser ce qui se joue alors en rappelant, à la suite du sémioticien et psychanalyste Michel Balat, que l'âme est « l'intégrale des fonctions du corps ». Bref, je dirais que c'est un fait sémiotique pluriel.

Mais si je dis qu'il est un fait sémiotique « total », c'est avant tout parce qu'il s'agit d'un travail d'interprétation en soi : on n'est pas seulement dans un dispositif qui fait de la thèse l'interprétation d'une situation sociale, c'est la situation sociale qui est elle-même un processus d'interprétation, qui prend tous les êtres présents, à différents degrés (il y a différents stades d'intégration dans cette dynamique-là). Cela renvoie à ce qu'en sémiotique on appelle une « fonction d'interprétation » : un pôle interprétant prend dans sa dynamique tous les êtres coprésents, des êtres proprement culturels, et pas seulement les personnes — il est clairement dit à un moment que les tambours eux-mêmes sont initiés. À ce degré-là, on a ce que Charles Sander Peirce, le père du pragmatisme, et qui a beaucoup influencé toute une école (Geertz est convoqué à plusieurs reprises) désigne comme une situation interprétative, sémiotique, complète. Peirce va jusqu'à parler de « l'homme-signe » (écho, pour nous, au « parlêtre » de Lacan) : la situation elle-même ne « fait pas signe » au sens habituel, mais plutôt « fait sémiose », c'est-à-dire dynamique interprétative en actes. L'autrice de la thèse, plus encore qu'un agent auto-déplacé à un degré d'intégration énonciatrice plus abstrait, est elle-même un mode de l'interprétation parmi d'autres. Dans ce fait sémiotique total, joue également la notion, reprise à Geertz, de « texte culturel », mais avec une nuance importante. Le risque du texte comme paradigme d'interprétation dans les sciences humaines est qu'on finit par croire que le texte forme un tout duquel rien n'échappe. Or précisément, il y a place pour du contingent, quelque chose qui échappe en permanence, que ce soit dans l'écriture de la thèse de Mme Calcagno, ou dans le travail d'intégration dans le rite.

V. LA DANSE-TESSÈRE : LA DANSE COMME TRACE PORTE-TYPES ET COMME ENCORPORATION DE TONS

Dans cette thèse, une parole joue sa partition, fondamentale dans la dynamique interprétative, celle du personnage, si important, à la fois personne concrète de l'enquête que personnage conceptuel de sa théorisation, qu'est Pao Joaquim, et à qui j'adresse, à travers l'autrice, toute ma reconnaissance, car ses paroles sont d'une très grande force théorique. Ce dernier asserte le rapprochement entre fonctionnement psychique et fonctionnement de participation au dieu, selon le point de vue subtil, loin des réductionnismes ou des mysticismes qui généralement se partagent ce terrain douteux des mécanismes de la foi. Sur le plan sémiotique, on peut gloser ce travail d'intégration à partir des catégories de la sémiotique.

La danse et la transe sont une occasion concrète de lier entre elles deux continuités abstraites, impalpables, invisibles, infixables, et qui échappent à tout positivisme. La première abstraction, c'est la continuité des lieux communs, des croyances, des « types » (en sémiotique peircienne, cette dimension réflexive, symbolique, est dite « tiercéité »). Les *orixas* constituent un système de lieux communs actifs d'une croyance. Telle qu'on décrit habituellement cette action, il y a descente des *orixas* dans les corps ; le problème, bien pointé par Mme Calcagno, est que s'il n'y avait que cette opération, on serait dans une

théologie de l'incarnation, de l'incorporation, alors que la thèse dit bien qu'il n'y a pas incorporation : les *orixas* sont d'ores et déjà dans le corps. On est donc ici dans une relation d'intégration beaucoup plus immanente et permanente. C'est là qu'on en vient à la seconde couche de continuité, totalement intangible et pourtant totalement là dans le corps, à la fois psychique et physique : la dimension du thymique (du corps, de la pulsion, de l'affect), ou de ce que certains phénoménologues et psychiatres appellent le « pathique » (Erwin Straus), c'est-à-dire le pur sentir, en-deçà même de la distinction entre sujet et objet d'un ressentir. Cette dimension du strict sentir, que décrit une certaine phénoménologie de l'art (Henri Maldiney), mais aussi cette thèse, semble être déchaînée dans sa potentialité de sens et de présence, tout en restant dans le corps, et ce, sans pour autant être thématisée, consciencisée. (Cette dimension de la continuité, c'est la « priméité ».)

Quant à cette *levée interprétative*, qui articule les deux abstractions de la tiercéité et de la priméité, elle se fait dans le nouage concret, réel, de la « secondéité ». Dans la diégèse de la thèse, c'est la danse elle-même, dans ses moments signifiants de base (ses gestes, ses ondulations, etc.) et dans leurs articulations en moments. La danse, depuis ses gestes les plus infimes et intimes jusqu'à ses significations les plus générales, intègre non seulement la personne, mais le groupe à une « cosmovision » (terme peut-être inapproprié). Si je parle en termes sémiotiques, relatifs à la catégorie du « representamen », la danse est un ensemble de traces articulant types et tons. Mais ce nouage, pour être concret, ne saurait être la pure somme de ces « faits positifs » tracés et reproduits, même une fois mis sous le signe de principes généraux : cela ne ferait que définir une cadence. Or, l'expression du rythme profond ne saurait se réduire à la cadence d'une règle, ni à la reconnaissance formelle d'un retour régulier. Le rythme relève de la priméité — la notion de rythme, telle qu'elle est mise en exergue dans l'analyse de la danse rituelle, serait à questionner pour elle-même, là encore depuis le point de vue de ce que Maldiney appelle une « esthétique des rythmes ». Le rythme, dans la danse (ou dans tout autre langage), est de l'ordre du ton : il n'est pas imposé aux traces, ni même présent en elles sous mode d'une forme structurante, il leur est consubstantiel. Ou, plus exactement : le ton est *encorporé* à la trace.

On doit ce terme d'« incorporation » au psychiatre Jean Oury, mais il traduit le verbe anglais qu'emploie Peirce, *to embody* : pas « incarnation », pas « incorporation », mais *embodiment* du ton. La tonalité profonde de l'être, Peirce en parle comme de la dimension purement du possible : impalpable, et cependant sans cela, pas de corps digne de ce nom. Comment « aspirer » et « lever » le ton dans ce moment-là de danse et petit à petit de transe, comment lui faire rencontrer cette autre abstraction qu'est la généralité religieuse de la croyance, tout cela dans l'acte concret, positif, descriptible, de la danse, du rite, etc. ? C'est la logique de ce qui se joue dans ce nouage qui est importante. Ces traces portent les types (au sens de « lieux communs », de « stéréotypes »), et la trace ainsi porteuse d'une nécessité (d'une loi, d'une régularité) se fait alors tessère (traduction par Michel Balat du *token* peircien), « trace-porte-type » (comme l'appelle la neurologue Edwige Richer), de sorte que ces types ne sont pas abstraits, et en même temps, la trace elle-même « incorpore » un ton, étoffant par là sa réalité d'une vitalité dont rien, dans la pure factualité, n'assurerait la possibilité.

L'opération d'« incorporation » n'est nullement subordonnée, dans sa logique ni dans sa portée, à la prédominance du type, sous prétexte que ce dernier serait la dimension la plus générale et commune de la vie du *representamen*. L'incorporation constitue l'une des dynamiques qui constituent la complexité de la sémiose, et polarisent la tension qui oriente la portée, la force et la valeur de la trace : dans le pragmatisme, ni la fixité d'un code ni la permanence d'un type ne peuvent s'arroger une quelconque position de légitime surplomb, ni même d'idéal — ce en quoi une logique n'est pas une grammaire, ni un langage, un idiome.

Voilà comment, sans pouvoir entrer dans le détail ici, on pourrait modéliser quelque peu, d'un point de vue sémiotique, ce phénomène anthropologique, culturel, poétique, relevant du champ que notre tradition intellectuelle rassemble sous l'approche esthétique (au sens artistique, mais aussi phénoménologique — et je renvoie ici encore, en guise d'horizon, à un croisement des catégories peirciennes avec celles de Maldiney).

VI. UNE INTERPRÉTATION ENGAGÉE : CRITIQUE, VERTU, INCOMPLÉTUDE

L'un des points forts de cette thèse, d'une certaine façon, consiste à ne pas avoir visé une ethnographie de la « prise de conscience » : ce faisant, elle évite le paradigme positiviste textuel tel qu'il est, ce me semble, trop dominant, en tout cas dans les sciences humaines, et qui donne mandat, dès lors qu'il s'agit

de déployer la dimension de l'interprétation, à une certaine herméneutique, c'est-à-dire à une conception pragmatique de la construction de l'interprétation, donc sensible à un certain engagement de la subjectivité interprétante (c'est déjà mieux qu'un dogmatisme universaliste...), mais transitive, et située d'emblée dans une perspective où les pôles subjectif et objectif sont déjà posés comme donnés, ou au moins comme des idéaux par rapport à auxquels stabiliser une connaissance protocolarisée, c'est-à-dire à termes, quoi qu'on en dise, une méthodologie positiviste. Ce que déploie Mme Calcagno n'est pas une herméneutique : sa thèse évolue dans un phénomène de l'interprétation qui est une dynamique globale, au sein de laquelle il n'y a pas des sujets qui interprètent des objets, ni des sujets qui en interprètent d'autres. L'autrice demeure, elle-même, l'un des moments et l'un des lieux de cette interprétation en actes.

Cette intégration de l'énonciatrice au sein même de son propre objet diégétique ou notionnel est un point proprement *critique*. Et c'est ce sur quoi je souhaite m'exprimer, en fin de ce parcours d'analyse.

D'un côté, il peut être critiqué comme un manque au genre académique de la thèse, c'est-à-dire comme l'abdication de son ultime degré d'intégration attendu du point de vue de la rhétorique de la recherche universitaire dominante, dans un discours rationnel « scientifiquement » délié de son objet (fût-ce sous le geste d'une « objectivation de la relation subjective »). On a par exemple pu, à bon droit, regretter l'absence d'un chapitre d'analyse ou de rassemblement catégorique de cette thèse. Et de fait, un tel chapitre est bien là, à l'état de manque, au point qu'une expression vient immédiatement : « Ça laisse à désirer ». Avec toute l'ambivalence que ce terme apporte et qui, ma foi, esquisse assez bien le positionnement de cette thèse, le goût et le ton qu'elle peut laisser à une lectrice, moi en l'occurrence : du désir peut venir se loger dans des creux, des points d'enracinement pour de possibles reprises.

Toutefois, le sort d'une mise en dialogue avec des catégories héritées ou actives dans l'épistémè, où est né le discours précis de cette thèse, ne se réduit pas à la conscientisation cursive d'un « état de l'art ». Car cette tiercéité qui soutient la rationalité de cette thèse est bel et bien présente : sauf qu'elle demeure en sous-jacence. Cette présence est là, non pas dans la thématization d'un énoncé circonscrit, mais dans son « efficace », transversal au parcours de son écriture. Cette sous-jacence se repère dans la mesure où le récit de cette thèse n'est jamais pris en défaut d'aucune faute dans l'articulation entre ces trois dimensions de priméité, secondéité et tiercéité. Une logique est bien à l'œuvre dans cette écriture.

Car cette enquête pose une autre question : comment être fidèle à ces traces quand on en rend compte ? Les croquis, le film, une diversité de techniques : comment est-ce qu'on arrive à rendre cette variété ? Comment intégrer ces sémoses aux matériaux et aux régularités toutes singulières, c'est-à-dire comment faire passer le sens entre elles, au lieu de n'en faire que des proximités purement indicatrices de part et d'autre de leurs « frontières », chacune dans son compartimentage langagier ou, pire, « disciplinaire » ? La richesse d'une écriture ethnographique, polymorphique, qu'on a déjà pointée, pose des questions d'intersémiotique dans l'écriture sciences humaines.

En fin de compte, comment transmettre, sans objectiver ? Comment « faire passer », c'est-à-dire relancer une ouverture dans un circuit d'échanges — mais pour échanger quelque chose d'inobjectivable, une valeur par-delà toute réduction à une unité fixable ? C'est là toute la question, non pas de l'établissement de significations, atomes d'une connaissance constructible autour d'un objet, mais de la continuation de la dimension du sens, dynamique d'un rapport de savoir et de coprésence, de participation à une présence, un souci, un phénomène. La question du sens n'est pas forcément celle d'une herméneutique ni d'une textualité (ou d'une réalité mondaine pensée comme *cultural thick text*, pour reprendre Geertz) : elle peut être revendiquée, fondamentalement, comme le souci d'une logique et d'une dynamique d'une interprétation pensée comme acte et non comme discours, bref d'une sémiotique.

On ne peut, arriver à ce point, que saluer la fidélité profonde qui marque tant l'ethos que le style de cette thèse et la subjectivité de son autrice, qualité et mise en fragilité tout à la fois, jusque dans les limites où Laura Calcagno refuse de se « défaire » de l'univers où sa parole a trouvé où germer.

Il y va d'une conversion du regard, et de la responsabilité à laquelle engage un tel *point de vue*.

Quant au mien, de point de vue, je n'affirmerai pas que ma lecture de cette thèse correspond à une visée volontaire de la part de Mme Calcagno. Mais c'est dans cette ambiance, que j'ai tentée de décrire, que se sont produits les effets à réception, dans la rencontre, tant intellectuelle que sensible, que ce texte m'a permis d'opérer avec cette praxis (corps et pensée) de l'*orixxa*. Mes propositions ici partagées n'en sont que la continuation, une tentative de rester moi-même fidèle à la singularité du mouvement interprétatif de cette thèse : proposition, abductive comme il se doit, dans l'ouvert d'un dialogue que j'espère encore non clos.

Rapport de soutenance

POUR KAROLINA DEMONT À LA RECHERCHE DES POSSIBLES. THÉORIE DES MOMENTS ET ACCOMPAGNEMENT DES « SDF »¹⁴

C'est la singularité d'une autrice et d'une praticienne qui nous lisons aujourd'hui, et qui se dessinent dans le discours de cet ouvrage, deux singularités tout aussi légitimes l'une que l'autre : celle de la praticienne n'attend pas sa « confirmation » par la reconnaissance du statut de chercheuse. Certes, on aurait peut-être attendu qu'on voie un peu plus ce qui se fait, et pas seulement ce que les gens pensent qu'ils font, ou ce que l'autrice analyse qu'ils font. C'est un choix, celui d'une analyse du discours, par ailleurs tout à fait remarquable. Mais au fur et à mesure de son déroulé, d'autres soucis émergent, témoignant de la complexité concrète, au jour le jour, des pratiques, qu'on peut appeler aussi des praxis, et de leur régime épistémologique propre. De facto, ce souci est présent dans la thèse de Mme Demont, même si c'est de façon souvent contextuelle, par un choix méthodologique assumé. On tiendra donc que cette thèse est porteuse d'une théorie immanente de la pratique.

La question serait : comment est-ce que cette théorie est présente de façon sous-jacente dans le moindre des accueils ici mis en œuvre, tant dans la diégèse, que dans l'énonciation, de ce récit théorique ? La « fonction d'accueil » semble en effet la question-type de cette thèse. On va tenter de l'y lire comme un emblème à la fois de l'éthique et de l'épistémologie de son autrice, quitte à en souligner certains paradoxes, dont on tiendra qu'ils sont apparents, mais qu'ils révèlent des contradictions inhérentes, non à la pensée de Mme Demont, mais à la structuration de l'objet, du métier et de la société dont nous parle cette thèse. En effet, cette thèse témoigne d'un respect *réel* des gens dont sont recueillies les paroles, et donc les affects et la complexité existentielle.

On peut prendre pour illustration l'un des traits caractéristiques de cette thèse. Cette dernière entre, somme toute, dans une épistémologie des sciences humaines classique, son déroulé est progressif et cadré : la méthode suivie est appliquée selon une rationalité générale. Chaque chapitre est construit de façon rigoureuse, progressant linéairement dans sa pensée, et hiérarchisé dans sa construction argumentative, avec la rigueur, presque, de poupées russes. Le danger est que les poupées russes les plus intégrées ne soient que sous-catégories des poupées de rang supérieur, des cas qui éclairent, exemplifient, et questionnent des thèses ou méthodes intégrantes, et faisant autorité, en les confirmant ou au contraire en les infirmant.

Ce faisant, le risque serait de reconduire, dans la menée de la recherche expérimentale, une aliénation pourtant objectivement remarquée et dénoncée. Cette aliénation discursive est homogène en effet, dans l'objet de cette thèse, à la façon dont les sujets s'intègrent dans les topoi de l'aire de discours professionnel, reproduisant une structure socio-professionnelle et doxique. Dans les deux cas, il s'agit bien d'une logique générale, où sont disposés le réel comme autant de cas particuliers arraisonnés à une légalité générale-ensembliste. C'est le danger du positivisme, qu'il soit pris sous sa figure d'organisation sociale, ou sous sa figure de rationalisation scientifique. Or ce qu'on observe au contraire de respectueux, tant dans la pratique professionnelle que dans l'effort d'analyse, c'est à quel point, à chaque « poupée russe » intégrée, Mme Demont ajuste son regard ; à chaque fois elle respecte le discours qu'elle interroge, sa problématique propre, « locale » et singulière. Il y a un respect de cette singularité à chaque échelle de parole, à hauteur intégrée apte à neutraliser le degré intégrant.

¹⁴ Thèse de doctorat en sciences de l'éducation, commencée sous la direction de Remi Hess, puis continuée et soutenue sous la co-direction de Valentin Schaepelynck et Pierre Johan Laffitte, le 28 janvier 2021, en visioconférence, à l'Université de Paris 8 Vincennes-Saint-Denis, École doctorale 401 Sciences sociales, Équipe d'accueil 3971 Experice. Composition du jury : Remi Hess, invité (ex-Paris 8), Valentin Schaepelynck (Paris 8, co-directeur), Pierre Johan Laffitte (Paris 8, co-directeur), Augustin Mutuale (Institut catholique de Paris, président), Cédric Frétygné (Paris-Créteil, pré-rapporteur), Pascal Galvani (Université de Québec à Rimouski, pré-rapporteur), Olivier Brito (Nanterre).

C'est appréciable, non seulement sur le plan de la déontologie, mais sur le plan de ce qu'on en retire. On peut approfondir, et descendre à chaque fois d'un niveau d'analyse, il y aura toujours quelque chose qui n'était pas présupposé d'avance au degré d'intégration supérieur, et dont l'éthique consiste à tenir compte avec un maximum de fidélité et de patience, sans chercher à en réintégrer la problématique propre dans des « enjeux plus vastes », dans des cadres plus généraux, pré-pensés. Ainsi, cette thèse honore l'« épistémologie générale » d'une pensée très hiérarchisée, mais qui n'a pas cette perversion, pourtant fréquente, d'un écrasement hiérarchique des zones les plus basses, les plus fragiles, mais dans lesquelles gît peut être la valeur la plus sacrée de l'humain.

Dans l'ethos de l'écrivaine, comme de la praticienne, c'est à saluer.

Cet accueil épistémologique doit être questionné dans ses rapports avec l'accueil pratique.

On peut abonder dans le sens de la critique, somme toute très polie, que fait cette thèse, par rapport à la ségrégation qui règne de haut en bas de toute la réalité concrète du vécu des professionnels et des « usagers », dans laquelle cet écrit fait entrer son lecteur. Une réalité dans laquelle, petit à petit, quelque chose se pourrit de l'intérieur dans les images que les sujets introjectent, et finissent par s'auto-inoculer, sous la forme d'une aliénation doxique et normative, servitude volontaire au discours qu'on cautionne sur soi-même. Cet asservissement, pourtant ouvertement asserté au travers du « discours sur soi », s'opère à travers des processus de « prises de conscience ». On pourrait le rapprocher des phénomènes de faux-self analysés par Winnicott, tant ces processus de « réflexivité » refoulent en fait la possibilité de confrontation entre deux types de continuités totalement disjointes : l'une, affective, souvent d'autant plus silencieuse qu'elle est douloureuse, et l'autre, celle de la doxa tant imaginaire que gestionnaire de ce milieu professionnel, d'un discours général imposant sa topique. On sent que la critique d'un tel « écrasement » faussé entre ces deux plans, affectif et doxique, constitue un discours parallèle à cette thèse — peut-être trop parallèle, et mériterait-il d'accéder à un autre statut que cette sous-jacence (peut-être dans une autre forme d'écrit, à naître, à partir de ce doctorat). Une telle construction catégorielle pathogène se voit par exemple dans la distinction « naturelle » (c'est-à-dire allant de soi dans la construction de la conscience d'une identité de métier) entre accueillants et accueillis, entre professionnels et « usagers » : or, du point de vue d'une subjectivité humaine coprésente au sein d'une praxis concrète, c'est déjà poser une ségrégation. Certes c'est un progrès de dire qu'on travaille *avec* des équipes professionnelles, plutôt que de les priver de tout droit à l'organisation et à la réflexion ; mais peut-on accéder à la complexité subjective de cette situation sociale en mettant à une place logique et éthique secondaire ceux qu'on met dans la case « SDF » ? Quelle valeur doivent endosser ces derniers dans une telle construction d'une conscience de soi ? Selon le plan du vécu : des objets de bonne conscience, des quantités gérables, des tas de vêtements sales ne parlant pas notre langue ? Où est la place pour leur subjectivité et leur singularité ?

La question théorique sous-jacente concerne l'espace dans lequel on travaille : il est nécessaire de penser cet espace comme un espace psychique. Or quand on tient compte de la dynamique psychique qui participe de ce milieu, il est totalement illégitime, tant sur le plan de l'éthique que sur le plan de l'épistémologie, de mettre de côté ces êtres, sous prétexte qu'on a pour tâche de les faire évoluer vers un endroit social dont on ne s'occupe plus ensuite. Cette thèse questionne la propre résistance de l'autrice à l'absurdité de l'espace de son métier « établi », son travail à en faire un milieu « institutionnalisé », pour reprendre les termes de Francesc Tosquelles. Il y a cette prise de risque dans l'écriture de cette thèse, qui aborde de front la question : comment tenir compte de cela dans la théorie de la praxis (laquelle peut aussi s'appeler « analyse institutionnelle », à entendre ici au sens évidemment de Remi Hess, et que quant à moi je connais mieux sous sa guise propre à la psychothérapie institutionnelle). Ce plan, psychique, ne se limite pas à une « intégration d'effets sociaux », comme on le modélise souvent dans une perspective psychosociale ; il agit en sous-jacence, comme le dit Jean Oury, et relève de l'inconscient, au sens freudien. La dimension de l'inconscient, du fantasme et du désir relève d'une logique « négative », est irréductible à une manipulation consciente : toute « prise de conscience », « construction d'identité positive », etc. ne saura que la rater ou, pire, l'écraser. La prise de conscience est hors-champ d'une telle logique : pas incompatible pour autant, mais nécessitant de penser la place de la négativité dans ces constructions discursives.

Or cette place de la négativité, radicalement incalculable dans son advenue, va à l'encontre de la logique générale des « poupées russes » évoquées plus haut : la négativité désigne ce qu'en sémiotique on appelle la logique vague et abductive, dont le souci est la singularité. La logique vague, abductive, est irréductible à la logique du général, déductive (et inductive), et dont l'objet est la particularité. Cette logique de la

singularité, comment l'auteurice de cette thèse la met-elle en œuvre ? Comment penser cela d'un point de vue théorique, et dans l'écriture même de la recherche ?

Tenir compte de la singularité, c'est accueillir ce dont l'apparition introduit une irréductible faille dans la gestion habituelle de la réalité. Or de telles failles apparaissent toujours sous le jour de l'infime, de l'imperceptible, du grain de sable, c'est-à-dire sous les traits relevant de la catégorie du contingent. La contingence prend ici essentiellement deux visages : celui de la subjectivité irréductible de toute existence désirante, et celui des hasards du quotidien. Accueillir la singularité d'une personne ou d'une situation, c'est tenir compte en elles du contingent *en tant que contingent*, en suspendant le geste de le traduire immédiatement dans des catégories déjà existantes : et ce, pour laisser à la singularité dont il est *peut-être* porteur, un espace et un temps d'écriture suffisamment amples pour que cette présence contingente, inouïe (mais pas toujours inaudible pour autant : là est le savoir de la praticienne) puisse inscrire la loi, dont cette présence est porteuse, fragile et précaire comme les existences sur le point de sombrer et qui pourtant désignent cette loi dans sa chair et dans son *pathéin*. Accueillir véritablement le contingent, ce n'est pas l'enrégimenter dans des cases logiques ou gestionnaires (registre du *legein*, pour reprendre le vocabulaire de Castoriadis), ni dans des chambres d'hôtel, des foyers ou faute de mieux des cartons dans la rue (registre du *teukein*) — car tel est tendanciellement le sort du contingent : le contingent est ce qui *compte pour rien*, ce dont la présence ou l'absence sont également indifférentes dans le calcul d'une rationalité classique, mais aussi, hélas, selon le calcul d'une logique gestionnaire et quantitativiste macrosociale.

La thèse de Mme Demont est tout à la fois un hommage à cette lutte au quotidien pour la subjectivité, et une dénonciation de ce qui extermine cette subjectivité, et transforme pour elle le quotidien en un enfer régi par des discours structurés comme des faux-selfs.

Dans cette structuration d'un travail à partir du contingent, et non en vue de le dissoudre, il y a assurément un paradoxe.

Un paradoxe est ce qui fait trouée dans la doxa : ce n'est pas une contradiction. Ou alors, il l'est au sens où les contradictions sont ce qu'il y a au cœur de toute dialectique, moteur négatif sans lequel toute dialectique se fige dans un absolu terroriste de positivité, véritable hubris de la raison dominant notre société. À l'inverse, comment peut-on structurer un penser et un agir de l'ordre de l'éthique et l'épistémologie à partir du contingent, du hasard, de l'irréductible disparité subjective ?

Cette question, qui est la question fondamentale de toute praxis digne de ce nom, peut engendrer la description de fonctionnements ouvertement hétérogènes dans le champ social, psychiatrique, pédagogique. La voie de Mme Demont n'est pas celle-là. Devant évoluer dans l'architecture imposée d'un donné socio-professionnel étouffant *consciencieusement* ce devenir praxique, Mme Demont va mettre en œuvre une résistance : lire de la singularité subjective et existentielle, sauver son énonciation, inscrire ses traces dans les plus petits recoins de ce manuscrit dominé cependant par une logique « générale », et dont la structure en poupées russes n'en *inscrit* pas moins, comme sa dominante tonale, la logique hiérarchique de son objet, c'est-à-dire les conditions réelles imposées aux travailleurs sociaux, et tout simplement à la vie contemporaine. Et c'est ce paradoxe que, à la lecture, on sent à l'œuvre dans ce manuscrit dont on salue l'auteurice, qui a su envers et malgré ce poids écrasant des doxas et des rationalisations dominantes, ne pas céder sur son éthique : on peut cesser de croire possible de s'émanciper totalement d'une situation paradoxale, sans se résoudre pour autant à plier sa propre éthique aux folies hyper-rationalisatrices de cette doxa. Mme Demont prouve que, sur un tel registre, la catégorie de l'espoir n'est pas une catégorie indispensable pour mener à bien une action qui demeure dans l'ordre du sérieux, et en fin de compte du courage. Ce n'est pas rien, et nous devons lui en être reconnaissants.

Rapport préliminaire

POUR JUAN SEBASTIAN ROSERO MOSCOSO *LECTURE ET PSYCHANALYSE* *UN DIALOGUE ENTRE J. LACAN, R. BARTHES ET CH. S. PEIRCE*¹⁵

Paris, ce mardi 5 janvier 2021

Avis favorable pour soutenance en l'état

M. Juan Sebastian Rosero Moscoso présente une thèse intitulée *Lecture et Psychanalyse. Un dialogue entre J. Lacan, R. Barthes et Ch. S. Peirce*. L'auteur, jeune psychanalyste équatorien exerçant à Paris (en cabinet et en institution), situe son travail dans le champ de la psychanalyse freudo-lacanienne et de la psychopathologie. Mais à partir des spécificités de l'épistémologie et de la praxis de ce champ, il s'agit tout autant d'un écrit à l'ambition — légitime — proprement sémiotique, questionnant les rapports entre inconscient et langage (par-delà la seule langue), entre psychanalyse et outillage sémiotique, entre théorie psychanalytique et théorie du langage. Et ce, autour d'un concept-pivot, mis en une position critique, et évoluant au fur et à mesure de la thèse : la lecture.

Disons d'emblée que cette thèse est remarquable, ne serait-ce que dans son exigence, qui porte la théorisation de sa propre praxis, psychanalytique, à l'épreuve fertile d'autres logiques. Ce travail doctoral mérite donc sans réserve d'être porté à soutenance, laquelle constituera avant tout, on l'espère, l'occasion pour franchir une marche intellectuelle supplémentaire dans l'élaboration théorique par l'auteur de sa clinique, cheminement à l'œuvre tout au long de la thèse.

Ce cheminement fait de cette thèse, peut-être pas tant un « dialogue » entre trois auteurs, au sens habituel du terme, que la progression dialogique d'une méditation personnelle sur la clinique psychanalytique d'orientation lacanienne, sur sa logique et sur ce qu'elle exige de la théorie du signe et du langage en laquelle elle exige de se fonder : bref, un dialogue qu'a tenu un praticien par devers soi, non sans s'être documenté à des sources toutes sûres et cohérentes avec ses propres options épistémologiques et cliniques, bien que non exhaustives, j'y reviendrai. Ce discours s'engage subjectivement et éthiquement, pour répondre à une question récurrente dans sa technique, question à laquelle l'auteur donne le nom de « lecture » ; quant à la réponse, on sent qu'elle se livre ici à la fois en suivant un ordre « universitaire » (au sens lacanien) des raisons, mais également en suivant l'ordre « abductif » (au sens peircien) d'une enquête dans lequel elle s'est élaborée : avec toute la rigueur digne d'une thèse de doctorat, donc, mais qui n'est qu'une modalité pour une première traversée dans le *camino [que] se hace al andar*, comme le dit Antonio Machado, qu'est la praxis psychanalytique de J. S. Rosero Moscoso. Et la réponse ici cheminée et proposée a nécessité d'en passer elle-même par deux escales théoriques, celles de Roland Barthes, puis de Charles Sander Peirce.

On trouvera dans ce qui suit une description du manuscrit, puis un ensemble de discussions concernant les propositions, importantes, de ce travail, ainsi que des limites et/ou ouvertures.

I. THÈSE(S) DE CE MANUSCRIT

La thèse fait **381 pages**, et est constituée d'une introduction posant les enjeux du choix du concept de lecture pour aborder les problèmes cruciaux de la praxis psychanalytique, de **trois parties** relativement homogènes en quantité (90, 140, 110 pages), moins en organisation (4, 4, 7 chapitres), et d'une brève **conclusion**. Enfin, une efficace **bibliographie** (une homogénéisation de pure forme en faciliterait le recours) clôt l'ouvrage.

¹⁵ Thèse de doctorat en psychanalyse et psychopathologie, soutenue le 23 mars 2021, en visioconférence, sous la direction d'Erika Parlato de Oliveira. Inscription à l'Université Sorbonne Paris Cité, Université de Paris 7-Denis Diderot, École doctorale 450 Études psychanalytiques. Composition du jury : Erika Parlato de Oliveira (Paris-Diderot, directrice), Yorgos Dimitriadis (Paris-Diderot, président), Laurent Ottavi (Rennes 2, pré-rapporteur), Pierre Johan Laffitte (Paris 8, pré-rapporteur).

L'**introduction** établit l'ambivalence du recours au concept de lecture pour parler de la psychanalyse, l'utilisation qu'en fait l'auteur mettant en lumière sa dimension à la fois convenue et polémique, pour finalement désigner un point critique, c'est-à-dire apte à évaluer le sens fin, clinique, et l'orientation profonde, éthique, des concepts et des outils psychanalytiques. Et c'est à une relève de cette pratique que convie cette thèse.

La **première partie** construit « la fonction du psychanalyste définie par celle du lecteur », et se compose de quatre chapitres.

Le psychanalyste, ni ingénieur (**chapitre 1**) ni physicien (**chapitre 2**), se pose dans une épistémologie irréductible à une logique générale, déductive, et qui se pose dans la dimension de l'ouvert (du côté du bricolage de la pensée sauvage, pour le dire en connivence avec Claude Lévi-Strauss).

Au lieu de cela, « la science du psychanalyste est lecture du sens » (**chapitre 3**). Mais ce sens n'est surtout pas à concevoir comme une objectivation, fût-elle conventionnelle et arbitraire (la signification en langue ou en discours), ou produit d'un « agir intercommunicationnel » (construction « pragmatique », au sens commun issu du *linguistic turn*, ou processus herméneutique né d'un « conflit des interprétations » (Ricœur)) : le sens n'est en rien une objectivité (même co-construite). La psychanalyse se définit comme stratégie de l'indirect (pour l'approche de sa lecture), de l'intransitif (pour la définition du rapport du langage à ses objets), bref l'assertion d'une négativité du sens (**chapitre 4**).

C'est ici qu'est présentée la théorie de « l'illecture », terme lacanien désignant le fait qu'aucun accès direct n'est possible à ce qui, de la « fabrique du dire », vient se projeter sur « l'écran du dit » (j'emprunte ici ces termes à Jean Oury commentant *L'Étourdit*) : ainsi, « l'analyste, se laissant guider par ce que Lacan appelle 'l'illecture' qui opère en analyse au niveau *sémantique*, au niveau des significations, abandonne ce dernier au profit d'une lecture *syntactique*, structurale. En ce sens, nous définissons la lecture du sens *indirect* 'comme une lecture de l'illecture' [expression de René Lew, qui constitue à bien des égards une référence centrale dans le commentaire de Lacan par M. Rosero Moscoso, et une source vive de sa méditation], une lecture qui prend en compte l'impossibilité de lecture. Lecture autre, fondée sur l'impasse de la lecture *directe* » (p.43). L'illecture est une relève de l'impossibilité avérée de la lecture — on en verra toutes les conséquences au terme de la deuxième partie, quand, dans l'impasse de la lecture barthienne, il s'agira pourtant bel et bien de persévérer dans le défilé de l'interprétation, et de ne pas céder sur « l'incroyable désir » beckettien (« Il faut continuer, je ne peux pas continuer, je vais continuer », est-il énoncé dans le bien-nommé *L'Innommable*). Toujours, le jeu à jamais insaturable du direct et de l'indirect renvoie à un feuilletage de l'énonciation comme effort (*conatus*), donc au statut de la parole partagée dans le champ du transfert, c'est-à-dire dans ce « discours sans paroles » (Lacan) qu'est l'agir psychanalytique, invisible, silencieux, *négatif*. En effet, le sens n'évolue que dans la dimension du passage, en permanence relancé par sa dimension de négativité, entrant ainsi, chez Lacan, dans une constellation faite, entre autres, de la logique de la castration, du pas-tout et de la théorie du trait unaire.

Dans cette première partie, la théorie psychanalytique questionne les concepts nés des sciences du langage, du texte et de l'herméneutique littéraire (signifiant, lecture, sens, etc.) avec une rigueur de l'exposition et de la distinctivité des notions : de quoi ne pas céder sur ce qui fait les arêtes de la théorie lacanienne et de son exigence et, surtout, de sa cohérence dans le temps, en ce qui concerne le dialogue qu'a entamé Lacan avec les sciences du langage. Anticipons la lecture des autres parties de la thèse, en pointant les interlocuteurs d'un tel dialogue : linguistique structurale d'abord (et, il faut le dire, dans un déséquilibre de l'écoute entre Lacan et les grands maîtres linguistes), puis la sémiologie barthienne (plus connivente cette fois, et marquant une véritable prise en compte par Barthes de la méditation lacanienne), et enfin la théorie peircienne (qui demeure encore, malgré cette thèse et certains de ses antécédents, une interlocutrice trop peu perçue, dans sa singularité et dans le décisif de sa rencontre).

La **deuxième partie** s'intitule « La cure psychanalytique conçue comme un changement du mode de lecture de l'analysant », et est mise sous le signe de « Roland Barthes, l'analysant ».

C'est une description de ce que fut la « nouvelle critique » qui ouvre cette partie par le **chapitre 1** présentant « La théorie de la lecture de Roland Barthes », avant de se demander si cette théorie peut être considérée comme une théorie *pour* la psychanalyse (**chapitre 2**), c'est-à-dire de voir en quoi la sémiologie barthienne rejoint la psychanalyse lacanienne et s'y intègre pour en renforcer la puissance de lire, autour des notions de signifiant et de clivage, le tout culminant dans l'enrôlement de Barthes en position précisément d'analysant — et non d'analyste : distinction porteuse d'une limitation de ce personnage théorique, et que le **chapitre 3** développe en établissant « les limites » de cette théorie barthienne « pour »,

c'est-à-dire « aux yeux de », la psychanalyse. De cette confrontation, passage par l'épreuve de la pratique de l'analyste, Barthes ressort comme l'indispensable « analysant » dont, toutefois, la place structurale, la poiesis théorique, ne peut étayer à lui seul ce qu'il en est de la praxis de l'analyste.

C'est le sens que prend par contraste le **chapitre 4**, qui achève cette partie, fortement assertif par contre-points successifs : face à la sémiologie « pratique qui jouit de la plénitude du signe », la psychanalyse « jouit du vide du signifiant », en procédant à « la production de l'ouverture par évidement de l'évidence », qui en toute conséquence empêche l'établissement d'une quelconque sémiologie comme symptomatologie (aussi sensible soit-elle à la problématique de la jouissance comme substance : « la psychanalyse n'est pas une vision du monde »), et force ainsi le concept de lecture à un définitif abandon d'une fixation quelconque du sens : il n'y a « pas de lecture de la lecture », assertion entée sur le principe anti-fixiste qui veut que, dans une épistémologie lacanienne, « il n'y a pas de métalangage ». La psychanalyse est donc, du point de vue du psychanalyste (le principal concerné dans la thèse de J. S. Rosero Moscoso), « une pratique de sa théorie » : mais cette circularité n'échappe au destin de la tautologie ou du solipsisme qu'à accepter l'engagement radical du sujet de ce savoir dans l'hétérogénéité et l'incomplétude d'une praxis, par une décision d'en assumer les conséquences, et non dans l'achèvement d'un système. Et ce au nom de ce que, tout à rebours de céder à la mystique d'une ineffable plénitude d'une magie plus ou moins d'influence, il faut tout au contraire tenir bon sur la maigreur logique de l'acte analytique et de son ambiance : seule possibilité pour maintenir la possibilité que « la psychanalyse [fasse] une écriture positive de ce qui est négatif ». Respecter la négativité radicale de l'inconscient dans sa présence-absence, tout en visant à ce que « ça cesse de ne pas s'écrire », telle est l'une des lignes constitutives de l'agir psychanalytique. Il existe une logique des praxis, qui ne serait ni une dégénérescence ni une application de la logique des systèmes universels ; dans la contingence et l'incalculable qu'il s'agit pourtant bien d'accueillir et d'interpréter en acte et en être-là, il y a du langage, il y a du signe, il y a de la logique — tout comme il y a du transfert et du fantasme, aussi détériorés, schizés, dissociés soient-ils.

En fin de compte, dans la dynamique de la thèse, de quoi Barthes est-il le témoin ? De ce qu'il y a de l'impossible à l'œuvre dans un rapport de lecture : partant, une relève s'avère nécessaire. Si la psychanalyse n'est pas une sémiologie, ce ne peut être sous le jour d'un renoncement à une théorie du langage, mais au contraire en poussant l'exigence à un régime supérieur d'intégration : il lui faut s'affirmer dans sa dimension sémiotique. Et cette sémiotique doit elle-même ne pas se laisser arraisonner à une lecture positiviste, ni réaliste, de ce que doit être une logique, sous peine de ruiner *ipso facto* la singularité clinique qu'exige l'épistémologie freudienne et l'éthique du désir.

La **troisième partie** constitue la relève rendue nécessaire par le cheminement du psychanalyste, mené à l'impasse barthienne dont il conserve le *souci* et sa leçon, mais dont il refuse le constat. Le décalage s'opère vers un « psychanalysant-interprétant », nouvelle figure de la psychanalyse comme lecture, et dominée par « Une conception triadique de la cure avec Charles S. Peirce ».

On notera ici le « avec » qui marque un seuil important dans la connivence établie entre les deux corpus métapsychologique et sémiotique. Comme trace de cette connivence, après que les **chapitres 1 et 2** ont rappelé quelques « repères historiques » et « théoriques » (peut-être trop brefs, mais assurément bienvenus), le **chapitre 3** réinvestit un format de titre déjà employé : « La phanéroscopie¹⁶ : une théorie pour la psychanalyse », mais se contente d'un unique paragraphe au titre suffisant : « La théorie de Peirce fait place à l'inconscient ».

D'emblée, on note un retournement dans la situation de dialogue : ce n'est plus une théorie sémiologique de la lecture à l'aune de la psychanalyse, mais c'est la psychanalyse qui est analysée selon les catégories sémiotiques. Pour témoin, le titre du **chapitre 6** : « Le triangle sémiotique de Peirce comme structure de lecture (de l'illecture) ». Une telle connivence, seules une logique et une éthique communes permettent de l'établir sans craindre une réduction de l'une par l'autre. C'est ce que le **chapitres 4** permet de poser, à travers l'assertion selon laquelle « L'analyste dépend de la lecture », qui lance plusieurs pistes qui déploient toute la suite de la partie, et l'escalade finale de la thèse.

Tout d'abord, l'analyste est considéré ici seulement comme l'un des points actoriaux du déploiement structural de la logique signique (exactement comme dans le champ du transfert), cette dernière étant

¹⁶ Peirce donna ce nom à sa méthode, qui est, à la sémiotique, ce que la phénoménologie a pu être au champ de la conscience chez Husserl : la science non seulement de l'apparaître (phénoménal), mais, de façon plus neutre et fondamentale (du point de vue peircien, s'entend), du paraître (et pour lequel le concept de *representamen* (proche du signifiant lacanien) constitue une distinction théorique majeure, plus encore peut-être que les deux autres pôles du sujet : l'objet et l'interprétant). Ici, je recourrai quant à moi, pour des raisons de rapidité, au terme de « sémiotique » de façon globale.

immédiatement identifiable à l'ensemble de la situation de la cure, exactement comme on observe cette même co-extension entre espace de la cure et transfert (**chapitre 5**, « Les trois modes d'être de Peirce et l'évidement de l'évidence de Lacan », et **chapitre 6**).

Ensuite, l'analysant demeure en position d'interprétant, ce n'est pas l'analyste qui lit, ou interprète : il est « convoqué » en place d'objet (a) — du point de vue de la logique lacanienne, tout particulièrement schématisée dans la théorie des quatre discours, et plus précisément dans la formule du discours de l'analyste ; il est en place de « déconner » comme dit Francesc Tosquelles, c'est-à-dire d'inscrire des traces à la surface de la cure (dimension de la secondéité), dans une ambiance où se déploie, dans la tonalité pure, l'efficacité du « discours sans paroles » (Lacan définit ainsi la psychanalyse) (dimension de la priméité), le tout étant porté par une structuration de cet espace psychique (où le sujet est une dimension de présence, un régime d'être-là, et ne se réduit pas à la monade personnelle et à ses agissements), c'est-à-dire par le fait anthropologique du langage (dimension de la tiercéité, ouvrant au travail et du logos, et du fantasme). Ainsi, dans cette troisième partie, c'est la catégorie de representamen qui est nodale : c'est là que J. S. Rosero Moscoso situe la place efficace, agentielle et cependant d'une neutralité et d'un retrait total de toute « signification », place où se rejoignent et l'objet (a) et l'analyste dans la structure discursive de la cure. Cette conséquente exactitude dans la liaison entre catégories peirciennes et catégories lacaniennes, c'est au **chapitre 7**, digne *finale* de cette thèse, qu'il revient de l'asserter dans toute sa plénitude.

On peut dire que cette partie « enfonce le clou » sur le plan de la négativité radicale de la logique inconsciente et de la praxis qui s'y arrime, et qu'en un sens, une lecture lacanienne prévient d'un contresens dominant sur le pragmatisme. Paradoxalement peut-être, le pragmatisme ne conduit pas nécessairement à un constructivisme au sens où, hélas, une certaine vulgate « pragmatique », portée par le *linguistic turn*, a lui aussi décisivement dominé les sciences humaines durant les cinq dernières décennies, et réduit la modélisation de la complexité du sens à une rationalité expérimentale, alliance entre socioconstructivisme et neurocognitivism, et dont le présupposé est, précisément, que la réalité intersubjective (ou plutôt intermoïque) est une construction dont le modèle herméneutique reste une textualité observable, expérimentable, rationalisable. Face à cela, la logique du pas-tout (lacanienne), la neutralité (barthienne) et le vague (peircien) posent avec une même radicalité un impératif de *négativité*.

La **conclusion** reprend le parcours en en réaffirmant la progression, qui relance en permanence l'abduction et la dimension téléotique de la thèse, dont la fin se pose, en toute logique, dans le refus d'une fermeture (où Lacan reconnaissait la signification), au profit d'une réouverture permanente — où Lacan définit le sens.

Je souhaite à présent proposer plusieurs lignes de traverse de cette thèse.

II. DE L'ILLECTURE PSYCHANALYTIQUE À LA SÉMIOTIQUE DE L'INTERPRÉTATION : PSYCHANALYSE ET THÉORIE DU LANGAGE

1. Deux intuitions : de l'interprétation comme déchaînement de la vérité à l'analysant-representamen

L'intuition qui aiguillonne l'ensemble de la thèse peut s'articuler entre enjeux de l'interprétation (qu'en est-il d'une pragmatique interprétative comme déchaînement de vérité et non comme herméneutique d'un texte ?), respect de la singularité du sujet au cœur d'une telle interprétation (lecture et élaboration psychique dans le champ du transfert), et maintien de l'analysant en position d'interprète, et de l'analyste en position de pure « trace » (objet (a) *sive* representamen).

Quant à l'intuition « finale », dite dans un interlangue lacano-peircien, elle est en somme très simple (et profonde) : dans la structure de la cure, l'analyste est en position de representamen. C'est l'analysant qui doit être demeurer en position (et en dignité) d'interprétant — tel pourrait être le principe « sacré », c'est-à-dire hors de toute négociation possible, de l'éthique *du* psychanalyste. De même, dans la structure du « discours de l'analyste », l'analyste est mis en position d'objet (a), en place d'agent, mais seulement dans le champ du transfert et du dépôt que l'analysant décide de faire en sa *persona* : de quoi fomenteur à nouveau, dans la parole de l'analysant, du S1 (signifiant inchoatif, qui doit se reposer en véritable agent efficace dans le discours maître) qui, dans l'existence réouverte et rendue à elle-même, réinstalle le sujet en sa position de vérité, et réengendre la production proprement « maîtresse » (discours maître) — en fin d'analyse. Mais

si, dans le champ de la cure, cette dynamique est assumée « par », ou « depuis » ce « sujet supposé savoir » qu'est l'analyste, en revanche, jamais l'analysant ne cède sur sa propre subjectivité. De ce qui se déchaîne dans le champ de l'interprétation, la dimension du sujet demeure l'interprète — ou doit réadvenir à cette place, et c'est la fonction thérapeutique de la praxis psychanalytique que de savoir l'y rapporter (cf. la fonction « phorique » de la praxis thérapeutique selon Pierre Delion).

Pour passer d'une de ces intuitions à l'autre, passage qui occupe tout l'espace de la thèse, le concept de lecture se fait le champ d'une *analyse*.

2. Un précédent crucial, peu présenté : sémiotique peircienne, psychothérapie institutionnelle et psychanalyse lacanienne (Michel Balat, Jean Oury, Pierre Delion, Danielle Roulot)

Mais avant de questionner cette analyse, il m'importe de signaler ici une limite que je trouve au manuscrit de cette thèse¹⁷. Cette limite est d'ordre historique et factuel, et on espère qu'elle indiquera le chantier d'une méditation future : cette thèse est loin d'être la première à reprendre « Lacan avec Peirce », et à poser les fondements sémiotiques de la psychanalyse ; ce travail est entrepris depuis quarante ans au moins, et selon des perspectives qui convergent fortement avec l'aboutissement de la méditation de J. S. Rosero Moscoso. Il s'agit du travail de Michel Balat, mathématicien, sémioticien de l'École de Perpignan et psychanalyste, et, à sa suite, de la psychothérapie institutionnelle, surtout avec Jean Oury, Danielle Roulot et Pierre Delion. On peut dire que la rencontre avec la sémiotique peircienne a constitué l'un des redéploiements les plus profonds de cette psychiatrie qui, au risque de Peirce, a revu non seulement toutes ses catégories cliniques, mais a également profité à l'enseignement psychanalytique d'Oury, déjà fécondement arc-bouté sur la théorie lacanienne. Il s'agit d'une voie contemporaine à la fois massivement ignorée, et pourtant porteuse d'une relève logique — et on peut dire l'une des plus singulières, fidèle et non dogmatique — de Lacan.

Cette ambiance Peirce/Balat/psychothérapie institutionnelle, pourtant congruente sur bien des points avec les positions de J. S. Rosero Moscoso, semble ne pas avoir joué dans l'histoire de sa propre rencontre avec Peirce, ce qui rend tout à fait compréhensible le peu de références qui y sont faites¹⁸ ; toutefois, il n'est pas possible de passer sous silence ce que cette page d'histoire clinique et cette aire anthropologique actuelle produit de liens vifs entre psychanalyse lacanienne, psychopathologie, clinique institutionnelle et sémiotique peircienne. On se contentera de dire ici que certes, dans l'ensemble, les grandes orientations de cette thèse, et nombre de ses analyses fines, convergent avec les propositions ouvertes par Balat : « psychodynamiser » la logique, sans pour autant prendre la place de la sémiotique (de même que la *linguistique* n'impliquait en rien pour Lacan que la psychanalyse se substitue à la linguistique). En revanche, dans le détail (nullement secondaire), les cliniques de l'autisme, de la schizophrénie et de l'éveil de coma révèlent des complexités, des réarticulations des catégories sémiotiques pouvant porter à discussion, voire à débat avec la perspective de la cure-type (sans oublier, évidemment, toute la pratique en institution de J. S. Rosero Moscoso).

On ne citera à ce titre que quelques domaines où, dans un avenir qu'on espère fructueux, un véritable dialogue devrait, pour le coup, s'engager :

- 1. La triadicité du signe peircien redéployée à travers un autre trinôme, concernant les degrés d'êtres du signe : *priméité*, *secondéité*, *tiervéité* (ouvrant à une discussion fertile, au travers de la catégorie de priméité, de ton et d'icône, avec le champ de la phénoménologie psychiatrique). Au sujet de cette tripartition, c'est en fait la place de la priméité, comme lieu véritable de l'action du « discours sans paroles » qu'est la psychanalyse, qui mériterait d'être plus approfondie (au niveau de ce qu'Erwin Straus nomme le « pathique »). Elle renforcerait même l'intuition du rapprochement de la place de l'analyste et de l'objet (a) du representamen (les deux catégories, de representamen et de priméité, se

¹⁷ Je repère deux limites non à la pensée ou à la pratique de son auteur, mais au manuscrit de cette thèse, c'est-à-dire à l'état momentané d'une réflexion dont il semble clair qu'elle demeure encore porteuse de futurs déploiements et engagements. La seconde limite est énoncée dans la dernière partie de ce rapport.

¹⁸ Pour ce qui est de la valeur et de la pertinence pratiques de la focalisation de J. S. Rosero Moscoso sur cette convergence representamen efficace/objet (a)/psychanalyste, il est important de préciser qu'à la lecture de cette thèse, on sent que ce point a été acquis, médité, « découvert » par le psychanalyste lui-même, dans la temporalité longue et tâtonnante de l'élaboration et la perlaboration lentes de sa pratique. C'est cette solitude qu'il importe d'estimer à la juste valeur, interne, de son effort, par-delà le fait qu'elle fraie sans le savoir dans des sillages déjà amplement et profondément tracés, et qui plus est par de tels cliniciens et théoriciens, qui constituent une part majeure du champ de la psychanalyse lacanienne et de la psychiatrie contemporaine.

rencontrant, par prescision logique, dans la dimension du *tonal*, sans aucun doute la plus décisive du point de vue de la clinique psychanalytique et de son abord des psychoses).

- 2. Ce redéploiement révèle l'importance de la logique profonde dont est porteur le pragmatisme : la *logique du vague*, dont la figure majeure est l'*abduction*, par distinction avec la logique du général, dont la figure est la déduction (et dont l'induction, selon Peirce, n'est qu'une figure qui s'ignore) — et cette logique est sans doute au plus proche de la praxis psychanalytique telle qu'elle est incarnée par l'ethos de cette thèse : bien que non suffisamment thématifiée et méditée à mes yeux¹⁹, cette logique vague n'en est pas moins à l'œuvre tout au long de la réflexion de J. S. Rosero Moscoso : signe qu'une fidélité profonde à l'intuition pragmatiste de la sémiotique peircienne constitue une rigoureuse cohérence, aussi peu « rationalisée » soit-elle à ce point où en est le cheminement du psychanalyste²⁰.

Je précise qu'en posant ces limites, je ne fais pas entendre ma propre parole sur le même plan que le discours Peirce-Balat, ni que celui de la psychothérapie institutionnelle. Je ne suis moi-même ni peircien, ni clinicien. Mes propos sont, à la rigueur, des « sémaphores », des « porte-types » de la position qui me semble être celle de Balat et de la psychothérapie institutionnelle ; mes propos sont ainsi plutôt à prendre comme des commentaires et ouvertures épistémologiques, voire philosophiques.

3. *Illecture psychanalytique, lecture barthienne, sémiotique de l'interprétation*

Revenons-en maintenant à l'analyse effectuée par J. S. Rosero Moscoso du concept de lecture.

La lecture est constituée en un concept à même de fonder une interprétation de la praxis psychanalytique. Parmi d'autres points nodaux dans l'établissement de la thèse, en témoigne une citation de Lacan qui lui-même « traduit », fait translation, entre son énoncé premier (qui établit la place du psychanalyste dans l'économie transférentielle de la cure comme « sujet supposé savoir », comme (a) dans la structure, précisément, du « discours de l'analyste »), et sa glose au soir du *Séminaire* : « Le lisible, c'est en cela que consiste le savoir. Et en somme, c'est court. Ce que je dis du transfert est que je l'ai timidement avancé comme étant le sujet — le sujet, un sujet est toujours supposé, il n'y a pas de sujet, bien entendu, il n'y a que le supposé — le sujet-supposé-savoir, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Le supposé-savoir-lire-autrement²¹. » C'est dans le statut de cet « autrement », c'est-à-dire dans la maîtrise du processus d'altération de la lecture, passant par ses points d'impossibilité, et de réinvention permanente de cette

¹⁹ Au sujet de cette place faite à l'induction, et a contrario du trop peu de place fait à la figure logique de l'abduction, la toute dernière étape de la thèse, « L'induction de l'abduction » (paragraphe 11 du chapitre 7) demeure encore trop peu sûre : assurément, il s'agit d'un point à mûrir, que la patience praxique saura éprouver.

²⁰ Tout d'abord, les considérations sur la prescision et sur la triadicité du signe peircien auraient gagné à questionner l'autre source de « triade » de la théorie peircienne : la tripartition logique entre les trois degrés d'être du signe (possible, réel, nécessaire ou existentiel), traduits en termes peirciens de *priméité*, *secondéité* et *tiéréité*, éclairent dans le carrousel du signe triadique une dynamique démultipliée. Deuxièmement, d'un point de vue épistémologique, cela ouvre à la nécessité de prendre en compte la *logique du vague*, porteuse d'une logique abductive et téléotique, dont est porteuse la dynamique profonde du pragmatisme, non seulement dans une visée de « réaménagement » ou de « réforme » de la logique générale et de son règne déductif sur un réel enrôlé dans une relation d'universel à particuliers ; dans cette optique, c'est la catégorie de la contingence et son accueil concret, au lieu d'un in-différent (et donc aveugle) compte-pour-rien, qui distinguent abduction et déduction : la logique vague, abductive, s'ouvre, en guise d'accueil, au contingent en tant que contingent, incalculable et cependant à partir de quoi se structure tout discours et toute praxis véritables — tel est le paradoxe, et non la contradiction, de tout penser abductif et vague, et dont la psychanalyse demeure sans aucun doute la plus remarquable clinique d'origine occidentale.

À ce titre, on aurait peut-être ici un intéressant indice de ce qui fait la spécificité de la praxis du psychanalyste, celle de J. S. Rosero Moscoso, par rapport à la praxis « clinique de groupe » orientée selon la psychothérapie institutionnelle : la relation duelle entre analyste et analysant pourrait risquer de cacher le fait, fondamental parce que structural, qu'il n'y a d'analyste (comme il n'y a de maître) qu'en discours, et que cela désigne une fonction, fonction qui est présente en toute praxis thérapeutique — au point que, de façon peut-être paradoxale, on peut dire que le psychanalyste n'est pas le modèle qu'une psychothérapie institutionnelle et groupale « appliquerait » à une échelle quantitativement supérieure, et que bien souvent, la relation au sein de la cure psychanalytique, comme toute relation duelle, risque de refermer les enjeux dans une dynamique, certes portée par le transfert, mais où le spéculaire demeure emphatisé, jusque dans la modélisation théorique de cette relation — ce qui, et c'est le plus grave, agit immédiatement sur l'éthique : précisément, là où il s'agit, de façon affirmée, de laisser à l'analysant sa pleine puissance interprétative. Dans le transfert, le sujet est une dimension, pas un pôle.

²¹ L'auteur cite, p.45, Jacques Lacan, *Le Séminaire, livre XXV, Le moment de conclure (1977-1978) (version Patrick Valas)*, p.549-550.

pratique lectrice, que réside le *souci* de cette thèse, *Sorge* éthique, par-delà l'objet d'une écriture que J. S. Rosero Moscoso mène essentiellement sur un plan théorique.

Partant, cette thèse procède donc à un nouage clinique entre une logique de l'inconscient (par-delà toute psychologie moïque et inter-moïque) et une théorie du langage qui soit adéquate à une telle « psychologie des profondeurs » — en place et lieu de l'insuffisante « pragmatique » para-linguistique ou de la sémiotique entendue comme une discipline massivement dominée par une orientation socio-culturelle et bio-cognitive, qui forment souvent le seul adjuvant ou répondant vers lequel se tournent nombre de cliniciens, pourtant radicalement en faveur d'une « métapsychologie de l'absence » (André Green, Bernard Golse), et non d'un recouvrement de la problématique désirante par les différentes figures positivantes de la « présence ». Face à cela, la formule de l'éthique de la psychanalyse, qui clôt le manuscrit de thèse, peut être lu comme une clé de la lecture générale : *ne pas céder sur la négativité du désir*, sans se croire alors destiné, binairement, à verser dans une mystique de l'ineffable. Quant à tenir cette tension qui, pour être *paradoxxale* (faire trouée dans la doxa positiviste psycho-cognitivo-sociale ambiante), n'en est pas pour autant contradictoire, seule peut s'en montrer apte une logique qui soit en même temps une théorie du langage (et, ici, du signe) — à proprement parler : une sémiotique.

Le concept de lecture se veut pivot, comme l'indique, déjà, la position centrale, en deuxième partie, de la sémiologie de Roland Barthes, qui reste en fin de compte la seule théorie de la lecture à proprement parler que questionne cette thèse²². Mais ce nom conceptuel est traversé d'une tension qui relie deux polarités qui encadrent cette lecture sémiologique (qui pourtant les noue, dans le cheminement de l'auteur de cette thèse, *j'y reviendrai*). L'une, initiale (elle occupe la première partie), expose une radicalité psychanalytique assumée : la théorie de Jacques Lacan, ici posée, entre autres, par le cheminement qui, de la proposition d'une *linguisterie* (et de son défilé de concepts majeurs qui se démarquent de la stricte linguistique : structuration de l'inconscient comme un langage, concept de *lalangue*, théorie des discours, théorie du semblant), en vient à une réflexion sur la logique de l'*illecture*. L'autre, finale (occupant la troisième et dernière partie), est une méditation de la clinique psychanalytique à l'aune des catégories de la sémiotique de Charles Sander Peirce, qui, dans le cadre de cette thèse, est porteuse avant tout d'une pragmatique de l'interprétation plutôt que de la « lecture ». Un tel décalage (de la lecture à l'interprétation), dans son apparente dimension secondaire, est à rapprocher d'un autre décalage, pas explicitement thématique lui non plus, et qui fait que la sémiotique, à travers le concept de « signe » (chez Peirce comme chez Barthes), émancipe en droit le champ du langage de la linguistique, nullement assimilable à la langue (idiome). À partir des acquis du dialogue entre les deux précédentes théories structurales (psychanalytique chez Lacan, sémiologique chez Barthes), et des limites atteintes d'une telle articulation, cette troisième partie et sa convocation de la logique triadique réarticulent à nouveaux frais les exigences logiques que la clinique lacanienne impose au champ du langage si ce dernier entend suivre de plain-pied la « psychologie des profondeurs », c'est-à-dire s'il est exact qu'il y a « du langage en-deçà des mots » (j'emprunte ici l'expression au titre d'un de mes ouvrages)²³.

Cette disposition Lacan-Barthes-Peirce pourrait être lue de façon plus poussée encore : les deux polarités lacanienne et peircienne, non seulement encadrent, mais « dépassent » la réflexion barthienne, en recherchant une logique qui intègre ces deux exigences — au sens de Winnicott : non pour les « subsumer », mais pour rouvrir en permanence, c'est-à-dire faire ex-sister, la tendance singulière de Lacan, initialement rétif à tout positivisme. Ce faisant, c'est une liaison entre Lacan et Peirce qui est réaffirmée, alliance autant majeure, dans sa profondeur et ses conséquences, que marginale dans sa reconnaissance (à quelques exceptions d'importance, dont celle, surtout, de Balat et de la psychothérapie institutionnelle). Cette alliance n'est pas qu'un fait d'histoire des idées ou qu'un éclairage laissant inchangée la doctrine lacanienne : elle est approfondissement et redéploiement, et pas répétition ou exégèse, des propositions

²² Notons qu'il aurait pu y en avoir d'autres, tout aussi perméables à une épistémologie freudienne, et peut-être plus facilement articulables au pragmatisme peircien : je pense avant tout ici, évidemment, à la théorie d'Umberto Eco.

²³ La sémiotique n'est pas réductible à la linguistique, de la même façon que le langage n'est pas réductible à la langue. La linguistique parle de la langue : la réduction du langage à sa forme hyper-dominante dans la vie anthroposociale, c'est-à-dire la langue, n'est dans son principe qu'un paralogisme, erreur de logique autant que de perception massivement partagée par la communauté de pensée, « habitude » comme dirait Peirce, d'autant plus influente qu'elle est invisible à force d'aller de soi — et pour le coup, on peut soutenir, me semble-t-il, qu'il y a eu une évolution dans la méditation de Lacan autour du langage : par-delà la permanence de ses propres intuitions sémiotiques et assises anthropologiques, si l'ethos du psychanalyste a consisté à « évier cette évidence » (formule commentée dans la seconde partie de la thèse de J. S. Rosero Moscoso) avant tout dans sa propre théorie : l'inconscient demeure structuré comme un langage, et le signifiant demeure son corrélat conceptuel strict (défait de son « signifié » qui fait du signe la « bonne à tout faire » de la communication), sauf que de son dialogue avec Jakobson à son recours à Peirce, il ne s'agit plus ni du même langage, ni du même concept de signe.

séminales de Lacan, entre son retour à Freud et son frayage dans une logique et une anthropologie du signifiant, du discours, du semblant et du mathème.

Cette alliance qui se fait jour entre Lacan et Peirce propose un cadre fondé en profondeur, pour une théorie de la psychanalyse comme lecture, mais qui ne « moïse » pas en une herméneutique textuelle la théorie ni la pratique du sujet désirant, inconscient et radicalement inassimilable à un texte. Cette théorie ne se présente pas ex nihilo, et construit précisément les termes qu'elle emprunte aux trois champs (psychanalytique, sémiologique, sémiotique), aux trois auteurs princeps Lacan, Barthes et Peirce, mais aussi à d'autres. Ces derniers sont généralement convoqués comme des éclairages, voire comme des éclaireurs, dans la lecture des trois grands repères selon les problématiques propres à chaque partie (précision de la radicalité lacanienne ; confrontation avec le chatoiement en quête de sens de Barthes ; modélisation logique de la situation-signe de la cure psychanalytique selon la triadicité peircienne). On citera en particulier René Lew, pour le poids argumentatif et clinique que représente sa référence dans la lecture théorique de Lacan par J. S. Rosero Moscoso, mais également dans l'engagement subjectif de ce dernier pour une « équivocation » (terme de l'auteur, issu d'un autre de ses écrits) et une dé-totalisation de l'espace de la cure.

III. DU DISCOURS DE L'ANALYSTE À LA PAROLE D'UN PSYCHANALYSTE : PSYCHANALYSE ET PRATIQUE DU LANGAGE

1. De l'épistémè freudienne et de sa raison

Cette thèse est un discours psychanalytique, pas seulement dans son énoncé, mais dans son processus énonciation, qui suit l'ordre d'émergence d'un tel discours, homogène à son épistémè.

La première partie pose le cadre épistémologique et théorique dans lequel évolue la thèse : le vocabulaire et la clinique lacaniens, au sein de laquelle se dégage une théorie clinique de la lecture dont l'auteur ne se départira pas, et qui pose ses exigences envers la conception qu'on se fait du langage, du signe, de l'interprétation.

La seconde partie expose une voie menée parallèlement à l'enseignement de Lacan, et historiquement connivente avec lui, celle de Barthes, qui propose une théorie de la lecture au sein de laquelle jouissance, désir et texte constituent des catégories d'observation et d'analyse certes évolutives, mais centrales et permanentes dans la recherche, par un sémiologue de plus en plus poète de lui-même, d'une *mathesis singularis*. C'est, presque, d'une conscience, à mi-chemin entre esthétique et éthique, qu'accouche dialectiquement cette seconde partie : de sa distinction avec la sémiologie, se définit la psychanalyse qui, alors, bifurque — en un chapitre et un geste desquels une certaine violence (théorique, non dogmatique : respectueuse) n'est pas exempte — en un total dépaysement en matière de théorie du signe.

La troisième partie est donc consacrée à une logique qui sache prendre en charge les exigences d'une clinique de la négativité et du retrait (Oury), d'une logique du pas-tout dans laquelle l'important est de maintenir la structure agissante de ce « discours sans paroles » (Lacan) qu'est la psychanalyse. La logique triadique du signe selon Peirce apparaît comme l'outillage langagier décidément adéquat, et ce, d'une façon dont on sent qu'elle est de plus en plus convaincante, non seulement au lecteur de la thèse, mais avant tout à son auteur lui-même : la troisième partie « monte », et l'on sent que le clinicien et le chercheur font se rejoindre leurs logiques respectives en un ethos enfin profondément cohérent. Ainsi s'énonce et se réinvente, dans le discours singulier d'un psychanalyste, cette structure, désignée par Lacan lui-même comme « le discours de l'analyste ».

On a affaire à une enquête, à une progression (pas un récit : de la clinique aurait alors pu s'y glisser), progression intellectuelle dont on regrette peut-être qu'elle n'affiche pas plus de vignettes empreintes de cette dimension « pathique » (Erwin Straus) sans laquelle, c'est le risque de tout « discours universitaire », ce qui est ainsi escamoté, c'est la catégorie sémiotique sans doute la plus décisive, celle du representamen dans sa priméité, la plus aurorale, fragile et cependant destinale des catégories logiques de l'existence psychique : le *ton*. Et pourtant, malgré cela, ce ton affleure, se devine — se désire, même si c'est sous la forme de *laisser* à désirer : c'est après tout une place laissée à la lecture, éprouvée par la présente lecture qui en est ici faite — dans le travail de J. S. Rosero Moscoso.

2. Barthes martyr : autour, au travers, par-delà

L'exposition de la théorie de la lecture de Barthes, dominée par le constat de la mort de l'auteur, et de ses inévitables conséquences sur la nature même de l'ethos lecteur vis-à-vis de ce qui devient un lieu ambivalent, générique mais non général (si l'on conjoint Badiou avec Peirce, ce que certains détails de la thèse autorisent, ou du moins n'interdisent pas) : la cure est un lieu pour l'ouvert, l'abductif et la construction d'une procédure de fidélité — éthique de la psychanalyse — envers cette vérité nullement pré- ou post-établie, positivement antérieure ou « construite », à une quelconque parole (dépendant ainsi d'une théorie du langage non pas « transitive », mais « intransitive », appelant donc un concept de langage qui va lui-même à l'encontre de tout le néo-positivisme dominant tout à la fois les sciences de la psyché et les sciences du langage actuelles).

Dans l'économie discursive de cette thèse, Barthes apparaît en quelque sorte dans la position cruciale du martyr : déjà le sous-titre qui fait de « Roland Barthes [un] analysant » installe un déséquilibre — fertile, mais un déséquilibre tout de même — entre le discours de l'analyste et le discours de l'analysant. Barthes, témoin plus ou moins mélancolique, dans la chair de sa pratique du langage (lectrice, pensante), son désarroi doctrinal dans l'impasse d'une intelligence et substantielle jouissance, impuissance à s'autoriser (puisque l'auteur est mort — à moins que ce ne soit la mort qui soit mise en place d'auctorialité...) : tout un paradigme du personnage barthien demeure ici à l'œuvre. Que cet être de discours épuise ou non la portée de la pensée de Barthes n'est pas la question, qui réside plutôt dans la fertilité de ce qu'a dit cette bouche d'ombre, par-delà sa propre emprise sous une pulsion de mort, *pour* la praxis vivante de la psychanalyse, qui en passe ici par une position quasi-dépressive, moment nécessaire d'ouverture au monde du penser dans sa tendance intégratrice. Dans cette dynamique intégratrice, de quoi Barthes est-il le témoin (quasiment comme on parle d'un point-témoin — n'était sa présence, sérieuse et pas seulement d'étai, comme répondant dans la progression dialogique du psychanalyste dans l'élaboration de sa propre boîte à outils) ? De ce qu'il y a de l'impossible à l'œuvre dans un rapport de lecture : partant, une relève s'avère nécessaire.

3. De la sémiologie à la sémiotique, du sens au sens

Cette deuxième partie n'est donc pas le « moment du négatif » d'une thèse dialectique où la troisième et dernière partie, proprement sémiotique et peircienne, en opérerait la réintégration pleinement satisfaisante. L'*Aufhebung* agie par l'auteur est une relance de la logique signique — ne serait-ce qu'en changeant radicalement d'atmosphère, passant d'une sémiologie dont la théorie du signe est inspirée par le structuralisme linguistique (Hjelmslev, Greimas) à une sémiotique dont la théorie du signe, triadique, permet une alliance entre théorie du langage et théorie de l'inconscient qui enfin ne nie ni ne torde le nervures propres à chacune de ces « logiques des profondeurs » dans leur co-opérativité clinique et, il faut le dire, anthropologique. Ce que trouve, ou retrouve, J. S. Rosero Moscoso (ou rejoint après d'autres, mais selon son chemin propre, et solitaire), c'est enfin une théorie du langage qui soit anthropologiquement et logiquement apte à suivre la métapsychologie dans les structures les plus archaïques et dans leurs pathologies. Ce qui est ici posé, c'est l'insuffisance, en guise d'une telle théorie du langage, d'une assise linguistico-centrée, surtout si cette dernière est de surcroît réduite à une conception du sujet qui est en fait un simple agent d'une structure sociale, énonciative, pragmatique (et éventuellement neuro-cognitive) — bref, à ce qui, dans la topique freudo-lacanienne, relève bien plutôt du Moi et de sa réalité spéculaire, que du sujet inconscient du désir. Ce qui est posé, par ailleurs, c'est l'insuffisance d'une conception du langage, et surtout des pathologies liées à cette dimension, réduite à un ensemble cognitivo-socio-comportemental, et dans lesquels les « troubles du langage » ne désignent qu'une symptomatologie de surface des usages et mésusages du langage : bref une théorie du langage qui sous-tend, plutôt qu'une métapsychologie, une psychologie de l'adaptation, de la réadaptation, d'une identité moiïque conçue dans sa compétence socio-centrée. Enfin, ce qui est rejeté, c'est une conception de l'interprétation comme une herméneutique du texte, d'un réel inconscient comme texte déjà là à interpréter, bref, à tous les sens du terme, à arraisonner. C'est retrouver, à la jonction entre leurs deux radicalités, les intuitions fondamentales de Lacan concernant l'interprétation comme déchaînement de vérité, et de Peirce concernant la jonction entre signe et être, entre sémiotique et ontologie.

Au fond de toute interprétation, gît le destin du sens : ou bien « arraisonnable », et donc proche d'un processus transitif de signification (même rebaptisée signifiante), ou bien considéré comme dimension existentielle du passage, comme « champ transcendantal » de l'événement — l'événement n'a pas un sens, l'événement, il est le sens : je le dis ici avec un vocabulaire deleuzien, étranger à cette thèse, mais proche

cependant (et surtout à cette époque-là de la pensée de Deleuze) de ce qu'est, au fond, la structure du discours du maître, dont la réinstauration demeure, d'un certain point de vue, le telos de la praxis psychanalytique : la relance de la production de (a), existence dans le registre d'un sens non réduit à sa vision linguistico-centrée, ni à une procédure plus ou moins conventionnel ou animal formant comme une seconde naturalité.

IV. CLINIQUE, ÉTHIQUE, LANGUE. THÈSE, PRAXIS, PAROLE, UNE SINGULARITÉ

Je souhaite, dans un dernier moment de ce dossier, revenir à des remarques qui touchent à la forme, c'est-à-dire porter un regard non pas formaliste, mais stylistique et, somme toute, sémiologique. De quoi, en fin de compte, respecter la singularité du sujet auteur de cette thèse (la thèse est peut-être le dernier endroit de production textuelle où il est revendiqué de se poser comme affrontant l'acte, angoissant, de ne s'autoriser que de soi-même).

1. Place de la clinique et de l'éthique *dans* l'écriture de cette thèse

J'entamerai ce respect en énonçant la seconde limite à cette thèse annoncée plus haut : cette limite, du moins en apparence, réside dans le peu de cas cliniques monographiques déployés — au nombre essentiellement de deux (et le tout dernier chapitre, c'est presque un aveu, tient à souligner qu'il livre une « réflexion clinique » !). De la même façon, et avec plus de conséquence, on peut juger inadéquat le peu de questionnement, en tout cas de façon « obvie » (pour reprendre un accent barthien), de l'investissement transférentiel au sein de cette écriture.

Pourtant, cette rareté est curieuse, mais ni gênante ni contradictoire, au fond, pour le sens de cette écriture : on est dans un travail d'une grande précision notionnelle, dont l'aspect parfois très « didactique » ne doit pas cacher qu'il entre avant tout dans un effort de domestication de forces théoriques considérables qui, ici, créent moins le champ d'un dialogue, que d'une rencontre, comme on le dit de la rencontre entre des océans ; face à cette rencontre, l'angoisse est articulée en concept, et l'auteur se tient alors en un point que, en s'inspirant du commentaire par Lacan d'*Inhibition, symptôme, angoisse*, on pourrait nommer « embarras ». Tenir un tel embarras empêche toute dialectique achevée de venir lisser académiquement, et sans reste, le cheminement de cette thèse dont, on l'a dit, elle est plus la recherche d'une réévaluation des questions posées par le concept de lecture à l'aune de la psychanalyse, et l'essai d'une réponse, que la présentation d'une recherche d'une méthode²⁴.

Dans ce manuscrit, on doit ainsi souligner la dimension d'engagement subjectif, et donc poser que cette thèse doit être jaugée à l'aune d'une épistémologie qui n'oblitére pas le désir — ici clairement un désir de *theorein*, « opérotropisé » (Leopold Szondi) dans le *praxein* psychanalytique (l'introduction met cela en avant) : cette dimension, si des vignettes ou monographies ne la rendent pas « obvie », n'en est pas moins agissante dans la sous-jacence de cette écriture, dans sa priméité (présence d'un désir, d'une angoisse), dans sa secondéité de proposition abductive en vue d'ouvrir la structure du discours analytique à cette négativité permanente de ce qui advient dans la rencontre comme totalement incalculable et cependant rencontré sous le mode du toujours déjà là (ou « Réel », à mi-chemin entre Lacan et Henri Maldiney), et dans sa tiercéité théorique à la fois présente dans « l'habitude » des « interprétants finaux » hérités, mais aussi et plus importants, dans la proposition d'une généralité et d'une nécessité d'une régularité théorique neuve²⁵.

2. De lalangue à la parole, au travers de la langue : Ecuador/France

Mais de ce travail, il faut, peut-être ici et avant tout, souligner la rigueur, c'est-à-dire, non plus seulement la rigueur du « contenu », de la « pensée », mais de la forme et de la matière mêmes qui *sont* cette pensée, c'est-à-dire la parole (dimension intime), le style (dimension matérielle), et, courant au travers de ces deux dimensions, celle de la langue.

Dans l'investissement de l'écriture comme lieux d'un style, il est à noter que la convention des titres joue à plein comme un discours en soi, permettant autre chose qu'une seule information récapitulative ou annonciatrice : on pourrait à juste titre (sans mauvais jeu de mots !) les lire comme autant de mots d'ordre, d'assertions de principes, cœurs énonciatifs d'une parole à partir desquels rayonneraient, ou sous le chef

²⁴ *À la recherche d'une méthode*, somme toute, et pour reprendre le titre d'un des nombreux projets de Peirce, traduit et édité par Janice Deledalle-Rhodes et Michel Balat sous la direction de Gérard Deledalle.

²⁵ Neuve, pas « innovante » (tarte à la crème de la doxa utilitariste qui est aux antipodes de la logique pragmaticiste), mais refondant à coups d'abductions dont cette thèse est l'essai, le sens, l'éthique et la pertinence de la praxis psychanalytique.

desquels se déploieraient, autant de développements, commentaires, établissements ou méditations (doctrinaux, cliniques, exemplaires, politiques) plus ou moins programmatiques. Deux ordres se liraient en parallèle : l'ordre académique de la présentation suffisamment étayée d'une étude, et l'ordre catégorique de l'affirmation déontique d'une doctrine autant que d'une morale. Avec, évidemment, le paradoxe qu'il s'agit ici radicalement d'une science du singulier, du nécessaire et dés-espérant savoir, gagné au prix de la castration symbolique, dans lequel l'analyste est convoqué à une réinvention à chaque rencontre, dans la « disparité subjective » du transfert, de la psychanalyse entière, si l'on veut tenir cette dernière pour une discipline vive, discipline sans disciple. C'est ainsi que peut se lire la « disposition au sens » des sous-titres du **chapitre 4** auquel aboutit la seconde partie, et qu'on pourrait lire comme autant d'idéaux du moi repérant l'écriture de J. S. Rosero Moscoso lui-même.

Par ailleurs, hormis quelques imprécisions, ce travail est écrit dans un français impeccable, d'un classicisme et d'une exigence dont nous, universitaires francophones, ne pouvons qu'être reconnaissants envers les personnes qui, tel M. Rosero Moscoso, en font l'honneur à notre pays, à notre université et à notre langue. L'auteur, équatorien, est porteur de mondes, de cultures et de langues qui ne l'ont ni empêché ni inhibé, pour pénétrer jusqu'au cœur de leur complexe et rare singularité deux de nos plus grands créateurs de formes de penser et de dire, Lacan et Barthes — sans parler de leur confrontation, qui sait un certain retour au continent originaire ?, avec cet autre américain, l'étasunien Peirce dont les racines de la pensée sont autant européennes qu'amérindiennes. Dans une telle orientation, et dans le cadre de débats cruciaux autour des « Épistémologies du Sud » (Boaventura de Sousa Santos), je me permettrai de poser ici, comme un possible, l'hypothèse abductive que cette thèse sera peut-être porteuse d'une « greffe d'ouvert » (Oury) dans le discours institué sur la psychanalyse lacanienne et sa logique occidentale.

Tenir comme allant de soi la langue dans laquelle nous est livrée cette thèse de doctorat, la croire une simple formalité d'expression, voire un droit d'entrée dans un pré-carré académique non remis en question, serait non seulement l'indice d'une déontologie douteuse, mais une erreur de parallaxe épistémologique tout à fait hors-scène ici, dans l'espace de lecture d'un écrit qui pense le nouage entre inconscient, langue et langage. S'il est vrai que l'homme est *parlêtre*, comme dit Lacan, *homme-signe*, comme dit Peirce, alors il ne peut être indifférent que ce travail ait été pensé, éprouvé, perlaboré par son auteur en cette langue étrangère et étrange, française, devenue singulièrement la sienne, et dont une part *substantielle* de sa subjectivité est désormais marquée. Plus que d'identité, toujours plus ou moins imaginaire, fût-elle en mouvement et en déplacement, il convient de parler, pour ce travail, d'une *singularité* essayée, éprouvée — et, redisons-le, entièrement déployée dans toute sa force d'*argument* (au sens peircien). M. Rosero Moscoso, à la suite d'autres, propose une nouvelle « habitude » dont notre penser et notre agir, c'est-à-dire notre existence sémiotique, ne peut que trouver à s'enrichir et se redéployer, et ce de façon d'autant plus remarquable dans un champ où la profondeur de l'alliance Peirce-Lacan reste encore majoritairement ignorée de la communauté de discours à laquelle cette thèse s'adresse.

Annexe. Verbatim du discours de soutenance

Je dois avant tout remercier les trois paroles [Celle de Juan Sebastian Rosero, d'Erika Parlato et de Laurent Ottavi] qui viennent de s'inscrire et qui donnent d'ores et déjà une couleur et une ambiance à cette matinée dont je pense effectivement qu'elle doit être lue comme un pas de plus sur ce chemin jamais écrit d'avance, dans cette pensée en train de se faire. Et je suis absolument d'accord avec M. Ottavi, cela caractérise une pensée psychanalytique digne de ce nom. Il est hors de question que nous fassions les arpenteurs académico-doxiques sur une telle question. Il y va d'un respect éthique d'une *fonction d'accueil*, puisque Pierre Delion a été cité. Et la fonction d'accueil, ça ne se monnaie pas. Aussi, Juan Sebastian, cher collègue, nous continuons un dialogue qui a déjà commencé et qui j'espère continuera.

Et donc, en disant que je vous parlerai du point de vue de la question du langage, en sémiologie, c'est non pas pour me mettre dans une boîte disciplinaire, et bien colmater mon angoisse et mon supposé savoir statutaire, mais pour placer ma voix, et lancer mon propre solo dans cet ensemble jazz, et y poser une clé, au sens musical, pas au sens d'un discours cadencé par la logique universitaire. Je vais rester, moi aussi, dans l'abduction. Et pour ce qui est du socle de généralités, c'est-à-dire des repères théoriques qui permettront d'orienter notre discussion, je renvoie au pré-rapport que j'ai écrit et qui est lisible par qui le désirera — lisible égale « cabossable », critiquable, « illisible » au sens revendiqué par Juan Sebastian.

Si vous me permettez, je voudrais juste dire quelques petits mots dans la langue, précisément, de Juan Sebastian Rosero, précisément pour l'accueillir.

Juan Sebastian, tengo que decir que, para nosotros, franceses de cultura y de idioma, es siempre un honor que gente como tú, desde afuera, quiera venir hacia nuestra ciudadanía ética, humana, a pesar de todos los riesgos, dificultades o humillaciones que la dimensión estatal de nuestra nación y de nuestro sistema académico puede imponer al sujeto como sufrimiento. Y te agradecemos, y a todos aquellos que vienen hacer vivir la cultura, el pensamiento y la ciudadanía franceses. Entonces, un agradecimiento de todo mi corazón, de parte de un ser que habla francés, y que no se conoce y reconoce ninguna otra pertenencia nacional que aquel hablar.

C'est toujours quelque chose qu'on finit par trouver normal, que vous veniez faire une thèse en France... Eh bien, non, c'est quelque chose qui ne va pas de soi. Il y a dans cette altérité, cette altération, quelque chose qu'il s'agit d'accueillir, et qui nous rend à notre propre altérité. Ce qui nous fait toujours du bien.

Pour en venir maintenant « à l'os », pour reprendre les termes de mon collègue, je vais passer sur les deux premières parties de votre thèse, pourtant passionnantes, mais il faut aujourd'hui surtout viser quelques points de discussion.

Avec la sémiotique telle que vous l'avez utilisée, il en va d'une conception non seulement de la langue, mais du langage. C'est le moment ou jamais de se souvenir que pour Lacan, l'inconscient est structuré comme un *langage*, et précisément pas comme une *langue*. C'est bien ce qui fait que la linguistique de Lacan est une façon de dire que le signe n'est pas la « bonne à tout faire » des théories de la communication : le signifié, gardez-le pour les dictionnaires, pour une ego-psychologie si vous le souhaitez, pour de « l'agir intercommunicationnel », mais qu'en est-il du signifiant et de l'automaton ? La sémiotique remise à une telle exigence peut représenter, je dirais, l'outil et l'adjuvant théoriques qui, dans les sciences du langage, permettent d'accompagner la psychanalyse jusque dans ces profondeurs logiques et psychiques en deçà des mots, là où précisément il se joue quelque chose de l'ordre de la logique, donc du corps, donc du signifiant. Lorsqu'Erika a parlé de la psychopathologie du bébé, lorsqu'on parle aussi de l'autisme, de la schizophrénie, de ces parts-là qui dépassent la surface de la névrosée occidentale poids moyen — que nous sommes toutes à peu près aujourd'hui, puisque nous arrivons à nous entretenir autour de ces écrans qui n'ont aucun sens —, il faut une autre approche que celle qui pose que, en dessous de la langue, il y aurait du pré-linguistique, ou du linguistique en plus mal foutu. Bref il faut sortir d'une conception de la dimension langagière des pathologies défaite de toute cette visée orthopédique qui domine l'ensemble de la doxa des sciences humaines depuis une quarantaine d'années, dans cette sorte de contre-révolution blanche que nous subissons (en tout cas dans les sciences du langage), qui est terrible. Une alliance est à fonder, et refonder en permanence, entre une certaine conception du psychisme et une certaine conception du langage. Et le propre d'une certaine sémiotique, c'est de dire que le langage, c'est de la logique, mais sans tomber dans le néo-positivisme : la logique est un abord à la fois anthropologique et langagier de ce qu'il en est de notre rapport au réel, quel que soit ce qu'on entende par ailleurs par « réel ».

J'insiste sur cela afin de prendre au sérieux la *lettre* de ce que vous êtes allé écrire, pour reprendre encore une expression de mon collègue : car votre travail est de ceux qui permettent une telle alliance.

Le concept de signe sémiotique, dans sa triadicité, se rapproche de la logique triadique de Lacan. L'important est qu'en fait, le signe échappe à toute arraisonement d'ordre dualiste, et qu'à ce titre en effet, c'est la rencontre avec Peirce qui a été décisive pour Lacan. (Cela étant, quand vous dites que la sémiotique de Ferdinand de Saussure n'est pas triadique, en fait, ce serait un point à discuter : la redécouverte des écrits de Saussure, rappelle combien le Saussure du *Cours de linguistique générale*, et grosso modo de sa lecture par le structuralisme, c'est-à-dire l'école structurale de linguistique, mérite d'être réévalué.) Avec le pragmatisme, on entre dans une logique de l'interprétation qui se situe de plain-pied avec ce « déchaînement de vérité » que vous avez expérimenté en psychanalyste, à l'épreuve de votre corps propre et de votre corps de doctrine. C'est ce qui me semble fondamental dans le geste psychanalytique et sémiotique tel que nous en parlons aujourd'hui : le sens ne se réduit pas à la signification ; et si je fais un pas de côté, on pourrait même faire un troisième rapprochement avec un certain Deleuze, celui de la *Logique du sens* : le sens relève d'une logique et non pas obligatoirement d'une herméneutique au sens strict du terme. Je dis cela sans pour autant vouer aux gémonies la dimension de l'herméneutique (je suis moi-même quelqu'un qui travaille l'herméneutique des textes, il existe des objets culturels, historiques, civilisationnels qui sont toute légitimité à être abordés herméneutiquement). Mais quant au champ de l'inconscient psychique, et là je m'inscris tout à fait dans la position de votre première partie, il demeure radicalement hétérogène à une herméneutique.

Cela me permet également de dire mon accord sur la nécessité de refonder en permanence votre praxis par un *courage* — et ce, bien que le courage soit toujours vécu sur le mode de l'évidence, d'un « je ne peux pas faire autrement », comme vous l'avez bien dit. Ce courage est en fait ordinaire, ou devrait l'être, il réside dans le fait d'essayer d'aller vers où vos abductions vous font chaque fois bifurquer, avec le risque assumé de suspendre les garde-fous de la logique classique, le tiers-exclu et la non-contradiction, et de dire : « Je vais vers là, qu'est-ce que ça donne ? Puis je vais vers là, et ça donne quoi ? » Vous êtes vraiment, dans votre thèse, dans une démarche *vague*, au sens de Peirce. Et pourtant, il est vrai que le paradoxe est que votre manuscrit a l'air presque trop policé, « ripoliné » : il y a un côté « Lacan dit ceci, Peirce dit cela, etc. » C'est un mélange dont on sent qu'il est une *tension*, vis-à-vis de laquelle je n'ai aucune ironie, mais qu'il faut, selon moi, questionner et, qui sait, dépasser. Car il y a également un point sur lequel j'aurais envie, pour le coup, de devenir sarcastique. Vous avez parlé du triangle nécessaire, pour introduire dans votre réflexion une expérience qui briserait le risque de l'académisme : un triangle recherche universitaire, clinique, et enfin cartels et écoles. Enfin... le discours de l'universitaire, quand même, dans sa structuration, on peut quand même de temps en temps y mettre de sacrés bémols, et essayer d'aller voir ailleurs ! Quant aux cartels et aux écoles de psychanalyse, si ce n'est pas du discours de l'universitaire, au sens lacanien, à moi la peur !

L'aspect fini de votre manuscrit peut également faire l'objet d'une seconde caractéristique surprenante. L'importance qui a été accordée par M. Ottavi au discours de l'analysant, et qui dans la présentation que vous en faites dans votre thèse, est fondamentale. Il n'y a pas d'un côté l'analysant, de l'autre côté l'analyste. Vous avez parlé de la « syntaxe transférentielle » : dans cette syntaxe, il n'y a pas des acteurs, il y a des actants, et le champ du sujet n'est pas un champ de la petite propriété, avec d'un côté le sujet de l'analysant, et de l'autre côté le sujet de l'analyste. Vous le montrez. Nous savons que sur un point de vue de la connivence éthique, nous sommes d'accord. Mais effectivement, on sent à vous lire que c'est un analyste qui a écrit : c'est donc un point de vue situé, mais le problème, c'est qu'on le sent un peu trop, et que la place de l'analysant, on ne la sent pas assez. Je tiens d'ailleurs à préciser qu'il me semble que, comme je l'ai dit dans mon pré-rapport, et c'est le seul moment où je vais le citer, Barthes est un peu « l'analysant de la troupe ». Il est pris dans votre écriture comme un analysant, et c'est ce qui fait que, « bon, on va le laisser tomber » : c'est certes fertile d'en passer par lui, mais surtout pour se rendre compte que ce questionnement ne fait pas progresser la théorie psychanalytique ; pour les psychanalystes, c'est-à-dire « ce qui concerne mon idéal à moi, qui écris en psychanalyste », on va où ? On va vers Peirce. Il n'empêche : outre le génie propre de Barthes, dont vous rendez, malgré l'ironie que je viens de développer et dont vous voudrez bien m'excuser, la partie que vous lui consacrez ne se réduit pas à une deuxième partie dialectique, c'est-à-dire celle qu'on pose pour se dépêcher de la dépasser : je pense qu'il a été nécessaire de la traverser, et qu'il y a *du reste* dans l'œuvre de Barthes, et que dans votre propre travail, qui sait, ce reste devra-t-il revenir plus tard, en tant que reste, qu'irréductible, que négatif véritable. C'est une hypothèse que je pose là, une abduction.

Ce point de vue situé qu'est le vôtre, celui de l'analyste qui laisse un peu trop dans l'ombre celui de l'analysant, peut donc certes être maintenu par le praticien que vous êtes, mais tout en réintégrant dans sa logique la question de la dé-moïstation, je dirais, de l'abord théorique. Vous êtes le praticien d'une technique de l'amaigrissement de toute « personnification », de toute actorialisation : votre place doit tenir cette « fonction moins un », cette fonction de négativité sans laquelle on ne sort pas du discours plein comme un œuf qui marque toutes les approches d'une psychologie de la conscience. Je crois que c'est en cela que la rencontre de la logique avec le souci de l'inconscient est importante : la logique questionne certes des êtres de chair, de psychisme, soit, mais questionne ce qui joue par-delà les fixations moïques, nécessaires, mais jamais suffisantes ni originaires. Je pense que c'est cette découverte — comme on « découvre », avec cette part d'archéologie, mais aussi de généalogie — dans votre propre parole, c'est-à-dire dans votre propre cheminement existentiel et technique dans la psychanalyse, que votre thèse a construite. Je dirais que votre thèse porte, dans une dimension iconique, l'ambiance et la tonalité profondes de ce cheminement, et qu'à ce titre, elle ne pouvait pas ne pas avoir les scarifications, ou les traces, qu'a dû laisser ce cheminement dans votre travail. Je pense qu'effectivement, il n'y a pas de « sémiotique appliquée à la psychanalyse », de la même façon qu'il n'y a pas de « psychanalyse appliquée » (dans la psychiatrie, par exemple) : il y a des praxis, et toute praxis est sémiose. Votre praxis est celle d'un psychanalyste, et dans cette éthique avec laquelle vous la construisez, vous faites véritablement feu de tout bois, « bricolage » au sens de Lévi-Strauss. Mais ce bricolage ne tient que s'il est orienté par un désir à l'œuvre, et c'est cela qui est au fond de votre manuscrit, même si l'on sent que ce dernier, par moments, voudrait un peu trop ressembler à un discours reproduisant des types pré-existants, minorant la dimension originare et cruciale des tonalités archaïques qui sont pourtant là, décisives, dans votre façon d'avoir dû réinventer, à chaque pas, l'entière de toute votre théorie. Il n'y a pas de théorie pratique sans payer ce prix-là, et c'est l'escroquerie la plus coûteuse (en temps, mais aussi en pertinence) du discours universitaire que de croire devoir retourner cette logique émergente pour lui donner la forme supposée nécessaire d'une « scientificité », c'est-à-dire d'une généralité dont vous ne seriez qu'un cas particulier. Le danger d'un tel retournement est de prolonger le règne de la logique du général et de ses faux-nez que sont les inductions (selon Peirce, une induction est une contradiction dans les termes : de différents cas particuliers ne naîtra jamais la continuité générale d'une loi, et une induction n'est jamais qu'une déduction qui s'ignore). Tout à l'inverse, ce dans quoi évolue toute praxis, et toute théorisation immanente à une praxis, c'est une logique du singulier, dont l'ambiance native sera, nécessairement, de l'ordre du *vague*, et dont l'action tant logique que clinique est, cette fois, l'abduction (et le fait d'en assumer les conséquences : c'est là la dimension du sujet, et de l'éthique).

En tout cas je voudrais finir en évoquant un point que, vous le savez, j'estime être trop peu inscrit dans votre manuscrit, c'est-à-dire le précédent majeur en guise de méditation sémiotique sur les rapports entre Peirce, la psychanalyse lacanienne et la clinique institutionnelle : l'œuvre de Michel Balat, mathématicien, sémioticien et psychanalyste de l'École de Perpignan autour de Gérard Deledalle, et sa rencontre avec la psychothérapie institutionnelle, en particulier à travers Jean Oury, Danielle Roulot et Pierre Delion, qui sont ceux qui ont dans le champ psychiatrique véritablement repris les thèses de Balat sur les rapports entre Lacan, Freud et Peirce. Je pense qu'il est nécessaire de rappeler cette page non encore tournée de l'histoire contemporaine de la psychiatrie et de la psychanalyse, non pas par obsession livresque ni par esprit de chapelle, mais parce qu'il y a eu là, tant dans l'œuvre sémiotique et clinique de Balat, que dans l'approfondissement théorique qu'elle a engendrée dans le champ de la psychothérapie institutionnelle, une relève logique majeure du dernier Lacan. Et cette relève logique est portée dans une praxis, celle de la psychothérapie institutionnelle, qui n'est absolument une « psychanalyse (lacanienne ou autre) appliquée ».

Je parlais d'alliance : il est toujours urgent d'aller puiser dans ces praxis qui ne sont pas la vôtre, mais qui d'un point de vue de l'éthique, me semblent tout à fait convergentes avec elle. Quand des praxis se rencontrent, cette rencontre crée non pas quelque ensemble plus général, mais tout simplement une autre praxis : si elle est vraiment singulière, cette rencontre-là est une praxis, qu'il s'agit d'opérer véritablement, porteuse de nouvelles abductions, auxquelles vraiment je vous encourage à vous, à nous, confronter.

Cette connivence, je la repère dans une intuition. L'intuition de votre thèse, comme toutes les intuitions, est somme toute très simple : l'analyste est en place de representamen. Immédiatement, je pense à la structure du discours de l'analyste, où le (a) est en position d'agent. Et là, la « pique collégiale » de Laurent Ottavi au sujet de la mise sur la touche de l'analysant dans votre théorisation, me semble toucher juste : c'est l'analyste qui parle, avec son efficacité, son éthique et sa nécessité d'être efficace ; mais l'analysant, alors, il est où ? Vous le dites : l'analysant est en position d'interprète. Autrement dit : vous laissez toute sa

dignité et sa légitimité au sujet de l'analysant. Et c'est là que, par-delà notre critique à L. Ottavi et moi-même, la rigueur, tant logique qu'éthique, de votre position, n'est pas prise en défaut. Je pense que cette intuition est fondamentale, « mais » que, dans la façon dont vous la poussez jusqu'au bout de ses conséquences, dans votre thèse, elle demeure celle d'un psychanalyste. Ce faisant, nous en avons déjà discuté ensemble, je pense que vous avez regardé la triadicité de Peirce en restant comme « obnubilé » par le souci de ne pas céder sur cette position de retrait qui doit rester celle de l'analyste, s'il veut véritablement laisser toute sa place à la parole de l'analysant. J'insiste sur le fait que je ne saurais vous en faire nullement le reproche : vous êtes analyste, et l'urgence éthique pour vous, c'est de penser votre place, et d'y *primum non nocere*. Pour cela, vous avez situé la place de l'analyste au niveau de la conception du signe représentation/objet/interprétant, et vous y avez rendu à l'analysant sa place d'interprétant. À aucun moment vous n'avez cédé sur l'éthique de la psychanalyse, à savoir : le désir de l'analysant est ultimement, en fonction d'interprétant.

Toutefois, malgré tout, je dirais que ça reste encore trop actorialisé : le champ sémiotique, le champ transférentiel, sont d'une homogénéité structurale fondamentale, et en fait peu importe de repérer qui ressort de l'analyste, qui de l'analysant, etc. Il n'y a que des fonctions d'efficacité, au sein d'un champ : le champ du transfert ; au sein de ce dernier, qui est aussi un champ sémiotique, où se déplacent les dimensions en actes de l'angoisse, du désir, du sujet ? Et à ce moment-là, c'est l'autre triadicité peircienne qu'il faudrait appeler à la rescousse plus encore que vous ne l'avez fait, à savoir la distinction priméité/secondéité/tercéité. Et je pense que *peut-être*, ce qui explique le fait que vous ayez avant tout décidé d'aborder la logique triadique de Peirce par cette triadicité représentation/objet/interprète, c'est le fait que votre propre praxis, en tout cas celle qui transparait dans votre thèse, c'est essentiellement celle d'un analyste. Alors que quand on voit comment a opéré la jonction entre le Peirce de Balat et la clinique de l'autisme ou de la schizophrénie par Delion, Oury et Roulot, on se rend compte qu'eux étaient immédiatement tenus de plonger le carrousel représentation/objet/interprétant dans le feuilletage priméité/secondéité/tercéité, pour la bonne raison que la folie est a priori une destruction totale de toute tiercéité, même bancale (cela, ça reste en gros le champ de la névrose), et qu'elle oblige à la plongée dans les profondeurs, souvent abyssales, du champ de la priméité. D'ailleurs, Gérard Deledalle disait d'Oury qu'il était « l'homme de la priméité » (et ce n'était pas forcément un compliment chez lui). Autrement dit, et avec le vocabulaire de phénoménologie psychiatrique, le champ de la psychothérapie institutionnelle et de sa clinique transférentielle se situent immédiatement à hauteur de ce qu'Erwin Straus nomme le « pathique », et que Delion rapproche de la priméité. c'est-à-dire une dimension où l'espace est immédiatement dé-binarié par rapport à la praxis de la cure-type, et où la logique institutionnelle, c'est-à-dire à la fois symboliquement travaillée, mais ouverte à l'éclatement et au « non-lieu » de la pathologie, ne connaît plus d'analyste ni d'analysant, mais une fonction analytique, et des présences existentielles concrètes, mais multiples et éclatées. Et je pense que l'importance de penser la priméité, la secondéité, la tiercéité, comme des dimensions qui s'articulent en permanence, a forcé quelqu'un comme Delion, à penser en termes de degrés d'existence logique (la priméité, le registre de l'existence possible du signe) est un degré de régression logique archaïque nécessaire pour penser la clinique transférentielle de l'autisme ; Danielle Roulot, elle, dit : « la schizophrénie, c'est la secondéité pure ». La tiercéité, c'est là où du fantasme s'articule, ce peut être aussi le lieu du pire des rationalismes ; la tiercéité peut avoir sa pathologie propre, qui est le crime, car la tiercéité qui se ferme aux deux autres, c'est ce que Laurent Ottavi a condamné tout à l'heure, c'est « le bon sens près de chez nous », la signification rassurante des diagnostics mesurables, le cadenas.

Et je pense que toute notre discussion aujourd'hui, ce sera ma conclusion, est un hommage et un encouragement adressé à votre écriture. Car cette thèse est une ode à une tiercéité véritable, c'est-à-dire une tiercéité qui écoute la fragilité, la précarité, l'incomplétude qui gît dans la priméité, ou qui reste parfois victime d'une secondéité non traversée par certaines ouvertures régulées, par certains possibles réinstaurés. Et évidemment, l'exigence de dialogue que vous nous proposez aujourd'hui implique qu'il y ait du répondant, de la prise au sérieux. Et comme disaient les gens du GTPsi, Tosquelles en tête, il s'agit de « ne pas s'en laisser passer un », car il en va de l'éthique du sujet, et pas de la vôtre, analyste, mais de celle avec qui vous co-existez, cheminez et travaillez, c'est-à-dire les analysants.

Moi-même, en fait, je n'ai parlé ici avec aucune autre empirie traversée que celle d'avoir été, et sans doute d'être à jamais, un analysant ! Un sémiologue...

Je vous remercie de m'avoir écouté.

FAIRE SOUTENANCE

Lettre à Delaram Bidabad en vue de sa soutenance de mémoire de mastère

Chère collègue,
Delaram,

Vous venez d'Iran, et d'une expérience éducative, tant comme élève que comme enseignante, particulièrement éloignée de cette pédagogie coopérative, pédagogie Freinet ou pédagogie institutionnelle, que vous avez découverte et décidé de faire vôtre, afin de mener un projet éducatif une fois de retour dans votre pays.

Ce trajet profond, plus profond que ce qui en est visible, est non seulement culturel, il est linguistique, et intellectuel. Je voudrais faire l'essai de poser à sa juste valeur, aussi réelle que fragile, ce que vous nous livrez ici, comme étape dans un tel trajet.

Je vais tenter de redire avec mes mots à moi ce qu'a été ce parcours (I, II) ; puis je vous dirai comment je propose de lire le mémoire, si vous acceptez d'y intégrer mes commentaires (III) ; je resituerai le sens que prend pour moi le fait de vous adresser ce texte (IV) dans lequel je travaille le concept et l'éthique d'une « fonction de soutenance » qui concerne avant tout mon propre positionnement, mais aussi, plus généralement, ce qu'il peut en être de *l'accueil de la recherche comme praxis*, ou *d'une praxis de co-accompagnement dans la recherche* (V).

I. UNE CONSTRUCTION, UNE REFONDATION, UNE OUVERTURE

Votre mémoire présente par bien des aspects de points de faiblesse qui le feraient pécher au regard d'une soutenance de mastère. Pourtant, je maintiens que ces faiblesses sont des *fragilités*, et que ces fragilités doivent être, non pas gommées, encore moins euphémisées, mais lues *aussi* — et, à terme, *surtout* — comme les indices d'une richesse qui est encore à advenir, encore en devenir.

Je pourrais donner une image de votre travail. À première vue, les gens que vous invitez à venir visiter votre maison entrent dans un jardin, et voient à peine un étage de construit, alors qu'on en attendrait deux, trois, plusieurs. Ce que ces gens ne savent pas, c'est que l'effort de construction a été colossal, et surtout qu'il a été avant tout un travail de déconstruction, de fouille, de refondation. Dans votre sous-sol, il y a au moins six étages de plus que vous avez retrouvés, déblayés, restaurés à leur juste place dans la généalogie de votre discours, et de votre existence.

Au travers de ce mémoire, c'est un travail d'archéologie, de généalogie et d'enracinement de votre épistémè propre, qui s'est accompli. Sur le strict plan visible, positivement quantifiable, bref « thématique », cela ne se voit pas. Je témoigne et j'atteste de ce que je sais être pourtant cette présence subtile, qui fait que vous avez accompli un travail véritablement fondateur : vous avez établi la possibilité d'une place pour un sujet de votre parole.

Votre mémoire est un espace de parole. Cette parole est constituée de plusieurs dimensions : le dit, le dire, le pouvoir-dire, l'à-dire. Thématiquement, sur le plan du *dit*, cela ne semblera pas assez développé à plusieurs endroits. Sur le plan du *pouvoir-dire* (pouvoir linguistique, pouvoir d'articulation conceptuelle, etc.), c'est en cours de construction sérieuse, *donc* lente. Sur le plan de l'*à-dire*, il y a eu découverte (par la rencontre d'une pédagogie jusqu'alors inconnue de vous) et dé-couverte (de quoi reconfigurer toujours autrement votre propre parcours biographique) : la construction de cet objet doit encore se poursuivre, c'est encore en gestation. Quant au plan du dire, le plus fondamental, une fondation a eu lieu, a (enfin) trouvé lieu : il y a eu événement. Et c'est ce dernier point, majeur (et pas si fréquent), que réside le cœur de la valeur de votre travail.

II. VOTRE CHEMINEMENT, SUR PLUSIEURS PAGES À LA FOIS

Vous avez fait un chemin qui est considérable, et qu'il s'agit de mesurer à une aune ajustée. Ce n'est pas son étape finale, qu'il faut lire dans ce mémoire, mais un processus de transformation qui y a été à l'œuvre, et qui, je le dis d'emblée, est encore loin d'être arrivé à son terme. Ce chemin, il doit se lire sur plusieurs plans, et dans plusieurs directions.

Une recherche dans l'existence

Votre travail a été un profond travail existentiel, dans le sens d'une généalogie de votre rapport à l'éducation. Cela a été votre objet premier de travail : vous désiriez faire un travail en auto-formation existentielle. Vous aviez prévu d'en faire le « thème » de votre mémoire, mais vite, cela est devenu une dimension agissante de votre travail.

Vous avez fait un premier décalage en vous focalisant sur le concept de jeu. Cela a été une porte d'entrée dans le geste de faire recherche : vous êtes « entrée dans les classes » avec cet objet d'attention dans la tête. Mais cet objet n'a été en fait qu'un « point de départ », et il a désigné, à mon sens, un souci : celui de sortir la problématique éducative d'une vision hiérarchique, verticale et aliénée de l'éducation. La question du jeu n'a cependant pas à être limitée à une « utilisation » didactique ou pédagogique, mais doit s'entendre non seulement dans sa dimension anthropologique, mais également dans sa dimension structurale et psychique.

Ce faisant, et sans le savoir encore, vous avez préparé l'appel qui vous a permis de rencontrer une pédagogie qui pouvait répondre à ce déplacement-là : la pédagogie coopérative Freinet et institutionnelle.

Un cheminement intellectuel

Ce trajet a consisté en un cheminement intellectuel. Par exemple, nous avons fait jouer l'écart entre votre abord du jeu et mon abord du travail, comme des « emblèmes » de ce qu'est une éducation libre. En résulte notre présentation croisée lors du « Séminaire coopératif », notre « Scoop », le 8 avril 2020 (https://www.sensetpraxis.fr/Seminaires_colloques/Propositions). Celle-ci montrait comment vous avez pu intégrer, au fur et à mesure, le sous-bassement théorique des pédagogies coopératives, la façon dont le jeu peut s'y intégrer, et s'y révéler comme une des dimensions d'investissement subjectif du travail, au sens non pas de l'aliénation d'un agent de production, mais du travail libre d'une *poiesis* articulé en une production de valeur véritable, c'est-à-dire ce que j'appelle une *praxis*.

Je dis cela avec mes mots à moi : collégialement, avec le sens du compagnonnage, je vous les propose comme une boîte à outils. Et j'ai bien senti qu'ils ne restent encore que les miens, et pas les vôtres. Les concepts et les théories dont ils sont porteurs demandent encore, je pense, d'être éprouvés dans leur concrétude, avant de pouvoir être envisagés comme des outils véritables pour vous, c'est-à-dire des outils dont vous pourrez juger, en toute connaissance de cause, s'ils peuvent devenir les vôtres ou pas. Et c'est cette méditation, faisant chemin, dimension proprement théorique, qui prendra du temps.

En effet, c'est sans doute ce plan du cheminement intellectuel qui nécessite d'être continué de façon toujours plus exigeante, et qui en particulier demandera à ce que vous développiez une autonomie de penser, une audace de lecture autant que d'écriture, une exigence vis-à-vis des théories et des méthodologies que vous croiserez, que vous aurez à appréhender, et de celles que vous aurez à produire vous-même. J'estime que c'est sur ce point que nous aurons le plus à travailler, dans la perspective d'une montée de régime dans l'écriture de recherche que requiert une ambition doctorale.

Mais une telle exigence ne se fait dans l'abstraction, et elle questionne les deux autres plans que je vais aborder : le plan pédagogique et le plan de la langue dans laquelle vous allez écrire votre recherche.

Un cheminement pédagogique

Une rencontre décisive à la hauteur de laquelle vous décidez de vous tenir

En effet, votre trajet a été également, et avant tout, un trajet pédagogique. Et c'est sans doute sur ce plan que je tiens à relever l'aspect le moins attendu, et le plus rare, de la valeur de votre travail de recherche.

Pour le dire vite, « vous avez immédiatement pigé » la pédagogie institutionnelle. Vous l'avez rencontrée, c'est sur ce plan-là que s'est fait véritablement l'événement qui a *décidé* de l'orientation que vous souhaitez désormais donner à votre travail.

« Parler la pédagogie institutionnelle »

À quoi ai-je senti que cette rencontre avait eu lieu ? À la façon dont vous l'avez « parlée » lors des deux premières séances de notre « Scoop ». J'entends par là que vous avez présenté ce jour-là le matériau de vos quelques jours dans l'école Pajol, mais que vous ne vous êtes pas contentée d'« en parler », ni d'en parler avec plus ou moins de « flamme » ou « d'excitation » : vous en avez porté une compréhension fine, en présentant dans un matériau très riche (d'autant plus que vous l'aviez découvert sur un laps de temps très court) en sachant quel détail mettre en valeur, quel phénomène repérer, sachant expliquer en quelques mots ce qui faisait l'importance d'une institution. Cette finesse de présentation, je l'ai depuis vue se développer au point que désormais, vous « parlez cette pédagogie » comme on parle une langue. (En anticipant sur le paragraphe suivant, je dirais même que c'est un visage non négligeable parmi la multitude de visages qu'a pris votre rencontre avec la langue française.)

En particulier, auprès des personnes qui découvraient cette pédagogie au fur et à mesure de votre exposé, vous avez su expliciter et transmettre cela, mais surtout répondre aux interrogations, voire aux gênes que, souvent, on ressent vis-à-vis de cette pédagogie peu orthodoxe et qui parfois rebute, angoisse ou offusque. J'ai depuis longtemps vécu des situations où l'on sent les gens qui voient cette pédagogie de façon extérieure (avec tous les a priori bien compréhensibles, mais sans rien qui fasse un contre-poids sérieux à cette pure « opinion »), et ceux qui ont éprouvé le quotidien et l'ordinaire de ces classes. À la façon dont vous vous situiez, j'ai vu que vous aviez véritablement traversé l'empirie de cette pédagogie, et que vous en ressortiez en ayant intégré les nervures principales, l'ethos si peu évident à piger au premier abord.

Lors du Scoop, que nous avons institué avec les collègues du mastère ETLV qui ont désiré se constituer en un groupe coopératif, et qui fut l'embryon de ce qu'aujourd'hui nous appelons la « coopérative d'écriture », vous avez été la première porteuse de cette pédagogie coopérative si étrange, et souvent étrangère, pour nos collègues.

Ensuite, le peu de séjours que vous a permis la situation sanitaire a travaillé en profondeur dans la décision qui s'est exprimée en fin de compte, au printemps dernier : vous former à la pédagogie institutionnelle et à la pédagogie Freinet pour construire un projet éducatif dans votre propre pays, et ce, en passant par un approfondissement de votre connaissance de la pédagogie institutionnelle, de sa littérature (livres, monographies, articles, etc.) comme de sa réalité.

Le trajet permanent d'une décision

Ainsi, cette rencontre avec la praxis pédagogique coopérative a pris toute l'ampleur concrète qui dessine le trajet d'une décision complète.

D'abord une occasion, au hasard, qui se révèle *décisive* (kairos du réel).

Cette rencontre décisive permet de mettre au jour, lentement, toute une dimension présente en profondeur, mais qui demeurerait « sous-jacente », flottante, n'accédant pas entièrement à une dynamique de « formation » (de mise en forme, au sens de l'aisthesis phénoménologique — cf. Henri Maldiney). Cette présence jusque-là purement possible, arrive à se dire, à se construire, tout en enracinant la rencontre décisive dans un « sous-sol » existentiel qui seul permettra au réel de cette rencontre de ne pas disparaître, ou de se figer en un simple objet d'étude, aussi vite que cette rencontre a eu lieu : c'est la dimension *décisoire*, qui vient faire immédiatement lien avec une constellation qui jusqu'alors était latente dans votre existence, et qui à cette occasion donne une étoffe toute nouvelle à votre subjectivité (ici, la subjectivité de la praticienne, de la personne existante) — « dans le profond, tout est loi », dit Rilke —. C'est au « ton » avec lequel vous « parlez la pédagogie institutionnelle » que se repère cet enracinement subjectif.

Et enfin, il y a tout l'étagement progressif d'une mise en raison, une raison existentielle et intellectuelle, concrète comme un projet de vie, et nécessaire comme un engagement de tout votre être (social, humain, professionnel, éthique) : les étapes d'un processus *décisionnel*.

Dans cette décision, ma position d'analyse dans le champ de votre travail, me permet de repérer que les deux premières dimensions de la décision — rencontre décisive, enracinement décisoire — sont bel et bien là à l'œuvre dans une dialectique que vous portez. Ce que vous dites de la pédagogie institutionnelle « incorpore » une tonalité singulière, qui vous est propre, et que je trouve tout à fait en phase avec l'éthique de la pédagogie institutionnelle.

Là-dedans, qu'est-ce qui demeure manquant ? C'est l'accès à la complétude décisionnelle d'une conception unifiée, « théorisée », « argumentée », qui pêche encore dans son expression : non pas dans sa réalité existentielle, car tout dans votre décision professionnelle (et ce qu'elle implique sur les autres plans de votre existence, y compris dans ses conditions de vie), porte une telle clarté de décision ; mais dans la

façon dont elle s'exprime. Et c'est ici que vient la dimension de la langue, la troisième que je lis dans votre problématique de recherche. Ce que vous en dites peut encore paraître « insuffisant », « maladroit », et pourtant...

Un cheminement entre deux langues

Vous avez fait un cheminement entre deux langues. Votre langue maternelle est le farsi. Comme toute langue, elle porte en elle ses catégories propres, et ses façons d'aborder et d'interpréter le monde. Vous avez dû intégrer un autre monde, celui de la langue française. En trois années, vous avez atteint un degré de maîtrise qu'il faut saluer, tant de par le niveau de compréhension que vous avez acquis que pour sa convocation pour exprimer votre ressenti ou vos idées. En effet, vous pouvez aborder la réalité linguistique complexe et riche d'un groupe d'enfants et d'adultes, de leurs problématiques d'expression libre, désirante et politique (le texte libre, le Quoi de neuf, le conseil, c'est tout de même autre chose à analyser que les degrés d'intégration des patterns discursifs, linguistiques et pragmatiques auxquels l'immense majorité des études éducatives réduisent l'objet de la recherche en didactique...). Par ailleurs, vous lisez les écrits des praticiennes de pédagogie institutionnelle (c'est leur lecture progressive, leur méditation, qu'il faudra mener au long terme durant la thèse).

Dans cette « traduction », de précieuses présences ont été là, et je pense en particulier à Marie-José Gacogne, qui a été bien plus qu'une simple adjuvante linguistique. En effet, elle aussi est entrée dans le triptyque fonctionnel de Delion fonction phorique/fonction sémaphorique/fonction métaphorique, mais pas en se contentant de « vous traduire », c'est-à-dire d'opérer la fonction sémaphorique : le travail avec Marie-José vous a porté l'introjection de la fonction métaphorique, c'est-à-dire l'accès à l'intégration du code, du côté du pouvoir-dire le plus vertébrant. Sans un tel travail, qui a énormément progressé sur le plan de la parole, mais pas encore assez sur le plan de l'écrit, il est difficile de considérer une langue comme véritablement intime. Cette intimité propre aux « déracinés/réenracinés », aux sujets de « l'entre » que sont les personnes multilingues, est d'une complexité, d'une incomplétude, et d'une richesse incomparables à la « pauvreté » du bétonnage monolingue. Mais il faut du temps, le temps long d'une méditation et d'un travail inconscient, pour que la richesse fantasmatique puisse infuser dans une langue « autre », « étrangère » puis « étrange », laquelle pour finir nous happe dans cette étrangeté qui devient pour nous notre autre monde : pas un monde qui devient une seconde langue maternelle, mais une étrangeté dans laquelle nous devenons un autre sujet, irrémédiablement marqué du sceau de l'étrangeté, et qui pourtant nous désigne à nous-mêmes comme ce que nous sommes devenus, aussi radicalement que l'être que nous avons été jusqu'à cette rencontre. Nous serons désormais marqués de ce travail d'incomplétude, prix de la véritable « ouverture dans l'entre » : existence translinguistique, pensée au travers du langage comme passage entre les idiomes.

Ainsi, on y revient de façon logiquement circulaire, c'est un travail d'auto-formation existentielle que vous avez entrepris, un travail qui vient se faire dans la profondeur de votre vécu. Pour atteindre cette profondeur, le farsi demeure un élément à mes yeux *sine qua non*. Votre travail me paraît bien représenter, à plusieurs égards, votre position « entre » : inter-linguistique, inter-culturelle, entre deux orientations existentielles (avant et après la rencontre avec la possibilité de faire une certaine pédagogie).

Néanmoins, pour l'instant, il vous demeure encore trop difficile de maîtriser les subtilités du français pour pouvoir exprimer les subtilités de votre vécu. Aussi, à mes yeux, à la fois pour les raisons que je viens de développer, mais aussi pour ce nécessaire bonheur de dire et de créer, le travail que vous souhaitez engager désormais devra réintégrer le farsi comme l'une de ses langues-bain. Ce sera pour moi une condition *sine qua non*.

C'est pour cela que, je pense, votre cheminement doit encore, un certain temps, attendre que les mouvements profonds de votre être vis-à-vis de votre projet pédagogique, mouvements de compréhension, mais aussi d'affect, de fantasmatisation (au sens psychanalytique du terme), puissent venir se dire en mots, et ce, dans des codes linguistiques qui, d'ores et déjà, sont pluriels, et font de vous un « sujet entre deux ». Cet entre-deux en est encore à une phase d'expression et de partage qui, comme beaucoup d'enfants bilingues en phase d'acquisition, peut donner des résultats « maladroits », pas aussi immédiatement « performants » que les enfants monolingues. Mais on sait que l'intelligence et la pratique multilingues sont une richesse d'*inertie* : longues à se mettre en mouvement, mais quasi-impossibles à arrêter une fois installées. Sous l'apparente maladresse de la transmission de votre travail à travers le code écrit du français, cela ne doit pas faire ignorer toute « l'avance » qu'ont prises votre compréhension profonde de la pédagogie institutionnelle, et ses inscriptions encore sous-jacentes, mais sûres.

III. UN DISPOSITIF HÉTÉROGÈNE, LA TEMPORALITÉ D'UN ÉVÉNEMENT

Pour que nos paroles ne se confondent pas, mais témoignent de leur dialectique, je vous propose le dispositif suivant : une composition hétérogène, faite de plusieurs plans de parole. Vous pouvez intégrer mes commentaires, à la façon dont Céline Faglain, jadis, construisit son mémoire de mastère consacré au Quoi de neuf de sa classe.

Une hétérogénéité

Il s'agit avant tout de ne pas chercher à unifier un mémoire qui au contraire a affronté la disparité d'une suite de « thèmes » qui n'ont pu suffire à vous faire construire un discours universitaire convenu ; dans cette suite, l'hétéroclite a pu représenter un risque, mais il a aussi été la première figure d'une autre dimension, qui s'avère fondamentale dans la clinique de la pédagogie et de la psychothérapie institutionnelles : celle de l'hétérogénéité et du tâtonnement. C'est ce tâtonnement qu'il faut savoir ne pas cacher, qu'il faut savoir assumer. Cependant, il faut le réintégrer. Autant que faire se peut, car vous n'êtes pas encore arrivée, avec ce mémoire, au point où une telle réintégration, dans l'ordre pleinement déployé d'une maîtrise de votre parole, peut être considérée comme achevée.

À travers ce mémoire, vous présentez une « boucle » dans votre cheminement. Certes, la matière de ce mémoire n'est pas unifiée sur le plan de son thème, ni même de sa méthodologie, et encore moins de son domaine. C'est un chemin qui n'efface aucune des étapes qui l'ont construit, y compris quand elles l'ont conduit dans des impasses, ou des voies insuffisamment approfondies. C'est dans le renoncement, ou du moins la bifurcation qui, à chacun de ces inachèvements, que réside une étape du sens qu'a pris ce chemin d'écriture. Car il s'agit bien d'un sens qui a couru tout au long de cette *mise en recherche*. D'abord, cette mise en recherche s'est mise dans des « figures imposées », crues imposées : une rhétorique scolaire, appliquée ; des thématiques supposées importantes, parce que dominantes dans la doxa ; mais, à chacune de ces premières avancées, une croyance et une confiance dans ces outils de questionnement : certes, des « lieux communs », mais qui étaient ce dont disposait l'autrice pour donner à ses questionnements profonds une forme thématique, de surface, qui avait au moins le mérite de permettre de poser de premières hypothèses, de balbutier ses premières thèses. Et puis, par élimination, confrontation, soit ces lieux communs finissaient par eux-mêmes s'assécher, et alors ils n'étaient plus que des stéréotypes, soit d'autres lieux vous paraissaient, peut-être moins communément visités, mais porteurs pour votre propre problématique existentielle plus aptes à accueillir la possibilité d'une communauté : une communauté de *souci* (au sens éthique du *Sorge* heideggérien), indissociable d'une communauté autour d'une « boîte à outils » pour articuler des réponses concrètes à ce souci. Le visage, et non plus seulement la figure, d'une telle communauté possible s'est présentée sous la forme d'une rencontre, celle avec la pédagogie institutionnelle de l'équipe représentée par Véronique Rivière.

L'accès à une temporalité singulière : fidélité subjective à un événement

À partir de cette rencontre, a commencé la temporalité d'un travail, d'un déplacement subjectif de votre parole et de votre travail : quelque chose avait fait événement, cette rencontre avait provoqué une trouée dans votre monde, lequel se trouvait devoir alors réinventer une logique, une structuration qui ne pouvait pas ne pas tenir compte de cet événement bouleversant l'architecture habituelle de votre ancienne façon de voir le monde (et d'y vivre, et d'y envisager un avenir), de cet événement trouant le tissu, brouillant le texte, désintégrant la loi de votre identité. À cette identité, qui vous permettait de voir votre recherche comme la déduction d'une pensée héritée, a succédé le temps d'une singularité : celle de cette pédagogie qui « vous a parlé », c'est-à-dire qui vous a fait bifurquer vers une part de vous que vous ne pouviez déduire — mais qui curieusement semble ne pas vous avoir surprise, et que vous avez semblé *reconnaître*, découvrir, ré-ouvrir. Bref, cette temporalité semble avoir été celle d'une ex-sistence : temporalité ouverte d'une dialectique véritable, ouverte au dehors, au contingent, au désir et à l'angoisse ; mais en même temps, une temporalité subjective pleinement active et créatrice, dont le mouvement est quant à lui plutôt celui d'une fidélité : une fidélité à la part de vérité que revêt pour vous l'événement de cette rencontre. Ce mouvement d'ouverture et de fidélité, cela fait émerger une temporalité subjective, et construit une éthique. Voilà, dit avec les concepts philosophiques d'Alain Badiou, la lecture que je ferais du point où se situe la subjectivité qui signe ce mémoire de mastère. Il y a eu, sur ce plan de la recherche en pédagogie — je n'esthétise pas, évidemment, je ne veux pas tomber dans le ridicule d'une lecture théologisante et

épiphanique ! —, un « moment zéro », avec un avant, et un après. Ce moment a été précédé d'une temporalité de recherche à tâtons. Un tel moment n'apparaît que quand on a eu le vrai courage de désespérer de le trouver « dès le départ » dans le fait de se mouler dans les pas prérégés d'une « méthodologie disciplinaire ». Quant à l'après, peut-être n'êtes-vous actuellement que dans les premiers pas de la véritable temporalité assertive de votre subjectivité, mais ces premiers pas sont les plus cruciaux.

C'est dans cette voie qu'on peut, certes sans aucune garantie « positive », *evidence-based*, hormis celle de vous avoir vu progresser depuis trois ans, estimer que vous êtes engagée.

Un dialogue

Par ailleurs, je vous propose cette disposition où introduire les différents commentaires que je peux faire au fil de votre texte. C'est parce que cela correspond également au dispositif dans lequel naît, comme souvent, une recherche. Ce qui se donne à lire ici, c'est la production « dialogique » d'un discours. C'est *entre* nos deux subjectivités, à force de dialogues, d'écarts, que nous avons pu progresser dans ce travail qui prend la forme d'un discours ici écrit. Et dans lequel, en ce qui me concerne, je vous propose d'inscrire mon discours. Dans la « soutenance d'un mémoire de mastère », c'est ce dispositif discursif entier qui se donne à évaluer, et ce dispositif est un agencement au moins à deux personnes, l'autrice, qui assurément demeure le sujet de l'écrit, mais également la personne qui a été là en position d'écho ou de répondant. Ici, cette fonction d'étayage me semble ne pas pouvoir être ôtée du résultat « final » — pour la bonne raison que ce n'est pas seulement un résultat final et achevé qu'il faut lire dans ce mémoire, mais seulement une étape *décisive* dans un processus de travail plus long, plus profond, et plus fragile et précaire aussi.

Ce faisant, qu'est-ce que je viens faire à prendre la parole ? Je vous pique la vôtre ? Je « parle à votre place » ? Surtout pas : je parle toujours de ma propre place, ma subjectivité et mes actes n'engagent que ma responsabilité. Cependant, depuis ce point de vue, que j'estime privilégié car engagé dans le champ de votre travail, je peux avoir sur ce dernier un regard plus ajusté, en tout cas plus acclimaté à ce que vous avez réussi à nous livrer dans ce mémoire. Cela n'a rien à voir avec le regard « expert » qui me permettrait de juger si *ce que* vous dites correspond ou non aux grandes catégories d'analyse, de savoir déjà là, de théorie générale de la pédagogie institutionnelle ou de la pédagogie Freinet. Certes, j'assume cette fonction ; mais l'ajustement de mon regard concerne surtout la valeur de ce qu'il y a de singulier dans votre production. Sinon, je n'aurais pas grand-chose à revendiquer de la pédagogie institutionnelle qui m'a moi-même aidé à parler et à exister, libre.

Ainsi, si l'on reprend les catégories des classes que vous rencontrez (donc des catégories dont vous ne disposiez pas pour pouvoir penser ce qui vous arrivait dans cette rencontre), je dirais que ce qui marque votre écriture, c'est le *tâtonnement expérimental* — donc l'acceptation de l'angoisse, de l'incomplétude, du risque d'oser par soi-même — et l'acceptation d'écrire un *texte libre à l'université*. Ce texte libre peut être sanctionné, évalué ; mais en lui-même, il est sacré et n'est lié à aucune « note » : il note, lui-même, il sanctionne le passage d'un seuil, celui où un sujet signe son écriture, et assume pleinement sa parole. Et cette assumption n'a rien d'incompatible avec le fait d'avoir traversé cette épreuve *dans une certaine communauté*, dans une certaine dialogique.

IV. FONCTION DE PORTANCE ET FONCTION DE SCANSION DE MA PAROLE DANS L'AIRE DE VOTRE DISCOURS

Mon regard sur la qualité de travail de votre écriture

C'est pour cela que je pense que votre mémoire peut constituer, pour vous, l'épreuve symbolique bouclant l'étape du mastère. La continuation de ce travail prendra vraisemblablement l'autre figure du « doctorat », mais j'insiste sur le fait qu'il faut tout aussi peu se laisser prendre au mirage d'une telle figure, qu'on aurait pu se laisser prendre à celle du « mémoire de mastère » supposé standard — et qui aurait pu m'amener à refuser de laisser aller plus loin un projet de recherche pour lequel, selon certaines apparences, la maîtrise de la langue et de la culture académique françaises demeure encore « imparfaite ». Le travail est encore long, lent, à entreprendre. Il doit continuer à œuvrer, à faire chemin au travers de rencontres (avec des classes, des groupes d'enseignants, etc.), au travers de lectures et de « méditations ». Un travail qui doit, sous les étiquettes sociales ou universitaires, continuer à se concevoir, à hauteur subjective, comme une

praxis, précaire, et rien d'autre. Telle est l'éthique d'un travail fidèle à ce qu'il peut en être d'une pédagogie institutionnelle.

C'est au nom d'une telle éthique que je pose ma parole, depuis la place d'accompagnant de cette recherche : cette parole ne peut être symboliquement valable, et socialement validable à l'aune du parcours ETLV du mastère de sciences de l'éducation dont je tire ici mon autorité, aux yeux des membres de la communauté académique ayant connaissance d'une telle démarche, qu'à la condition qu'une même éthique prenne le champ du sujet, dans chacune de ses présences, c'est-à-dire chez l'autrice. C'est le minimum possible de performativité que requiert ma parole, sans lequel le présent texte est non-venu.

Une adresse, pour quoi ?

J'ai tenu à vous écrire ce texte, et à le faire sous la forme d'une adresse. C'est, je crois, la forme la plus ajustée, la plus *apte*, dirait-on en rhétorique, pour rester fidèle à l'objet de mon propos, à l'ethos que nous partageons en guise de communauté de discours, et au ton dans lequel notre dialogue, depuis maintenant trois ans, s'est instauré.

Il est possible, si vous acceptez ma proposition, de le faire figurer dans le fil de votre mémoire de mastère (ou dans ses annexes), celui que ces jours-ci vous allez porter à soutenance, si le membre du jury que nous invitons valide cette étape. S'il figure dans votre mémoire, il ne sera pas la seule trace de ma parole : je vous propose en effet d'y faire figurer les différents commentaires que j'ai fait à votre texte, mais en prenant soin de les repérer tels quels, comme trace de notre dialogue (j'y reviendrai par la suite).

Il m'importe de vous interpeller ainsi, en tant que collègue, comme toute autre personne engagée dans le travail universitaire, afin de signifier d'où je m'adresse à vous, dans le jeu social, professionnel et scientifique qui définit notre terrain de travail partagé. Ce n'est surtout pas pour vous « caser » dans un statut et y réduire la singularité de votre parole — c'est tout le contraire qui me fait écrire en cet endroit généralement pas investi par la personne statutairement désignée comme « directrice de mémoire ». Mais par moments, le chemin par où se déploie notre parole peut passer par des défilés plus étroits ou délicats, bref convoquant chez le sujet de l'angoisse : et dans ces moments-là, le cadre symbolique est important à réaffirmer, car il est le seul contrepoids et garant d'une possibilité de langage, de structure, de soutien. Dans votre situation, achever votre mémoire de mastère pour poursuivre au-delà me semble être une telle étape. Il s'agit de prendre au sérieux le moment de cette *dialectique* dans laquelle est engagée votre recherche.

Un travail précaire, et cependant nécessaire. Fonction d'accueil et de portance envers le sujet

Pourquoi écrire, et *vous* écrire, alors que généralement, le mémoire de recherche de mastère est le lieu où c'est la chercheuse autrice qui s'exprime ?

D'une part parce que je n'estime pas cette prise de parole déplacée : ma parole, mon écriture, ont participé de l'ambiance et du tissu au sein desquels vous avez fait progresser votre parole, et ce que je vais exposer ne me paraît pas contrevenir au système de valeurs qui fondent le « contrat de travail » que constitue ce mémoire.

D'autre part parce que je l'estime *nécessaire*. Il y a, dans ce que vous avez produit, une part réelle que votre écriture n'arrive pas encore à en transmettre complètement la valeur, et qui pourtant, de mon point de vue, mérite d'être reconnue dans la *valorisation* de votre mémoire. S'il est une fonction sérieuse correspondant au statut dit de « directrice de mémoire », c'est une *fonction de portance, d'assurance*. Si ma prise d'écriture ici est nécessaire, c'est parce qu'elle est fondée sur un plan à la fois éthique et technique. Une certaine nécessité à votre discours, c'est-à-dire quelque chose qui fait qu'il « tient tout seul » : tel est le but de toute écriture d'un mémoire. C'est ce qui permet de lui *reconnaître* socialement sa valeur. Il me semble que la valeur de votre discours ne correspond qu'inégalement à cette définition : peut-être que, sur certains points, votre mémoire peut être « manquant ». Mais sur d'autres plans, sa valeur est bien plus grande. Sauf que cette valeur véritable, pour l'instant, n'a pas encore réussi à trouver sa langue (je reviendrai sur ce point essentiel), et pour tout dire sa maîtrise d'expression ; pourtant, en profondeur, cette nécessité intérieure est bien à l'œuvre, et témoigne de la présence, quoiqu'encore incomplètement maîtrisée, d'une décision qui consiste à ne pas avoir peur de véritablement rencontrer une présence imprévue, qui *bouleverse* votre existence. Ainsi, j'entends avant tout par « nécessaire » le fait qu'il y a une *nécessité* dans votre travail, même si, par plusieurs endroits, cette nécessité n'arrive pas à se dire telle quelle de façon achevée.

La fonction de portance que je décide d'opérer jusque dans ce dernier instant de la fabrique de ce mémoire, ne consiste pas à parler à votre place, à vous priver de votre statut de sujet de votre discours. Cette fonction de portance consiste à « prendre sur mes épaules symboliques » le fait d'inscrire dans le champ de votre recherche une étape encore non-atteinte, étape dont la forme finale est peut-être encore à venir concrètement, mais tout à fait présente dans la sous-jacence de votre parole.

Ce faisant, pour reprendre les concepts de Pierre Delion, je dirais que la praxis de l'accompagnement à la recherche, celle qui ici nous a fait coopérer, est avant tout une *fonction d'accueil* : accueil du sujet qui cherche à se dire dans son rapport à un objet sérieux d'enquête, de rencontre. Cette fonction d'accueil, Delion dit qu'elle se décline en trois fonctions. Avant tout, fondamentale, fonction *phorique* : fonction de portance (c'est ce que signifie le suffixe grec « -phore »). Ensuite, fonction *sémaphorique* : Il y a des étapes dans ce travail où le sujet n'est pas encore tout à fait en mesure de porter lui-même les signes dont pourtant, en profondeur, il demeure le véritable interprète : ces signes, il faut que la praxis où il évolue puisse les porter à sa place. Telle est la fonction *sémaphorique*, porteuse de signes : on ne fait que porter des signes pour le sujet, on ne les lui impose pas, seulement on les lui pro-pose. C'est très exactement ce que je fais ici ; et je le fais sous la forme d'une proposition que je vous *adresse* : je vous propose des signes pour « mettre des mots » sur ce que vous avez tenté de dire, là où j'ai l'impression que vous n'avez pas encore pu l'articuler comme vous le désirez. Il y a un « *pouvoir-dire* » qui manque encore à votre écriture ; ce que vous avez à dire, votre *à-dire*, est encore « en avance » sur ce pouvoir-dire. Et cependant, vous demeurez souverainement le sujet du *dire*. Je « tiens lieu » de ces signes que vous pourriez articuler avec un tel pouvoir-dire, en attendant que vous l'acquiez. Ces signes, mes commentaires et remarques, à vous de les interpréter, c'est-à-dire de valider ou non leur pertinence, de dire s'ils « touchent juste » ou pas. Autrement dit, de par la relation qui s'établit dans notre travail, mon écriture n'est qu'un tenant-lieu dans le déploiement de votre parole, et vous en demeurez le sujet. vous seule gardez la décision de leur interprétation : ou vous les reconnaissez comme porteurs possibles de votre *à-dire*, et vous pouvez alors les prendre, et ensuite les cabosser, les bricoler — plus tard —, ou vous sentez qu'ils sont hors du champ où se trouve la vérité de votre parole (et vous seule pouvez avoir ce sentir fondamental à toute interprétation). Notre dialogue constitue un champ de discours : de la parole se travaille. Peu importe « qui » l'énonce, d'un point de vue « individuel », du point de vue des « actrices de l'énonciation » : vous en demeurez le sujet. L'important est qu'il règne une qualité de langage, c'est-à-dire de portance d'une parole. C'est là la fonction *métaphorique* : qualité symboligène, présence d'une qualité structurante à l'œuvre. Ce que signifie ma prise de parole ici, c'est l'assurance d'une telle fonction est à l'œuvre, en profondeur, dans le tâtonnement de votre cheminement.

La fonction de portance de notre praxis vise à porter la *dimension* du sujet. Car le sujet n'est pas une « petite propriété » de chaque moi, ou le vôtre, ou le mien : c'est une dimension, une qualité de présence et d'assertion, sans lequel le langage ne devient pas création d'une parole, mais reproduction d'un discours formaté (un tel discours n'a pas besoin d'un sujet, seulement d'un agent : l'université peut en produire sans problème, et d'excellents...) Et c'est cette dimension qui agit — ou pas — dans le trajet de chacune de nous. Aussi, en vous écrivant ceci, et en rendant possible l'acte de faire figurer cette parole d'analyse, s'opère, enfin, une dernière efficacité. Je considère le terrain de notre travail comme un lieu où ma propre pratique progresse, chemine, et tente de rouvrir en permanence du possible, du sens. Nous avons tous deux à faire face, à l'occasion de votre mémoire, à une situation délicate, fragile, précaire. Et cependant pas sans valeur. C'est au dégagement de cette valeur, le plus exactement qu'il m'est possible, que je vise dans ces quelques pages.

V. VERS UNE FONCTION DE SOUTENANCE REPRISE THÉORIQUE, INSTITUTIONNELLE ET SÉMIOTIQUE

Je voudrais revenir maintenant, par rapport à ma propre théorie sémiotique et praxique, sur ce que je fais en écrivant ainsi ces pages, en les disposant ainsi au point même où écrire engage — en effet, je mets à nu un dispositif de recherche accompagnée, et ce faisant, c'est ma propre place symbolique que je rends à une place particulièrement critiquable, c'est-à-dire, dans le jeu socio-professionnel dont se délecte un champ académique sadisant, forcément vulnérable.

Proposition institutionnalisante

Qu'ai-je fait ? J'ai fait acte de *proposition*, depuis ma place de directeur de mémoire : celle d'un dispositif de présentation d'écriture (de « disposition au sens », comme je l'appelle dans mon vocabulaire d'analyse du discours), et de sa reconnaissance symbolique. Ce sera au jury du mémoire de voir si cette proposition peut être actée, et nous nous en remettons tous deux à cette décision. Cet acte de proposition, c'est aussi, dans « notre » vocabulaire, une *institutionnalisation* : je propose un dispositif, qui à la fois déploie dans toute sa complexité la richesse d'une situation de discours (autour de votre mémoire, et de tout le travail qui y a mené), et donc resitue les limites et fragilités inhérentes à toute production de valeur. De quoi acter d'une faiblesse, au sens où l'on parle de « points faibles », mais en travaillant cette faiblesse pour lui redonner un statut de fragilité, c'est-à-dire d'un indice de richesse possible, et donc de la rouvrir, toujours plus, vers ce qui demande encore à s'épanouir en un discours plein, autant solidifié à un niveau de maîtrise, qu'il est d'ores et déjà fondé dans la profondeur de votre expérience et du savoir que vous avez en vous, en ce qui concerne la pédagogie coopérative, et qui fait le cœur de votre travail de recherche et de cheminement existentiel.

Proposition abductive : soutenir l'ouvert et son règne précaire

Pour le dire avec des termes sémiotiques qui m'aident à penser la précarité et l'aventure de nos métiers (sans lesquelles ces métiers ne seraient que des gestions d'une vie morte), je dirai que j'effectue une hypothèse abductive, qui « ouvre » notre façon de penser — et, ici, de penser universitairement ce qui mérite ou non d'être reconnu comme un véritable travail de production d'un savoir digne du titre de mastère en sciences de l'éducation tout au long de la vie. Je fais rupture dans la « déduction » habituelle que devrait peut-être impliquer logiquement ma position statutaire : je propose de « malgré les lois générales » de porter ce travail de recherche au statut validant votre mastère, afin de ne pas fermer, mais de *rouvrir* le possible dont est porteur ce travail : *abduire*, c'est très précisément cela, ouvrir au lieu de rester dans le cercle de la déduction du particulier à partir de la loi générale. Ce faisant, une abduction, ça prête à conséquences, et ces conséquences, ça s'assume. Une proposition abductive, cela engage — et on n'engage jamais qu'une subjectivité. Cette subjectivité, je ne peux m'en extraire arbitrairement, j'en assume ma part propre, ni plus, ni moins — cela n'a pas à être confondu avec un « jugement subjectif » au mauvais sens du terme, c'est-à-dire une position trop laxiste de ma part et témoignant d'une « partialité », qui serait la négation d'un « jugement objectif ». Mais cette non-disjonction de ma place par rapport à ce champ subjectif, ce n'est que la forme active (politique, concrète, sociale : le *teukhein* de Castoriadis) homogène au, et insécable du, champ épistémologique (le *legein*) dans lequel évolue l'objet de votre recherche, c'est-à-dire le champ d'une praxis pédagogique et d'une clinique transférentielle et existentielle. Je fais le pari (supporté subjectivement par « l'agencement collectif d'énonciation » qui se construit au travers de votre écriture), j'en fais la proposition (intégrée à la présence, tout aussi collective, d'une communauté co-opérative, qui « prend sur ses épaules » la décision d'entériner, ou pas, cette proposition, et donc d'en assumer les conséquences). Cette communauté, nous l'avons tâtonnée, au fur et à mesure de votre cheminement, à travers toutes les rencontres qui l'ont scandée : avec des personnes (Sana, Marie-José, nos collègues d'Experice, etc.), avec des groupes (nos « arrêts d'autobus » et autres « coopératives d'écriture », vos rencontres avec les groupes d'enfants et d'enseignants, les groupes de l'Icem d'Île-de-France) ; cette proposition, nous la portons maintenant à l'entité symbolique du jury, et de son second membre. L'argument (au sens sémiotique du terme : l'interprétant final, la généralité dont mon abduction fait le pari qu'elle existe...ra), c'est que cette proposition abductive porte en elle, future, l'accès à une œuvre de langage, à une parole singulière porteuse de sa propre théorisation et de sa propre praxis, dont l'étape actuelle n'en produit pas encore les traces auto-suffisantes, mais en est la porteuse sur le mode du possible. Toute la puissance de ce possible ne pourra s'avérer « visiblement », « lisiblement » dans toute sa clarté argumentée, « générale », qu'au terme d'un cheminement qui est encore loin d'être fini. Mais l'étape présente nécessite d'être franchie pour que, si ce cheminement doit avoir lieu en vérité, alors ce n'aura été possible que parce que nous aurons assumé, ici et en cet instant symbolique, la proposition abductive d'une confiance et d'une ouverture à de nouvelles étapes. Cela s'appelle une confiance.

De la confiance et de sa mesure

Cette confiance n'a rien d'aveugle. Elle est complexe et il importe d'en saisir la construction. D'une part, elle se construit sur plusieurs plans, et ce sont eux que j'ai tenu à présenter ici : votre connaissance fine de la pédagogie, le travail de refondation culturelle et professionnelle que vous avez engagé, et la profonde

acculturation linguistique que vous parallèlement entamée dans votre interlangue franco-farsi. Cela, ce sont les indices concrets de votre *engagement* dans le processus de production de votre parole. D'autre part, sur le plan cette fois de ce qui est porté, sous-jacent à tous ces indices, il y a la dimension iconique : la confiance ne se construit qu'à l'épreuve du temps, et de la façon dont ce temps a été sérieusement affronté, éprouvé : vous avez fait l'épreuve de ce temps et de la transformation subjective qu'il implique. Et enfin, au niveau de ce qu'en sémiotique on appelle le « tonal », c'est-à-dire toujours dans cette couche sous-jacente, iconique, qu'on appelle la « priméité », il y a dans vos différentes assertions une singularité. Cela amène, non pas à être dans le registre de la confiance — c'est invisible, c'est « impalpable », le tonal, bien que ce soit *décisif* (catégorie beaucoup plus archaïque que le « décisionnel » de la tiercéité, ou le « décidément » de la secondéité) —, mais dans le registre de la *fiance* : on se « fie » à ce qui s'inscrit. se fier, c'est le registre propre de la parole, de la singularité et de l'abduction : ce n'est jamais qu'après, dans une boucle dialectique, dans le registre de l'après-coup et du futur antérieur, qu'on pourra *évaluer* si la décision aura « valu » le coup (coup de dé, mais au sens de Mallarmé, pas d'un joueur de casino : en faveur d'une *poesis* dont toute recherche, à l'instar de la vôtre, devrait être porteuse : ce qui est loin d'être le cas, véritable scandale de la doxa académique, et qui à mes yeux constitue l'une des raisons, en toile de fond, mais pas moins majeures, de *faire soutenance* à votre cheminement de recherche).

Les plans sur lesquels s'opère et s'assume la décision d'une interprétation

L'interprétation, l'estimation de la valeur de ce qui se joue, ne se joue pas que dans la logique générale de la « tiercéité » (c'est ainsi que Peirce désigne l'aire de la nécessité logique). Elle se joue aussi dans la profondeur de la tonalité, dans la « priméité », et pour accéder à une telle finesse de « sentir », et pour faire entrer cela légitimement dans la validité d'une interprétation, il faut partager une même praxis : c'est, je pense, ce qui m'est autorisé de revendiquer. Mais bien sûr, c'est aussi un acte qui doit assumer cette interprétation : dans la « secondéité » réelle : c'est là le véritable enjeu de l'abduction, il faut bien assumer les conséquences. Aurons-nous suffisamment rouvert et relancé le temps en décidant de ne pas fermer la voie vous ouvrant au doctorat ? C'est un pari. J'y engage aussi mon autorité académique. Mon statut. C'est une décision. Je ne vous demande pas de la « prendre sur vos épaules », j'en assume la part de responsabilité, tout comme vous assumez la responsabilité propre, singulière, de ce que vous écrivez — tandis que je ne fais que soutenir cet *écrire*. Mais cette responsabilité mienne est nécessaire à inscrire, par des mots partagés et assumés, dans l'aire d'échanges que constitue notre travail ensemble.

Ce pari d'une ouverture abductive, d'un pari sur quelque chose encore en devenir dans votre écriture, si elle s'avère nécessaire, c'est avant tout parce que « nous n'avons pas le choix » : sous plusieurs aspects importants, votre mémoire « dysfonctionne » par rapport aux lois générales qui régissent notre aire de discours et de pratiques. C'est la dimension « manquante » de votre mémoire par rapport à certains attendus académiques. Mais si cette ouverture abductive se contentait de désigner un dysfonctionnement de votre mémoire par rapport à ce qu'on en attend académiquement, alors sa fragilité ne mériterait pas d'être reconnue comme autre chose qu'une faiblesse, et devrait se soumettre à la seule loi du : « Désolé, ça ne peut pas être mené à soutenance. »

Or, en tant que directeur de recherche, je maintiens qu'il peut y avoir soutenance. C'est donc que, selon ma proposition, une autre valeur se trouve là, irréductible et indéniable : sa présence et son assertion sont peut-être sous-jacentes et pas « lisibles » en surface, mais agissantes et efficaces à travers tout le réseau indiciaire formé par les autres plans où vous avez existé et travaillé durant ces trois années où nous avons cheminé ensemble. Cette valeur comporte une part de paradoxe, c'est-à-dire une part qui « va contre la doxa » : c'est cela qui me mène, dans les limites symboliques de mon métier, à prendre la liberté et la responsabilité de *soutenir* que votre mémoire mérite soutenance.

Vers une fonction de soutenance, figure discursive de la fonction d'accueil

Ce faisant, je ne « fais pas la soutenance à votre place » — ce serait nier votre position de sujet, ce qu'en aucun cas l'éthique ne saurait justifier. J'opère une *fonction de soutenance*. Elle est, somme toute, un autre nom de la « fonction phorique » de Delion.

Par cette fonction de soutenance, que j'ai (trop) difficilement, lourdement déployée, dépliée, explicitée, au fil de ce texte, je pense que l'on peut envisager ce qu'il en est d'une *praxis de l'accueil dans la recherche*, ou, plus précisément — mais c'est loin d'être toujours le cas —, un accompagnement réciproque dans la recherche, où chaque sujet progresse dans sa propre réflexion, dans sa propre parole (le présent texte est

bien la preuve que j'ai aussi été « bougé » dans mon rapport à ma propre place — et c'est un grand bien pour moi !). Et ce, je l'espère, sans forfanterie ni ambition déplacée, trop lourde pour nos épaules (avec les risques d'écrasement subjectif que comporterait une telle action menée sur la scène de la « bourse académique des valeurs »).

Cette situation pratique ne peut pas exactement engendrer le même vécu d'autonomie qu'une fois obtenu le titre statutaire qui offre socialement toute la liberté d'écrire en son nom propre : les conditions imposées et les données ne sont pas les mêmes. D'où, je le rappelle, le fait que je vouvoie les collègues masterantes, afin de ne pas « jouer » à ignorer la hiérarchie et l'inégalité incompressible qui fait que je demeure statutairement le détenteur ultime de l'*imprimatur* de votre parole, mais une inégalité réduite à son minimum par l'organisation coopérative et institutionnalisée de notre travail²⁶. Cela n'empêche pas, sur le plan de l'éthique, une totale parité entre les sujets engagés, vous et moi en l'occurrence. D'où l'importance de la distinction entre le fait, pour moi, en tant qu'acteur impliqué, d'opérer *pour* vous la fonction sémaphorique, sans jamais vous ôter le statut de plein sujet du processus sémiotique à l'œuvre dans votre cheminement. Comment prendre au sérieux cette situation digne d'une praxis, où il n'y a pas des chercheuses de première et de seconde catégorie, mais où cependant il importe de « ne pas tout confondre » dans un idéal de démocratie totale. Un tel idéal risquerait de faire se dissoudre les repères qui pourtant, eux seuls, peuvent être des recours, pour soutenir une subjectivité en train de se construire, lorsque se présente une situation grave, importante, angoissante ? Comment laisser libre le cheminement de la chercheuse, dans l'angoisse et le désir, et la fragilité inaliénable de toute existence véritable, sans la laisser tomber ?

Tout discours humain est frappé du sceau de l'incomplétude, et en un sens, votre travail vous a lancé dans ce long cheminement que, en bon freudien, je reconnais comme celui de la castration symbolique. Ce n'est pas une personne, même avec le statut de « directrice de mémoire », qui peut soutenir une telle décision humanisante : c'est une praxis, c'est une structure langagière, sémiotique et concrète. À cette praxis, il faut pouvoir transmettre le pouvoir et la puissance de « donner lieu » à du possible, plutôt qu'à la reproduction d'un ordre déjà décidé à l'avance, « discours courant », disque tournant en rond. C'est ce que nous pouvons, vous et moi, et quelques autres, nommer une praxis pédagogique, coopérative et institutionnelle accueillant le désir et la parole du sujet : nous partageons la langue pratique qui permet de parler ainsi. Il s'agira, pour vous, dans vos autres langues, de pouvoir transmettre, seule cette fois, ce qu'il en est d'une telle praxis.

²⁶ On peut juger excessive cette prudence, et je sais que nombre de mes collègues tutoient les personnes qui écrivent un mémoire dans leur accompagnement. Outre que le vouvoiement est parfois un plaisir, ou en tout cas un choix qui convient mieux à certaines personnes, et qui ne me déplaît alors nullement, mon scrupule vis-à-vis du tutoiement, sur le plan de l'éthique de la fonction de soutenance, pourrait s'explicitier comme suit.

Je suis soucieux de rendre possible l'hétérogénéité, la singularité et la liberté les plus fortes pour la personne menant sa recherche, et que je ne cherche nullement à « diriger », mais à « accompagner ». Cette hétérogénéité suppose une absence de surplomb intellectuel de ma part : cela n'empêche pas quelques longueurs d'avance sur un certain nombre de terrains (pas tous : sinon, sans rien apprendre moi-même, quel bonheur tirerais-je à rencontre autrui ?), c'est la moindre des compétences qui me soient demandées. En ce sens, une parité de fonctionnement collégial et de choix intellectuel est ce que nous tentons, à deux (ou plusieurs) à assurer de façon maximale.

En revanche, je ne me sens pas de laisser s'installer la parité totale qu'implique le tutoiement car il demeure une inégalité statutaire que je ne peux nullement effacer : en cas d'une impossibilité d'accepter que le mémoire soit porté à soutenance, et en cas de conflit sur ce point avec l'autrice, je serais contraint de devoir rétrograder dans la réalité du partage du pouvoir, en imposant un indiscutable : « Je te donne pas ton grade ». L'autre ne peut alors rien dire. Sans possibilité de réponse, que vaut le dialogue qu'inspire le tutoiement ? Le vouvoiement est comme le rappel de cette distance hiérarchique, qui n'empêche pas, par ailleurs, *tout* ce qui est fait pour neutraliser les effets pathogènes qu'implique *toute* hiérarchie. Ensuite, il va de soi qu'à la seconde où la soutenance est symboliquement achevée (sa tenue, déjà, vaut tacitement pour obtention de la validation du mémoire), la parité redevient heureusement réalité pleine et totale, et le tutoiement, un possible qui me sied tout à fait, à la condition que l'autre en exprime le désir, ou l'accord !

Je n'ignore pas qu'il serait pensable de subvertir le mastère dans sa structure, afin de neutraliser cette situation. C'est ce qui se passe dans les séminaires dont j'ai la responsabilité : dans ces derniers, du moment qu'est voté « tout le pouvoir au conseil », y compris dans la validation de la participation de chaque masterante au séminaire, alors je suis machiniquement assuré d'être *un* sujet de la loi du groupe, au même titre n'importe quel autre sujet, et que donc, ne règne plus la crainte structurelle que je reprenne mon surplomb statutaire (je n'en perds pas moins mon droit de veto pour les cas graves, explicitables, garantie éthique en cas par exemple de désintégration, ou de perversion, du dispositif, ce qui peut toujours arriver et causer de graves effets sur les personnes). Et alors, le tutoiement est tout à fait envisageable — pour qui veut.

Quand il s'agit d'un accompagnement en doctorat, le rapport entre autrice et accompagnante ne se pose pas dans les mêmes termes : une autonomie réelle et une hétérogénéité subjective, pour le coup, *doit* régner, la parité est une donnée *sine qua non* : il s'agit d'un compagnonnage long, libre relation fondée sur une réelle rencontre intellectuelle, connivence et confiance à la fois humaines et professionnelles. Mais là encore, le vouvoiement peut conserver toute sa saveur.

Voilà, Delaram, chère collègue, la proposition abductive que j'avais à poser, sans optimisme ni pessimisme, avec seulement cette dose de nécessaire désespoir, et de courage en guise de relève. Comme dirait Mallarmé, *en vue de plus tard ou de jamais*.

Paris, ce 5 septembre 2021
Pierre Johan Laffitte

Rapport préliminaire

POUR TAHAR AISSI

CHANSON ENGAGÉE ET ÉDUCATION

IMPACTS ET CONTRIBUTION

AU TRAVAIL IDENTITAIRE ~~BERBÈRE~~ AMAZIGHE EN ALGÉRIE²⁷

Version de travail. Proposition de Pierre Johan Laffitte pour Augustin Mutuale

M. Tahar Aissi livre une thèse intitulée *Chanson engagée et éducation. Impacts et contribution au travail identitaire berbère en Algérie*. Cette thèse se compose de deux-cent-soixante-cinq pages, ainsi qu'une soixantaine de pages d'annexes (composés d'une bibliographie, sitographie et revues, d'un index, et de l'ensemble du corpus des six entretiens et de leur appareil protocolaire). La thèse en elle-même se compose d'une introduction générale posant les définitions initiales des termes principaux de la problématique, puis de trois parties.

La première partie, « théorique », est composée de deux chapitres.

Le premier propose un « champ conceptuel et un état de la question », en fait biographique et historique. Il constitue avant tout l'entrée en matière par le chemin biographique de l'auteur, dans lequel on voit déjà se tisser les différentes dimensions qui seront à l'œuvre dans son travail d'interprétation de son objet : expérience existentielle, artistique et culturelle, enseignante et politique (cette dimension personnelle sera reprise progressivement, au fur et à mesure de la progression de l'analyse, et en particulier dans la troisième partie). De fait, ce chapitre permet une acculturation du lectorat avec les aspects historiques, politiques et culturels de la thèse : comment la chanson berbère — ou plus justement : amazighe — est à la fois le fruit d'une longue histoire et sa traduction, laquelle visera de plus en plus, au XX^e siècle est surtout depuis les années 1970, à changer le cours de cette histoire où le nationalisme étatique et l'assimilation entre langue et tradition religieuse intègrent à une dynamique pan-arabique un état ancien de diglossie et de minoration violente de l'identité amazighe. Ainsi, déjà, ce rapprochement entre Histoire et histoire peut être lu de façon éventuellement déceptive (à régime académique habituel), ou de façon indiciaire (à régime de récit existentiel), entamant ainsi une dynamique interprétative, qu'il prendra toute son ampleur dans la troisième partie.

Le second chapitre, « méthodologique », insiste en particulier sur trois choix : celui de l'entretien (six en tout, reproduits en annexe, constituent le corpus récurrent de la thèse), celui de l'optique des « histoires de vie » (J.-L. Legrand) pour aborder le souci diachronique et longitudinal de l'analyse et l'exploitation du contenu de ces entretiens, et enfin le choix — attendu — de l'auteur d'intégrer sa propre biographie à cet ensemble de voix. Cela donne ainsi lieu parfois, de façon toujours progressive (chronologiquement, au fur et à mesure qu'on se rapproche du passé proche, et du présent), à une énonciation quasiment intradiégétique (le narrateur appartient à la diégèse dont son discours nous livre le récit). À régime académique, on peut évidemment questionner la « subjectivité » d'un tel parti-pris. Mais à régime d'engagement existentiel, il y a une intégration du sujet chercheur à l'objet qu'il construit historiquement, politiquement, linguistiquement et discursivement : ce regard engagé n'en témoigne pas moins d'un souci d'objectivation qui passe par ces quatre types de présentation, récurrentes dans ce manuscrit (même si on aurait aimé plus d'approfondissement en ce qui concerne l'analyse de la dimension musicale proprement dite, de la poétique par-delà ses contenus thématiques, etc.). C'est ce dans quoi s'engage la deuxième partie.

²⁷ Thèse de doctorat en sciences de l'éducation soutenue sous la direction d'Augustin Mutuale (entamée avec Remi Hess), le 3 février 2022. Inscription à l'Université de Paris 8 Vincennes-Saint-Denis, École doctorale « Sciences sociales », laboratoire Experice. Composition du jury : Augustin Mutuale (Institut catholique de Paris, directeur), Brigitte Bézille (Université de Paris Est-Créteil, pré-rapporteuse) Fabienne Serina-Karsky (Institut catholique de Paris, pré-rapporteuse), Delphine Leroy (Université de Paris 8 Vincennes-Saint-Denis), Gavriele Weigand (Université de Karlsruhe), Pierre Johan Laffitte. Nota bene. J'ai moi-même biffé le terme « berbère » au profit du terme juste, idiosyncrasique, dit dans la langue *amazighe*. Que l'auteur y lise le franc succès, au moins pour ce qui me concerne, du pacte de lecture qu'il a proposé...

La deuxième partie est en effet consacrée au mouvement de « prise de conscience identitaire », que l'auteur analyse en deux chapitres clairement scindés, de part et d'autre de l'accès de l'Algérie à l'indépendance. Dans chacun d'eux, interviennent les quatre dimensions déjà notées : historique, discursive, politique et linguistique.

La mise en contexte historique de chaque facette de la chanson amazighe, que ce soit sur le long terme (ancrage dans le temps long de l'héritage, parfois même post-romain et médiéval), est la catégorisation dominante qui accompagne à plusieurs reprises les chapitres, chacun à son échelle.

Cette analyse se combine régulièrement avec une analyse de la chanson comme corpus thématiques, comme population de styles, comme types d'énoncés, et comme registres et genres de discours. C'est sans doute ici que l'on peut lire la dimension la plus proche d'une poétique de la chanson²⁸. Par ailleurs, c'est dans une étude comparative avec les autres vecteurs artistiques et culturels au sens large (dont le sport et en particulier le football, héritage colonial — qui sait, le jeune Camus n'est pas loin, à certains moments, de cette ambiance) que fraie souvent cette étude qui met en valeur la chanson comme pont entre tradition initiée (musicale et poétique) et vie populaire de la culture quotidienne (dans une ambivalence tout à fait caractéristique, oscillant entre affirmation fière et stigmatisation introjectée, avant d'être retournée — cf. l'évolution du statut de la chanson féminine au fil des générations).

L'analyse de la dimension politique constitue la troisième constante (mais la plus insistante, on le sent bien) de cette étude, et elle est intimement associée au quatrième enjeu, celui de l'idiome. Il n'est nullement étonnant de voir la place prépondérante du vecteur linguistique, le plus concret pour *affirmer, défendre et traduire* l'identité culturelle d'un peuple²⁹.

La langue constitue l'un des critères définitionnels de ce qu'est une nation. Ces analyses nous permettent tout particulièrement de voir combien les dynamiques de l'État-nation algérien moderne, de part et d'autre de l'accès à l'indépendance, reconstruit des situations de domination dont on peut penser qu'elles sont inhérentes à toute construction nationale moderne (violence symbolique d'unification territoriale au détriment des singularités régionales et locales, du monolinguisme et de la culture centrale de l'État, en l'occurrence religieuse, ou crypto-religieuse). Lues par un Français métropolitain, les logiques de dominations post-1962 étudiées ici peuvent se lire comme reproduisant les relations impérialistes extérieures (la colonisation française aurait renforcé et enkysté les discriminations linguistiques et culturelles héritées³⁰). Mais, écrites par un sujet amazigh, ces analyses éclairent surtout l'ancrage de ces logiques dans une géographie et contemporanéité où les actrices sont avant tout algériennes : sur le long terme d'une histoire locale, elles s'intègrent dans une logique au sein de laquelle la colonisation francisée n'aura été qu'une parenthèse (aussi calamiteuses et débordantes qu'en aient été les conséquences). Dans l'optique et l'ambiance algérienne-postindépendance de cette thèse, c'est cette seconde dynamique qui est la plus montrée à l'œuvre, pour la raison évidente que ce sont ces couches anciennes qui reviennent agir dans la violence des luttes entre centre et périphérie linguistico-culturels.

Dans ce tableau, on notera que cette collision entre histoire de la France et histoire de l'Algérie a engendré, parmi ses conséquences, une autre relation qui, dans la situation contemporaine post-1962 et surtout dans la période allant de 1980 à nos jours, a joué un important rôle indirect : la métropole coloniale fait fonction de triangulation dans la relation arabe-amazighe, et l'émigration postcoloniale joue un rôle majeur dans la diffusion et la force de la chanson amazighe³¹.

²⁸ C'est un point qu'on aurait peut-être aimé voir développer plus avant. Cf. note suivante.

²⁹ Néanmoins, ce constat ne saurait passer sous silence qu'une telle identité culturelle dispose d'une multiplicité de *langages* par delà la seule langue : la chanson comme sémiotique multiple, une étude intersémiotique de la chanson comme langage complexe, voilà une continuation possible de cette recherche, plusieurs fois annoncée, comme en creux, dans le discours de M. Aissi qui pointe régulièrement le manque actuel d'une telle étude dans le champ érudit. C'est sur ce plan que pourrait s'engager une discussion, articulant sémiotique, analyse du discours et anthropologie culturelle.

³⁰ Notons que de telles analyses peuvent, à une lecture hexagonale, faire écho à ce qu'ont vécu nombre de langues « régionales » minorisées. Les régimes étatiques français contemporains de l'impérialisme colonial du XIX^e siècle (puis du XX^e) conservent cette centralité du pouvoir qui se marque autant dans les rapports extérieurs aux colonies que dans les rapports intérieurs vis-à-vis des diversités culturelles et surtout linguistiques qui sont systématiquement contraintes au déclin et à la mort par diglossie massive. La violence interne et externe du pouvoir central est un phénomène qui mérite d'être abordée de façon complexe et non disjointe, et ce, surtout quand il s'agit des racines de la III^e République, dont l'école a été l'un des bras armés les plus puissants — autre point de convergence avec la thèse de M. Aissi, comme va le montrer la troisième et dernière partie.

³¹ Paris à ce titre, comme Londres dans le champ de l'ère post-coloniale britannique, se transforme en capitale internationale des musiques vives des anciennes colonies (où l'on voit osciller la valeur des signifiants : une telle

C'est dans ce contexte général, socioculturel et politico-linguistique, que s'intègre la dynamique propre à l'éducation, plus précisément l'éducation populaire, si tant est qu'on entende par ce terme la jonction entre la construction d'une identité culturelle allant au-delà de la seule éducation formelle, et le travail militant, autant qu'artistique et qu'éducateur, pour déployer le potentiel créateur et auto-affirmateur du peuple au travers de ses différentes générations. Cette troisième partie est donc consacrée à la « formation de la conscience identitaire et [aux] apprentissages », terme à entendre y compris, et peut-être avant tout, dans sa dimension dynamique et subjective, et non dans sa seule dimension d'inculcation éducatrice. Cette partie est constituée de deux chapitres clairement identifiés comme tel, et, sans doute, d'un, voire deux autres chapitres. Une telle difficulté de repérage dans notre lecture est sans doute l'un des défauts formels qui restent dans cette thèse et mériteraient un bon toilettage, mais je décide ici de l'interpréter ici comme *indice*. En effet, cette partie constitue assurément le point *nodal* de l'entreprise doctorale de M. Aissi.

Premièrement, on voit comment l'engagement artistique et politique se relie, et se subsume en une véritable *conversion* du regard de l'auteur sur sa propre action culturelle et enseignante. Ce bouleversement lui fait prendre conscience de sa propre condition d'inachèvement et de nécessaire retrait, en tant que « maître », pour laisser place au libre mouvement d'émancipation, non plus seulement d'« un » peuple, mais des subjectivités amazighes, *c'est-à-dire* pas-seulement-amazighes : subjectivité multiple autant que tenue par une tension vers de l'identité, historiquement toujours vécue comme minorée³². On a ainsi un retour massif, situé, de la biographie de l'auteur dans cette partie de la narration multigénérationnelle de l'histoire culturelle et éducative de l'identité amazighe.

Deuxièmement, cette conversion³³ n'est pas seulement un mouvement intellectuel amorcé par la rhétorique de la thèse : ce mouvement a d'abord fait irruption dans le réel de la vie de l'auteur, et c'est ce réel diégétique qui *force* le processus énonciatif de la thèse, au point, semble-t-il, d'en bousculer l'ordonnement énonciatif (la table des matières, s'y perdant dans ses numérotations, en garde les traces). Dans cette ligne biographique, une étape fait césure : la rencontre avec l'équipe de Paris 8 autour de l'Éducation tout au long de la vie et de l'analyse institutionnelle, porteuse en particulier de la théorie des moments instituants, telle qu'elle ambitionne d'appréhender, non seulement des phénomènes d'échelle restreinte, mais des phénomènes macrosociaux, à l'échelle précisément d'une culture et d'une histoire entières — cette thèse est donc le produit de cette rencontre. C'est comme s'il avait fallu attendre, dans la chronologie de la diégèse, cet épisode dans la vie de l'auteur personnage de son propre récit, pour que puissent s'exprimer véritablement, au niveau de l'énonciation du discours général, les propositions intellectuelles finales, dominantes, de la thèse.

On assiste alors à un réinvestissement de la matière historique par un engagement subjectif transversal aux époques (et dont témoignent les différents entretiens-emblèmes de cette thèse). L'analyse de la position subjective de l'auteur rend possible la libération d'une puissance d'être et d'assertion démultipliée, qui font la caractéristique de cette partie, et c'est de façon cohérente que l'on remarque un point de « rupture » dans l'économie de la thèse. En effet, ce nouage se fait avec les différents fils, déjà repérés et présentés dans les deux parties précédentes, au point parfois de revenir sur un même canevas, voire sur un même motif (de façon révélatrice, les titres des deux premiers chapitres, les seuls à être clairement identifiés comme tels dans la table des matières et dans le corps du texte, sont quasiment identiques à ceux

attractivité n'est-elle pas le signe d'une « post-(colonialité) » toute relative ? Ou bien joue-t-elle, pour des minorités opprimées par les forces étatiques installées depuis les mouvements d'indépendance, une fonction de « base arrière exilée » chez l'ancien colon ?

C'est ici qu'on pourrait envisager le branchement de la thèse de M. Aissi avec une étude du champ hexagonal où se font entendre des échos à cette histoire de la chanson amazighe. Il faudrait alors étudier la complexité politique et économique des « musiques vivantes » (initialement émergée autour du mot d'ordre d'une « sono mondiale », et ayant connu une période majeure au tournant des années 2000 avec la vague des « musiques du monde », et les réseaux tels que Zone franche, les maisons d'édition indépendantes et festivals, sur les deux rives de la Méditerranée (en France, pensons entre beaucoup d'autres à Buda Musique, ou Ocora), etc.

³² Sur ce point devra s'engager, lors de la soutenance, une discussion autour des régimes logiques de cette identité : entre logique d'une identité macrosociale, logique générale entrant dans un rapport de force et désignant un ensemble de *particularités*, et logique d'une *singularisation* où la logique identitaire et sa dialectique culturelle sont travaillées de négativité (cf. Theodor Adorno) autant que d'hétérogénéité complexe (Edgar Morin) : bref, de quoi envisager une distinction fondamentale entre un *avenir* et un *devenir* amazighe, pour reprendre les concepts fondamentaux de Gilles Deleuze et Félix Guattari.

³³ Au sens laïc, certes, mais qui n'est pas sans faire oublier le père occidental de cette notion, à savoir... Augustin d'Hippone !

de la deuxième partie). Mais cette reprise de catégories d'analyse se retrouve même dans les deux derniers chapitres plus ou moins identifiables, celui de « L'engagement citoyen » et celui de l'analyse institutionnelle de l'intégration polémique du genre de la chanson dans la critique socio-politique la plus extrême. Cette polarisation se repère dans les thèmes de la chanson, semblant eux-mêmes faire écho à la violence extérieure, contextuelle (quotidienne autant, voire plus, que politique), que connaît l'Algérie contemporaine, celle des années 1990 et au-delà.

En fin de compte, on a affaire avec cette thèse à une narrativité polyphonique, à plusieurs voix venant articuler plusieurs trajectoires générationnelles se tuilant, plusieurs expériences existentielles investissant de façons singulières le même lieu commun d'un genre linguistico-musical, et les mêmes lieux communs de thèmes traversant la société et l'histoire amazighes — c'est de cette hétérogénéité que se construit la vie culturelle d'un « peuple » (qui s'auto-définit par cette culture, ou trouvant cette définition de soi dans ce mouvement lui-même d'auto-définition).

C'est également, on le sent à l'engagement subjectif dont fait preuve la narration de ce manuscrit doctoral, court certes, mais tout à fait intégrant et orienté, dans cette même matière historique et discursive que s'est construite, mais aussi métamorphosée et « relevée » (au sens dialectique), voire « reprise » (au sens kierkegaardien) une vie : celle de M. Tahar Aissi, à qui il est tout à fait légitime de reconnaître, au sortir d'une telle lecture, le grade de docteur en sciences de l'éducation tout au long de la vie.

Rapport de soutenance

POUR GWENAËLLE OUANNA *LE PHÉNOMÈNE D'ABANDON DES ÉTUDES SUPÉRIEURES ÉTUDE QUALITATIVE DE HUIT PARTICIPANTS GUADELOUPÉENS ET SÉNÉGALAIS³⁴*

Je suis heureux qu'aujourd'hui, Mme Gwenaëlle Ouanna puisse soutenir les thèses qu'elle propose à la lecture critique de ce jury, tout particulièrement au regard des questions claires d'ores et déjà posées dans les pré-rapports.

Je voudrais proposer, en ouverture à ce moment où s'exerce une « fonction de soutenance », à penser et proposer notre séance de travail de soutenance de cette thèse comme un « dispositif » autour duquel note petite collégialité scientifique tente, en ce jour, de délimiter l'aire et la densité de pertinence d'un écrit, d'une recherche, et du cheminement qui y a mené, celui de Mme Ouanna.

Je rappelle le cadre dans lequel je siége aujourd'hui comme directeur de la thèse de Mme Ouanna. Cette thèse a initialement été encadrée par un autre collègue, qui s'est ensuite retiré ; il m'a alors été demandé d'accueillir ce travail, ce que j'ai accepté au nom de l'engagement d'Experice auprès de la doctorante, et par ma confiance collégiale en Jean-Claude Sallaberry, dont on doit dire qu'il a été l'accompagnant décisif de ce travail. Rappeler cela n'est pas faire offense au travail de Mme Ouanna, long, parfois découragé, mais finalement arrivé à un aboutissement que nous avons aujourd'hui sous les yeux. On peut reconnaître la part importante prise par le dialogue avec M. Sallaberry dans ce discours : outillage théorique, accompagnement intellectuel et pédagogique : son regard importera dans la détermination critique de la valeur de cette thèse.

Les deux premières parties sont un repérage de la cartographie sociale, historique et théorique, des intensités hétérogènes déposées dans les huit entretiens qui occuperont la troisième partie. Cette thèse, du moins dans ses deux premières parties, peut être vue comme une présentation particulièrement synthétique d'un corpus théorique à la fois orienté de façon cohérente, et divers dans ses champs. On peut même se demander si, entre différentes approches de la psyché, il peut exister une véritable liaison, c'est-à-dire une schématisation, et non une simple « superposition » de couches. C'est sans doute possible, mais pour cela, passer par le prisme du terrain eût été le meilleur des dispositifs : non seulement d'enquête pour « révéler les lois du réel », mais bien, cette fois, pour révéler les liaisons, les schématismes qui structurent et unifient le champ des outils théoriques convoqués et assemblés.

Ce qu'on peut regretter, c'est que cet attirail de repères et d'outils théoriques soit disproportionné au regard de ce qui en est fait quand la thèse en vient aux entretiens. Toutefois, je préfère aujourd'hui souligner que l'on peut aussi voir dans ces deux parties un socle dont l'ampleur offre un sous-bassement tel que l'enquête pourrait se voir, désormais, amplement et profondément poursuivie, redéployée. Concernant la troisième partie, malgré sa matière trop peu exploitée selon moi, je soulignerai ce qui peut passer pour la moindre des choses, mais que je veux lire comme un scrupule d'honnêteté de méthode : la construction de l'interprétation, pas à pas, au prix de certaines évidences parfois un peu trop surlignées, mais qui permet néanmoins de savoir à chaque moment de l'étude où l'on en est dans votre construction argumentative. De quoi savoir, donc, en quel point un désaccord, ou un accord, peut repositionner notre lecture, qui alors peut bifurquer. Que je sache, je n'ai repéré aucun « saut » logique majeur, même si j'ai pu en revanche regretter plusieurs des voies trop vite interrompues ou menées à un « CQFD ». C'est grâce à ces repérages que je vais essayer de distinguer plusieurs angles d'attaques pour parler de ce travail dont la principale vertu, ce me semble est d'assumer son caractère pluridisciplinaire.

³⁴ Thèse de doctorat en sciences de l'éducation, reprise par Pierre Johan Laffitte, le 23 septembre 2022, à l'Université de Paris 8 Vincennes-Saint-Denis, École doctorale 401 Sciences sociales, Équipe d'accueil 3971 Experice. La séance s'est tenue en présence de Mme Ouanna et de MM. Jean-Claude Sallaberry (Université de Bordeaux, président du jury) et Pierre Johan Laffitte (directeur officiel), et, en visioconférence, Mme Magdalena Kohout-Diaz (Université de Bordeaux, pré-rapporteuse) et M. Antoine Delcroix (Université des Antilles, pré-rapporteur). (Le texte ici reproduit constitue la version intégrale, sa version intégrée dans le rapport de jury ayant été raccourcie).

Je dirais qu'il y a tout pour produire le socle théorique, et l'outillage analytique, d'une enquête sur les différents aspects de la question de l'abandon. Ce socle, toutefois, a besoin d'une étape qui serait la traversée de l'empirie des entretiens passés au crible des grilles d'analyse. En un sens, au sortir de ce manuscrit, le socle n'est pas encore métabolisé en grille : il demeure, certes, comme un ensemble considérable permettant de dessiner l'horizon sur fond duquel se détache le tableau clinique socio-éducatif ; il constitue vis-à-vis de lui un appareil interprétatif de première valeur ; mais d'une part il aurait pu être convoqué pour pousser beaucoup plus loin la « seconde lecture » (second chapitre de la dernière partie), et d'autre part il aurait pu traverser le terrain de recherche — il y a à parier qu'alors, la troisième partie eût été beaucoup plus étoffée, et qui sait aurait-il été nécessaire d'en prévoir une quatrième, proprement consacrée à une reprise des concepts une fois éprouvés par leur traversée de l'empirie concrète de ces vies abandonnées. J'ai conscience que je pointe ici à la fois un possible qui aurait été bel et bien légitime, de par ce qui est construit de façon tout à fait solide dans les deux premières parties, mais un possible qui n'annule en rien l'enquête effective.

Cette thèse noue être et savoir, politique et épistémologie. Il me semble donc nécessaire d'engager à mon tour ma proposition d'interprétation de votre travail, en engageant le cadre de ce moment de « bouclage » qu'est la soutenance, rassemblant la polyphonie de nos différentes paroles autour de celle de Mme Ouanna.

Je tiens pour cela à dire ma reconnaissance envers le travail de nos collègues rapporteuses³⁵, dont les deux regards m'apparaissent complémentaires : l'un présente la structuration du mouvement général et les repérages conceptuels et discursifs de ce travail, l'autre adopte une focalisation sur l'analyse dans le détail et sur la production des critères établissant ou non le bien-fondé d'une méthode expérimentale à base d'entretiens. Chacun de ces travaux met à la question ce que nous dit cette thèse, et la façon dont ce dire est méthodologiquement construit. Il ressort de ces regards la tension, à mes yeux exacte, d'un tableau certes contrasté de l'enjeu intellectuel et politique de cette thèse, mais un tableau clairement orienté. En effet, l'accent est mis sur les questions de méthode, non de façon « rhétorique », de conformation artificielle à un formalisme sans enjeu, mais sur un souci réel de jauger l'adéquation des moyens que s'est donnée Mme Ouanna pour aller au contact de l'objet, en fin de compte très problématique, qui gît au cœur des entretiens qu'elle a menés, analysés et interprétés — l'abandon est un construit expérimental dont le statut articule représentation, vécu réel, symptôme d'une souffrance psychique, et enfin témoin d'une aliénation sociale, politique et économique. Je vois par conséquent dans notre discussion la trace d'un souci où s'articulent l'épistémologique et l'éthique, autour de ce drame existentiel redoublé que constitue un abandon scolaire où joue le poids du mandat transgénérationnel (familial et culturel) des tragédies massives héritées des générations ascendantes.

Pour la discussion de méthode qui nous réunit aujourd'hui, se posent ici trois questions : Comment demeurer fidèle à la spécificité d'une telle parole en une seule thèse ? Comment déceler et distinguer sans disjoindre, donc relier, la part d'hétérogénéité des multiples couches de voix qui se déposent dans l'ancestralité, l'historialité et la culturalité de telles singularités ? Et enfin comment lire la part généralisable des phénomènes qu'on peut y observer à l'œuvre, et produisant un savoir général, visée légitime d'une méthode d'enquête qualitative ?

Dans ce matériau langagier humain porté par ces entretiens, et dans l'étude qui en est proposée, il y a un écart, mouvant en permanence, entre deux figures de la subjectivité : un écart entre le « je » et le « moi ». Il y a d'un côté ce qui est de l'ordre de la singularité du *je*, relevant d'une logique inconsciente, fantasmatique, pulsionnelle. Et d'un autre côté, il y a ce qui est de l'ordre de la particularité, du *moi* qui est quant à lui intégré dans une psychologie sociale : ces traces déposées, échangées, sont considérées alors comme des cas particuliers dans lesquels l'analyse relève à l'œuvre des types généraux, *patterns* représentationnels, expressifs et discursifs, relevant de lois sociologiques et psychologiques : vis-à-vis de ces catégories générales, ce qui est repéré est posé comme autant de cas particuliers. En fin de compte, *je* et *moi* certes se différencient, mais surtout se distinguent et se relient, s'écartent et conflictualisent leurs instances : ce faisant, leur dialectique structure la vie psychique et donc ses représentations. Il s'agit de penser cette dialectique dans le sens d'une relève : relève existentielle d'un constat d'abandon (traumatique ou non), à

³⁵ L'auteur de ce rapport a pour habitude d'accorder ses propos au féminin, là où est choisi, par d'autres, l'écriture inclusive : choix qui, à sa façon, désigne la nécessité de changer une structure profonde de nos mœurs, sans pour autant céder à la conservation d'une esthétique et d'une linguistique propre à ce patois qui n'a pas disparu, le français.

même des vies dont ces entretiens sont la trace, mais aussi relève théorique dans l'analyse de ces complexes socio-psychiques témoignant d'une crise à la fois existentielle et historique.

Cet écart entre *je* et *moi* engendre un écart entre deux régimes de discours. Un régime discursif qui suivrait la logique singulière du *je* ne peut faire l'objet que d'une rencontre, donc une écriture d'ordre monographique où le sujet de la chercheuse s'engage dans une dialogique sans retour possible ; on peut y voir, si l'on veut, les limites d'une herméneutique, mais c'est aussi la trace d'une subjectivité assumée. En fin de compte, c'est le second régime de discursivité, celui du *moi*, qui domine et mène, dans le cadre attendu d'une thèse en *sciences* de l'éducation, à une méthode hypothético-déductive. Et c'est à la législation concrète, à son application et sa gestion à l'épreuve de ces huit entretiens, que se livre le discours critique, et de la chercheuse, et de ses lecteurs rapporteurs.

Je vais en profiter, quant à moi, pour regarder les traces possibles du régime de discursivité du *je* inconscient, et la façon dont il est pris en compte, ou bien la façon dont il aurait pu l'être dans cette thèse, non pas pour la transformer en un travail clinique, mais pour approfondir l'intégration des outils métapsychologiques (psychanalytiques) à l'épistémologie systémique de cette thèse. Si la première partie, qui m'a beaucoup appris, demeure hors de mon champ de compétences, je m'attarderai plutôt à la seconde partie qui allie clinique, institution et théorie des systèmes. Je considère le chapitre 4 sur « les nourritures affectives » comme le chapitre théorique le plus noué, à la fois le plus hétérogène et le plus cohérent. Et le chapitre suivant, articulant théorie des institutions et théorie des systèmes, en serait comme le complémentaire logique ; toutefois, ce chapitre 5 oriente ce manuscrit sous le paradigme porté par la théorie des systèmes, autrement dit la théorie de la complexité. C'est là que la thèse se sépare du paradigme porté par l'inconscient freudien (que je viens de développer à mon propre compte), mais sans pour autant cesser d'ignorer les apports des disciplines qui s'y intègrent. Et c'est cela qui constitue, à mon sens, une des grandes qualités, et pour tout dire une grande honnêteté, plus si partagée que cela dans la doxa éducative et psychologique, du positionnement théorique de Mme Ouanna.

Par conséquence de ce choix, cette thèse réintègre la visée d'une épistémologie non plus de la singularité, mais d'une science générale, recherchant des lois d'interprétation dont la législation prétend à une prédictibilité déductive *et* constructiviste, pour former des outils d'analyse de nature psycho-sociale. On peut considérer que cette généralité, dans sa forme la plus intégratrice, est ici représentée par la théorie des systèmes. Et dans ce champ, il est toujours heureux de voir tenir compte de méthodes et de théories d'inspiration psychanalytique, certaines d'entre elles étant d'ailleurs, comme la théorie de l'attachement, amplement articulables à une approche psychologique plus classique³⁶. Les concepts et logiques issus du champ freudien, vous les réimplantez dans une épistémologie qui, radicalement, est étrangère à la logique du fantasme, à la négativité du désir. C'est légitime : le dialogue entre des aires aux logiques irréductibles se fait par le « passage » de nos concepts dans d'autres aires que la nôtre, et par leur intégration, payée d'un « cabossage », à un régime logique qui n'est pas le leur, mais qui les convoque de façon à faire naître une pertinence que, sinon, ces outils n'auraient pu laisser émerger.

Précisons-le : il est question du « phénomène de l'abandon », et cette thèse vise à décrire la notion d'un tel « abandon » telle qu'elle se construit au travers de la parole des personnes interrogées. La notion d'abandon est également située comme un donné, dans l'espace et le temps de chaque existence, mais aussi dans l'ensemble plus large de la société et de l'histoire. Enfin, l'abandon est construit en tant que concept par l'abord essentiellement freudien — et à cet égard, on peut hiérarchiser dans cette construction la place du chapitre 4, qui est la proposition d'une théorie de l'abandon, et la place du chapitre 3, sur les apprentissages, qui définit les conditions d'effectuation concrètes sur fond desquelles se déploie le « phénomène ». Le chapitre 5 constitue l'ancrage épistémologique dernier. L'ensemble de l'aire où le phénomène d'abandon se déploie est donc cartographiée de façon tout à fait conséquente. On peut, à plus d'un égard, considérer que Mme Ouanna construit un concept d'abandon, par-delà le seul « phénomène³⁷ ».

³⁶ Laquelle est toujours, au fond, socio-psychologique, partageant avec les sciences sociales un point de réel : le moi — ce qui permet d'ailleurs de voir combien il est réducteur d'accoler les adjectifs « sciences humaines et sociales », l'humain n'étant pas limité au sociologique, et le psychisme n'étant pas réductible à l'idéal d'une science psychologique, cognitive, comportementale ou neuronale.

³⁷ Il aurait peut-être fallu pourvoir alors à une phénoménologie, c'est-à-dire à une analyse des conditions de constitution de ce phénomène, sur le plan d'une conscience de ce phénomène — je ne suis pas suffisamment armé pour juger si un tel fondement peut être considéré comme au moins présent en actes du point de vue d'une méthodologie phénoménologique.

Mais cette construction se fait au travers d'un discours, et d'une surface faite de paroles, de gestes, de plages de vie plus ou moins étales. En fait, je dirais que ce travail répond à une question, même si Mme Ouanna ne l'a pas thématisée telle quelle : Qu'est-ce qu'un style ? En l'occurrence, qu'une « stylistique de l'abandon » ? En quoi l'abandon peut-il être un trait saillant qui marque une existence dans son vécu, son agir et sa parole ?

Une école actuelle d'inspiration pragmatique, et dont l'autrice la plus repérable est Marielle Macé, œuvre à transférer ce souci du style, outil issu des sciences du texte, et plus généralement des arts, vers les autres sciences sociales. Ici, il est procédé à l'analyse stylistique d'un discours précis : le discours de l'abandon, aux dimensions tant langagières que pratiques (ou existentielles), qui font apparaître un style de vécu : vécu de l'abandon ; un style d'agir : la réorganisation globale, psychologique et existentielle ; un style de parole : la représentation conscientisée et partagée — et notons que cette représentation est, de fait, le seul accès que notre collègue se donne au réel de votre objet objectivé : « l'abandon scolaire », ou fantasmé : « l'abandon du sujet ».

Cet abord stylistique et discursif, passe par l'étude des grands « lieux » (comme on parle des « lieux communs », les *topoi* de la rhétorique aristotélicienne), traits auxquels reconnaître un discours structuré par une représentation de l'abandon : de quoi établir une « topique » (toujours au sens aristotélicien, mais qui sait, peut-être freudien ?) dont on étudie comment elle s'établit au fur et à mesure des propos tenus durant un même entretien, mais également d'un entretien à l'autre — et ici, on passe du style personnel à la catégorie plus large du style comme définition d'un genre de discours. Quels sont les « lieux » psychosociaux, mais aussi psychiques, qui structurent ces prises de parole et la construction d'une *persona* qui forme, somme toute, le « moi » dans lequel ces différentes personnes ont pu, bon an, mal an, trouver une stabilité suffisante, un taux d'identité suffisamment pérenne pour pouvoir dépasser ce vécu nodal, voire augural, dans leur existence ainsi marquée « à l'abandon » ? Les lieux psycho-sociaux forment les figures de l'aliénation sociale dans lesquelles nous nous pensons nous-même, nous nous voyons, et nous disons — c'est, en un sens, ce « nous-même » tel que la doxa nous fige à nos propres yeux, une pénétration réciproque des deux systèmes imaginaires, personnel et groupal, bref une aliénation spéculaire redoublée. En un sens, la « représentation », concept emprunté à J.-C. Sallaberry, ce pourrait être cela... Quel est le style de défenses et de construction imaginaire de notre propre « personnalité » que chacun d'entre nous élabore pour, ensuite, tenter de refonder la part concrète et réelle d'une existence qui peut encore être construite, pendant qu'elle est mise sous le signe d'un tel construit spéculaire ambivalent ?

Un style, c'est avant tout un ensemble relié et signifiant, hétérogène, mais pas hétéroclite, de *stylèmes*, c'est-à-dire de traits constitutifs, distingués, hiérarchisés dans leur efficacité, reliés pour donner à une parole, ou à une présence, une tenue reconnaissable, une *distinctivité*. Cette distinctivité, il s'agit de la traquer dans l'étude monographique d'un même entretien, et c'est ce qui fait repérer à Mme Ouanna deux entretiens « remarquables » — sauf qu'on aurait aimé qu'elle aille beaucoup plus en profondeur dans son étude : la finesse de l'étude des contradictions nous indique assez que cela aurait pu se faire. Mais il s'agit également de désindividualiser le concept de « style », qui peut désigner de façon générique un ensemble de comportements langagiers et existentiels, dépassant les personnes et les faisant appartenir à une topique beaucoup plus générale. Cela désigne une suite concaténée en « poupées russes » de ce qu'est un style comme mode d'existence et de parole sociales : un style marque notre appartenance sociale et culturelle à des types de rapports à l'intégration sociale, plus précisément à l'intégration scolaire, et plus précisément encore à la modalité d'échec de cette intégration — c'est-à-dire que le style que cette thèse étudie dans chacun de ces commentaires, c'est d'abord le style d'un vécu de désintégration, face auquel il s'agit bien de « se réintégrer » imaginativement, c'est-à-dire de reconstruire un mythe pour refonder ensuite le possible d'une existence. Ce mythe peut être tant collectivement partagé qu'intime. Collectivement, cela donne un ensemble stylistique général (intégrant les différents stylèmes, ceux de la contradiction, par exemple — le seul exemple, en fait, dans cette thèse), un tableau des figures de l'abandon et de sa « relève » (de son *Aufhebung*), que ce travail propose d'établir — sans achever un tel travail, cependant. Mais ce mythe est également efficace sur le plan psychique intime, en ceci qu'il permet une négociation de ces stylèmes suffisamment structurante sur le plan psychique, c'est-à-dire contenante et schématisante : c'est toute l'importance de lire les constructions du Moi dans une dialectique avec la logique inconsciente de l'angoisse et du fantasme, et des constructions refoulantes plus ou moins névrosées ou psychotiques, etc. Ce qui se crée, c'est un schème qui arrive à réarticuler ce qui sinon risquait de désintégrer la scène psychique du moi : au fond, dans l'économie psychique, une représentation a avant tout une existence comme schème, un schème à la fois formel et énergétique. Sauf qu'alors, on est passé de la scène du *moi*

psycho-social, et de son « adaptation » à sa topique stylistique et comportementale, à la scène du *je* psychique.

Depuis l'appareil théorique du chapitre 4, l'analyse de Mme Ouanna s'est dotée des moyens sérieux pour lire chaque entretien comme un tel tableau d'une stylistique psychique et langagier (c'est-à-dire sémiotique), faisant du discours une structure *disposée au sens*. Un seul exemple : « comme par hasard », ce n'est qu'à la fin de l'entretien avec Z qu'apparaît l'élément aux fondations du rapport à l'abandon, ou à un certain manque de fonction contenant, au cœur de la problématique existentielle de la personne, à savoir l'abandon par le cercle familial premier des parents, et le fait que ce soit la grand-mère qui ait élevé la personne interrogée — ou en tout cas, que cette dernière rapporte cela ainsi.

L'articulation d'une stylistique, je l'ai dit, c'est l'établissement de stylèmes, c'est-à-dire de traits de styles, repérables formellement, mais qui, dans des situations chaque fois différentes, participent de la construction d'une parole (parlée, incorporée, ou prenant la courbe étendue dans une durée de vie), une parole singulière : tout stylème nécessite une interprétation, et c'est là la pointe, toujours engagée et risquée, d'une analyse. Forer la singularité de telles paroles, cela se fait dans une veine monographique, qui n'a pas été choisie par l'analyse de Mme Ouanna — je ne lui en fait nul reproche, je me contente de la pointer comme un possible qui n'est pas incompatible, peut-être pour une étape ultérieure du travail de notre collègue.

Repérer ces traits stylistiques formels ouvre un horizon d'analyse et d'interprétation : ces traits ne se contentent pas de représenter, de signaler, des styles de vie ; sinon, on aurait seulement la recherche de congruence entre deux vieilles catégories dualistes, la forme, ou l'expression, et le contenu : cette analyse du discours ferait du langage un reflet, ou un effet, de la réalité. Au contraire, le matériau des entretiens — qui constitue un véritable trésor qui est loin d'avoir été exploité à sa juste mesure — montre que la forme expressive fait partie de l'être existant, et que le dire comme l'agir sont un mode de l'être. Ces modalités, elles nécessitent une modélisation : c'est ce que fait la chercheuse en construisant cet artefact appelé « entretien » : car il ne s'agit pas d'un « donné », mais d'un construit, très élaboré, tant par un mouvement analytique — appelé : « première lecture » — que par un mouvement synthétique — herméneutique, pourrait-on dire, puis topique : la « seconde lecture ». Ainsi, plutôt que de bifurquer vers une étude de la singularité de ces vignettes, la thèse choisit de voir en elles une dimension particulière³⁸, qui alors suppose le repérage de lois générales, même sous formes d'hypothèses, que ce travail de recherche, et on l'espère bien d'autres, devront toujours plus éprouver, critiquer et renforcer. Cette logique générale couvre une aire *plus ou moins* élargie, et ici, cette variation entre les différentes échelles qui constituent le réel de ces entretiens est particulièrement feuilletée : vie intime, vie familiale, lieu de socialisation éducative, pays, région sociolinguistique, héritage historique. Il ressort de cela un objet aux échelles, et donc aux logiques qui peuvent sembler à la limite de l'intégrable, peut-être, aux yeux des démarches habituelles en sciences de l'éducation. Pourtant, cette « complication », comme disait Claude Lefort, c'est bien ce dont est fait l'étoffe de la réalité quotidienne de ces êtres interrogés, cette étoffe qui, selon Shakespeare, relève du rêve, c'est-à-dire, selon Freud, de notre psychisme le plus vital, et qui selon Bourdieu, du cauchemar d'une existence aliénée à un destin social tellement incorporé qu'il en semble inaltérable.

Or c'est à la hauteur *compliquée* de ce quotidien que *doit* se tenir la pensée, plutôt que de la fuir en prétextant une soi-disant nécessaire « spécialisation » des savoirs s'ils veulent se prévaloir d'une scientificité « reconnue par leurs pairs ». Quand on s'empare, intellectuellement, et concrètement, d'un concept d'abandon, il y entre comme un vécu donné que *tout* est à l'abandon, et qu'il n'est pas sérieux de prétendre « dépasser » ce vécu, à moins que de renoncer alors à se prétendre une science *humaine*... Qu'ensuite, embraye une analyse, des focalisations, des modélisations qui n'opposent pas le simple au complexe, c'est la moindre des choses : mais trop souvent, ce qu'on voit abandonner par cette régionalisation socio-théorique dans le champ scolastique, c'est la logique primaire, archaïque, quotidienne (celle que, avec un vocabulaire peircien, je désignerais comme une logique vague, abductive). Ne pas laisser repartir une telle logique dans le règne de la contingence, c'est l'un des angles de « sciences » de l'éducation demeurant le plus dans l'ombre.

Sans prétendre à plus qu'il n'est en notre pouvoir, au moins cette soutenance se veut-elle, à sa mesure, mais dans sa collégialité, un essai pour ne pas démeriter d'une telle urgence éthique à penser ce que nous dit ce phénomène d'abandon dans les études supérieures, et qui plus est dans des territoires où notre

³⁸ C'est-à-dire, si je prends par facilité un comparant linguistique, ce qui fait de chaque prise de parole un « idiolecte ».

histoire, et donc l'archéologie de notre champ socio-professionnel, notre doxa et de notre impensé, convoque immédiatement notre métier universitaire.

Rapport de soutenance

POUR MARINA PASTOUKHOVA

L'ENSEIGNEMENT DU YOGA, DE L'ORIENT TRADITIONNEL À

L'OCCIDENT CONTEMPORAIN :

DYNAMIQUES D'ENTRE-DEUX ET TRANSFORMATIONS IN-VISIBLES.

MISE À L'ÉPREUVE PAR LE JOURNAL AUGMENTÉ DU CHERCHEUR-ENSEIGNANT DE YOGA³⁹

L'objet de la thèse de Mme Pastoukhova est : comment accueillir ce qu'il en est du singulier à hauteur de corps et d'affect ? Le yoga pourrait empêcher cet accueil : la notion de singulier n'a rien à voir avec le champ culturel dans lequel il naît comme pratique et comme vision du corps et du monde. La notion de singularité n'a rien de réductible à un « moi » psychologique, lié à l'individualisme comme moment de la culture occidentale : le singulier est un point du réel porteur de sa propre loi, et accueillir l'autre dans ce qu'il a de plus radicalement autre, c'est permettre à ce point-là de s'inscrire et de déployer tout le possible dont il est porteur. Cette thèse n'oppose pas Orient et Occident, dans une opposition entre holisme et individualisme, sans pour autant tomber dans un œcuménisme flou, mais établit des lignes de transversalité, qui permettent de créer des conditions d'accueil local, situé, du sujet : ce faisant, Mme Pastoukhova propose la construction d'une praxis du yoga, et de la pédagogie de sa transmission (ses développements autour du guru, à cheval entre personne et fonction, sont à ce sujet tout à fait éclairants).

En particulier, ce travail s'appuie sur la théorie fertile de J.-F. Billeter sur l'intégration comme constitution du corps. La constitution du corps se fait à hauteur de ce que la phénoménologie psychiatrique appelle la dimension « pathique » (Erwin Straus), registre du sentir, en deçà même d'un ressentir, qui déjà dispose de deux pôles élaborés et distingués : un sujet ressentant et d'un objet ressenti. Être-là sur le mode du sentir, c'est être présent en-deçà d'une telle distinction, affecté par une qualité de coprésence présence polymorphe et trans-modale au monde, sans aucun « point d'arrêt » qui désignerait une quelconque individualité substantielle.

Pour ce faire, cette thèse noue trois propositions conceptuelles : un concept de l'invisible efficace, un concept de l'Entre, et à travers cela, l'émerge d'une conception du sujet comme habitat du corps et du monde.

Le concept d'invisible n'a pas pour but de devenir visible, ou d'être rendu visible, porté à la conscience, mais au contraire désigne la dimension d'une invisibilité efficace, à laisser persévérer : gymnastique portant l'effort d'assouplir en permanence tout point qui risquerait d'interrompre la circulation du flux de l'énergie : une discipline pour maintenir l'invisible à sa place efficace. Autrement dit, il s'agit de repérer les effets de présence d'un tel invisible, afin de le laisser évoluer dans une dimension sous-jacente, qui permet au corps de véritablement construire l'esprit « par le bas », comme l'évoque Billeter.

La deuxième proposition conceptuelle est la notion d'*entre*, un abord du sens et de la santé comme *passage*. Dans toute étude d'une relation — le yoga étant la discipline des mises en relation des différents éléments d'un même organisme et de l'organisme avec le monde —, cette qualité

³⁹ Thèse de doctorat en sciences de l'éducation. La séance s'est tenue à Pau, à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour le 26 septembre 2023, en présence de Mme Pastoukhova, Frédérique Lerbet-Sereni (UPPA, directrice de thèse), dans un jury composé d'Angel Egido Portela (Université catholique de l'Ouest, président), Pablo Buznic-Bourgeacq (Université de Caen Normandie, rapporteur), Julia Haba Osca (Université de Valencia, rapporteuse) et moi-même (présent à distance, en visioconférence). Je remercie Barbara Vérité qui a retranscrit le verbatim de ma prise de parole, ici réécrite.

de passage est le point premier, antérieur même aux termes mis en relation. L'ambiance phénoménologique, revendiquée, pourrait être rapprochée de la théorie de Bin Kimura, qui pose que, contrairement à une thèse essentialiste, ce qui est premier, ce n'est ni a ni b (telle langue et telle autre, tel corps ou tel autre, telle partie du corps et telle autre, tel état du corps et tel autre) : ce qui est premier, c'est l'entre (« aida »). L'entre crée, sur le registre du possible, ce qu'il a pour fonction de pouvoir distinguer, et qu'il instaure dans l'acte réel de son inscription : il instaure dans le réel le règne de la distinctivité — ce en quoi cet *entre* est profondément articulable avec la dynamique symbolique du langage. L'entre est une dimension fondamentalement dynamique, et de projection dans le monde. C'est ici que la thèse rencontre la sémiotique (et tout particulièrement celle de Peirce), en posant non pas qu'il faut comparer le yoga à un langage, mais bien plus radicalement que le yoga *est* langage. Le langage est une « sémiosphère » (Lautmann), discipline qui réinstaure passage et fluidité dans l'énergie du corps, flux d'une matière travaillée de langage. Cette discipline du passage structure, relie et distingue : activité symbolique, c'est-à-dire du langage. Et plus croît cette aire, plus celle-ci devient un lieu de déploiement de l'être, de la puissance.

D'où la troisième proposition conceptuelle portée par le geste de cette thèse : une conception du sujet à laquelle elle nous amène à régresser (au sens logique de *prescission*) en-deçà de l'opposition sujet/objet. En effet, l'habituelle notion de sujet, c'est la distinction entre le sujet et l'objet : dans ces conditions, le sujet est un sujet individué, énonciatif, moi suffisamment constitué et repérable sur le plan de la communication. Une telle subjectivité se définit comme l'instance énonciatrice de propositions concrètes, ayant un objet (thématique) et/ou visant un objet (réfèrent) (niveau de la secondité en sémiotique). Que cette subjectivité vise à proposer, au travers de ces propositions, un argument, une *ratio* nécessaire (« existentielle » au sens logique), c'est la définition d'un sujet de l'énonciation en tiercéité. Ce repérage, en termes de développement psychique, concerne des étapes déjà très élaborées et intégrées (au sens winnicottien d'« intégration »). Or il est un plan plus fondamental : le plan de l'archaïque, et la clinique sait que c'est à ce niveau qu'il faut « régresser » pour pouvoir accueillir de plain-pied l'état véritable de la subjectivité la plus profonde, et travailler les états profonds du corps — ce à quoi s'efforce la pratique yogique. Ce plan, celui de la priméité sémiotique, est celui où s'instaure une notion du sujet comme strict habitat du monde : présence habitant le monde à même son être, au même titre que n'importe quelle autre présence. Bref, une immanence dans la présence qui implique à la fois une hétérogénéité — aucune intégration catégorielle d'un ensemble de prédicats sous un même paradigme — mais en même temps un monisme radical — aucune distinction statutaire sujet/prédicat, sujet/objet. Pour cela, il faut faire « régresser » la figure du sujet sémiotique jusque dans le registre de la priméité, où l'articulation logique n'est plus la proposition, mais seulement une présence de prédicats. Toute présence est à la fois pure « tonalité » (terme sémiotique désignant la figure du représentation en priméité) et prédicat seul (figure de l'interprétant en priméité). La priméité sémiotique doit être pensée à même hauteur que la dimension sensible du pathique. Le sujet à hauteur pathique, c'est lui qui est avant tout, et strictement, ce qui habite le monde : telle est sa définition par Viktor Von Weizsäcker. Là, sujet sémiotique et sujet sensible sont pensable en un seul geste. C'est à ce degré de priméité, de pathique et de tonal que nous mène la thèse de Mme Pastoukhova, en questionnant le sujet pathique, dans son rapport au corps et au monde *comme savoir*. Le sujet profond, sujet de la pulsion et des affects, c'est le sujet qui est prédicat parmi d'autres présences dans le monde : cette coprésence est une relation « iconique » comme on dit en sémiotique, qui engage l'intégralité du corps, donc l'intégralité de l'esprit dans l'intégralité du monde.

Qu'est-ce qu'une rencontre, à régime pathique ? C'est la question de la praxis yogique ; mais c'est aussi, et c'est là que le paradoxe se boucle, tout ce qui va forcer notre collègue en tant que chercheuse à être à la hauteur — ou plutôt à la profondeur — d'une telle tentative, sans doute angoissante, de neutralisation des catégories habituelles du sujet épistémique, de la

« désintégration » de leurs rationalisations trop disjointes d'une corporéité pathique, pour essayer de les tenir malgré tout ensemble, pour ne pas qu'elles s'effondrent, sans pour autant qu'elles sombre dans la contingence, afin qu'elles réussissent à tenir cette position singulière où le sujet peut habiter dignement et son corps, et le monde. Une position qui engage à la fois une dynamique théorique, technique et éthique.

Annexe. Verbatim du discours de soutenance

Chère collègue,

Tout ce que vous avez écrit est d'abord passé par votre corps, et ce que vous écrivez, vous l'assumez à l'épreuve de votre corps. Le savoir que vous nous transmettez est un savoir éprouvé, et cela appelle de ma part un écho qui lui demeure homogène : je vais tenter d'en faire une lecture sensible, sur le plan de l'implication du corporel, de l'affect, dans l'immanence du penser que porte votre écriture doctorale.

Vous apportez **trois propositions conceptuelles**, qui se nouent entre elles.

La première, c'est un **concept de l'invisible efficace**, et qui nécessite le passage par la dimension sémiotique. Le deuxième concept, c'est un **concept de l'Entre**, et là nous allons plutôt du côté de la phénoménologie, de la question de la constitution du corps à hauteur de ce que la phénoménologie psychiatrique appelle la dimension « pathique », c'est-à-dire le sentir pur, en deçà même d'un ressentir (car dire « Je ressens quelque chose », c'est déjà distinguer un sujet qui ressent et l'objet d'un ressentir, alors qu'être-là sur le mode du sentir, c'est être présent en-deçà d'une telle distinction, sur le registre de l'affect, affecté par une qualité de coprésence au monde, présence polymorphe et trans-modale, sans aucun « point d'arrêt » qui désignerait une quelconque individualité substantielle). Et à travers cela, émerge, troisième concept, une **conception du sujet**, comme habitat du corps et du monde.

En effet, votre propre trajectoire dans cet *entre*, je la vois non seulement dans votre praxis yogique, mais avant cela, dans l'ordre et la *dispositio* de votre thèse, elle se donne à voir dans le récit de votre expérience de traductrice. Traduire, c'est être en permanent passage entre deux codes, voire c'est habiter le passage, ce qui questionne la supposée identité de chacun de ces codes, qui ne va plus de soi dès lors qu'on existe *entre* ces deux aires. Vous donnez alors une image du sujet qui énonce votre thèse : en termes rhétoriques, vous investissez le lieu de l'ethos de l'oratrice, de l'autrice, et c'est à l'aune d'une telle *imago* que la lectrice reçoit votre discours. À partir de votre expérience de traductrice, votre thèse construit une figure qui vous permet de prendre cette légère distance vis-à-vis de vous-même en tant que professeure de yoga, praticienne concrète : comment vous défaire des identifications « stéréotypées », dans un imaginaire « interculturel », porteur d'évidences peut-être un peu trop binaires, duelles, et par trop « identitaires » ? Ce souci vous mène à regarder chaque fois, toujours plus profondément au fond du corps, comment il règne une logique du passage, une logique du « transpassible », pour reprendre les termes phénoménologiques d'Henri Maldiney. C'est en tant que traductrice, autant qu'enseignante de yoga, et que chercheuse, que vous essayez de repérer et d'agir cette conception épistémique du sujet.

Si j'ai à le traduire d'un point de vue logique autant qu'éthique, **l'objet de votre thèse** pourrait être : comment accueillir ce qu'il en est du singulier à hauteur de corps et d'affect ?

Cet accueil du singulier, paradoxalement le yoga pourrait l'empêcher, dans la mesure où initialement la notion de singulier n'a absolument rien à voir avec le champ culturel, voire linguistique, dans lequel naît le yoga comme pratique et comme vision de présence au monde du corps et de l'âme humains.

Cependant, la notion de **singularité** est complexe. Elle ne consiste pas du tout dans ce qu'on appelle la particularité, et encore moins l'individualisme. Le particulier est toujours un cas relevant d'une loi générale qui en rend compte et l'intègre dans sa sphère de législation. L'individualisme est, quant à lui, une tendance historique participant de la culture occidentale. À rebours, le singulier est un mode d'être-là qui n'a rien de réductible à un « moi » psychologique, et à la différence du particulier, c'est un point du réel dont la rationalité n'est épuisée par aucune loi déjà

existante, c'est un point qui est porteur de sa propre loi. Partant, accueillir cette singularité, autrement dit accueillir l'autre dans ce qu'il a de plus radicalement autre, c'est permettre à ce point-là de s'inscrire et de déployer tout le possible dont il est porteur. À ce titre-là, vous n'êtes pas dans un travail qui opposerait Orient et Occident, dans une opposition entre holisme et individualisme, ni dans son contraire, un œcuménisme qui porterait par exemple une conception du sujet moïque à une échelle supérieure qui l'intégrerait totalement, ou inversement viserait à le dissoudre au titre d'une illusion pure et simple, et ce, même à l'échelle de l'existence personnelle. Vous essayez de trouver des lignes de transversalité, qui vous permettent de choisir ce qui vous semble le plus fertile pour créer des conditions d'accueil local, situé, du sujet : ce faisant, vous proposez la construction d'une certaine praxis du yoga, et de la pédagogie de sa transmission. J'en donne deux exemples.

Vous vous appuyez sur la notion de *compagnonnage* (apportée par Frédérique Lerbet-Sereni, votre... accompagnatrice de thèse). On pourrait rapprocher cette notion, son rôle dans l'accueil de la singularité, de ce que vous dite de la bouche du guru : il faut comprendre que l'aliénation de l'« élève » au guru n'est pas une aliénation à sa personne purement et simplement, mais l'aliénation à un principe, lequel aliène le guru lui-même à une loi supérieure : c'est cette loi elle-même qui fait exister cette place de guru, et l'être qui l'occupe n'est nullement lié à elle par une « propriété du moi » (au sens médiocre, statutaire, mais aussi au sens d'une qualité supposée acquise et possédée par la personne). Autrement dit, il y a toujours une intégration dans une poupée russe de rang supérieur, pour reprendre l'une de vos expressions, et c'est cette poupée russe supérieure qui fait la loi. Ce n'est pas la personne du guru, c'est le principe — physique autant que spirituel — qui définit la place efficace de guru, qui importe pour définir le corps réel et agissant.

Cette relation à une loi me fait penser à une seconde situation d'échange culturel entre Orient et Occident : le système des ceintures dans les arts martiaux a par exemple fait créer à Fernand Oury, le fondateur de la pédagogie institutionnelle, et lui-même judoka, la notion de ceinture : ceinture de niveau en didactique, mais surtout la ceinture de comportement. L'important est que, dans une classe coopérative, on ne s'aliène pas aux ceintures noires en tant que personnes : on s'aliène à la loi du groupe au nom de laquelle il y a des ceintures, noires, blanches, jaunes, etc., mais au nom de laquelle, surtout, quiconque peut accéder à ces différentes places dans l'intégration toujours plus travaillée, analysée, à cette aire d'existence à la fois collective et personnelle, intégration qui n'est pas aliénation à des personnes, mais à des principes, et donc porteuse d'une émancipation, d'une croissance tout à la fois en puissance, en responsabilité et en liberté, et ce à l'échelle des personnes et du groupe.

On s'aliène plus à ce qui définit une place de maîtrise, qu'à *un* maître. Telle est la différence entre l'aliénation symbolique et l'aliénation imaginaire. J'essaie ici de traduire en termes occidentaux ce qu'il en est de la croissance quasi-pneumatique d'une sagesse (*sive* puissance) à hauteur de corps, mais aussi à hauteur de groupe. Une telle croissance, un tel souffle/grandissement, c'est ce que l'on peut sentir comme l'effet d'un milieu émancipateur, du moins si on lit cet effet selon la dynamique psycho-sociale dont est porteuse la catégorie d'intégration à laquelle vous vous référez, à savoir la théorie, très importante, de Jean-François Billeter : bref, si on lit le champ de votre praxis à travers un matériel issu plutôt d'un contexte conceptuel que, de façon peut-être trop tranchée, je repérerais comme « oriental », mais qui parle de façon tout aussi pertinente, me semble-t-il, à nos conceptions occidentales du corps et de l'activité consciente.

Cette singularité, comment l'accueillir ? C'est là qu'intervient dans votre réflexion le concept **d'invisible**⁴⁰. Vous convoquez l'invisibilité non pas comme ce dont le but serait de devenir

⁴⁰ Ce concept est crucial jusque dans ce que vous décidez de ne pas traiter, puisque vous dites bien que vous auriez pu par exemple étudier la notion de voix, et entre autres l'importance des silences. Or le silence est une des figures de

visible, ou d'être rendu visible, porté à la conscience, mais au contraire comme une dimension à faire persévérer dans son invisibilité même, car elle est une invisibilité efficace : c'est une gymnastique permanente, l'effort d'assouplir en permanence tout point qui risquerait de se figer et d'interrompre la circulation du flux de l'énergie : une discipline pour maintenir l'invisible à sa place efficace, c'est-à-dire pour le faire toujours se déplacer, circuler (il me semble qu'on est à ce titre assez proche, par exemple, de la présence du *mana* dans les systèmes d'échanges étudiés par les anthropologues). Autrement dit, il s'agit de repérer les effets de présence d'un tel invisible, mais afin de le laisser évoluer dans une dimension sous-jacente, laquelle permet justement, là où la conscience n'a pas à venir « fourrer » ses lumières trop inquisitrices, de permettre au corps de véritablement construire l'esprit « par le bas », comme vous l'évoquez à la suite de Billeter. On pourrait, ce corps, utilement le rapprocher de la dynamique pulsionnelle et fantasmatique d'une certaine clinique d'inspiration freudienne (mais pas seulement) — c'est en tout cas un branchement que, sans en faire un point central, votre thèse autorise, ce me semble.

Vous êtes proche, dans vos références, de la **phénoménologie** : à la suite entre autres de la présence de Francisco Varela, lui-même lecteur de Merleau-Ponty ; mais en pensant aussi à un autre champ, celui de la phénoménologie d'inspiration psychiatrique et freudienne (dont le nom philosophique le plus « générique » est à mon avis Henri Maldiney). L'important est de penser la notion de *Leib*, de chair, c'est-à-dire un corps profond, mais qui en même temps est un corps profondément tissé de langage. Le yoga est une discipline pour descendre à la profondeur du corps où l'on est dans une relation purement affective, pulsionnelle, ce que les phénoménologues désignent comme la dimension du pathique, le pur sentir. Mais dans cette dimension archaïque, justement, opère et s'articule toujours une qualité de langage — ou plutôt : au plus profond que l'on descende dans la vie et le travail du corps, une qualité de langage, de logos, de logique, est toujours là à l'œuvre, même bien en-deçà de la surface visible, thétique, des rationalisations, des énoncés ou des gestes. Et ce, parce que l'homme est tout à la fois corps, psychisme et monde (groupe et bios), et que, par ailleurs, il est un être de langage, *parlêtre* comme dit Lacan, c'est-à-dire un vivant dont le langage n'est pas seulement l'artefact, mais une dimension radicale et décisive de l'être. Cette qualité de langage est liée au fait que le langage structure le réel du corps et de son intégration au monde : le devenir du moindre des bouts du corps, même le plus éclaté, est toujours intégralement langage.

Et c'est ici que vous rencontrez la **sémiotique**. Votre geste le plus fort consiste à montrer non pas qu'il faut comparer le yoga à un langage, mais bien plus radicalement, que **le yoga est langage**. À proprement parler, vous n'osez pas franchir ce pas dans votre expression (car vous dites « timidement » que le yoga est comme un langage), et pourtant, votre geste, lui, l'asserte fortement : le langage est une « sémiosphère » (et c'est là peut-être, dans ce mot que vous empruntez à l'œuvre de Lautmann, le titre de notre rencontre technique spécifique). Le yoga peut alors être cette discipline qui consiste à réinstaurer du passage et de la fluidité dans l'énergie du corps, énergie qui emporte le flux de toute matière, et de toute matière travaillée de langage ; cette « discipline du passage », c'est très exactement cela, l'action qui structure, relie et distingue une part du réel : en d'autres termes, c'est ce qu'on désigne aussi par le symbolique, c'est-à-dire le langage. Et plus croît cette aire, plus celle-ci devient un lieu de déploiement de l'être, de la puissance.

J'entre de façon schématique dans quelques éléments de ce déploiement. La part de discipline est savoir, et c'est elle qui constitue l'action structurante, la « **tiércéité** » ; mais cette dernière peut servir à deux visées. La première visée est l'enrégimentement du réel physique de la « **secondéité** » dans un corps doctrinal de lois indiscutables, sans reste aucun, arraisonement de chaque posture réelle comme un cas particulier devant se soumettre à la loi générale qui l'organise, l'explique et/ou l'instaure (on retrouve ici la congruence entre ce que Castoriadis

l'invisibilité. Je pointe ici ce qui me semble une piste possible à poursuivre, et à mon sens fertile, en particulier sur le plan sémiotique.

appelle le *legein* et le *teukhein*). On peut dire qu'une telle intégration sans reste est ce que vise à enrayer votre pratique critique du yoga, autant éloignée de la soumission totale de sa version native, qu'à sa formule occidentale dégénérée en un utilitarisme adaptatif ou divertissant (presqu'au sens pascalien du terme). L'autre visée de la tiercéité est, tout à rebours, de distinguer, dans la pratique concrète du corps dans sa secondéité, une place possible pour ses différents devenirs sous-jacents — ce qui relève de la catégorie sémiotique de la « **priméité** », et qui rejoint la catégorie phénoménologique du sentir, du pathique et de l'affect, bref ce qui relève du registre de l'invisible et cependant efficace : or la priméité doit être accueillie en étant maintenue comme priméité, et non pour être rabattue sur la concrétude contingente ou particulière de la secondéité. La priméité ne peut être que présente à régime de sous-jacence, d'invisibilité active : sinon, sa négativité radicale se dissout.

Comment, alors, accueillir et activer cette priméité sans pour autant la réduire à une gestion physico-pratique d'un corps-machine ? C'est là qu'intervient la logique de la **singularité** : quelque chose qui, dans la profondeur pathique, s'exprime — une tonalité, une ambiance —, désigne le possible d'une loi dont serait porteur ce degré profond du corps, et qu'il s'agirait petit à petit de *laisser* monter en régime, c'est-à-dire de lui laisser la possibilité d'articuler l'éventualité rarissime, mais, qui sait, réelle, d'une loi singulière, d'une loi qui ne se résoudrait pas à redire celles qui sont déjà en place, les « habitudes » des axiomes de nos quotidiennetés. À ce point, vous faites référence à Billeter, lorsque ce dernier propose la notion d'intégration comme un paradigme qui permet de comprendre la construction progressive du corps, émergence (pour prendre un terme propre à l'épistémologie de la complexité) toujours plus affinée dans laquelle l'esprit, une fois émergé, joue comme un principe intégrateur supérieur, non pas *au*, mais du corps. Aucun dualisme ne règne entre corps et esprit : le sémioticien, mathématicien et psychanalyste Michel Balat pose que l'âme, l'*anima*, est l'intégrale des fonctions du corps. Mais l'intégrale ne préexiste pas transcendante au corps, elle ne lui est pas incorporée : elle lui est totalement immanente comme *fonction*, et c'est depuis le corps que peuvent naître, émerger, des degrés d'intégration qui permettront toujours plus au corps d'aller un point plus loin dans le déploiement de sa puissance (de son possible), de persévérer dans son être, dans son conatus, si je parle spinoziste. En d'autres termes, vous proposez une discipline de la maigreur du geste, de la « négativité » : le yoga comme activation d'une fonction dans le corps, sans chercher à discipliner la vie en ce dernier, seulement à en redéployer l'ouverture, tant intérieure qu'extérieure.

Mais il y a une seconde logique que vous mettez en lien avec cela, c'est la **logique sémiotique de l'abduction** : c'est elle qui évite au modèle du corps comme intégration progressive, proposé par Billeter, d'être interprété comme une sorte de constructivisme « inductif », qui logiquement ne tient pas le coup. On pourrait croire en effet qu'une suite d'entraînements dûment répétés peut créer une loi nouvelle. Ce serait le modèle, grosso modo, de l'induction. Or si l'on suit la critique par Peirce de la catégorie d'induction, cette dernière ne saurait être une figure logique de la création : aucune accumulation de cas particuliers ne donne naissance à une loi générale, cela ne désigne que le chemin de la découverte, par le sujet, d'une loi qu'il ignorait, et qui pourtant était déjà là, active dans chaque particularité. La découverte n'est pas une création. L'induction n'est jamais qu'une déduction qui s'ignore⁴¹. Dans votre perspective, il s'agit bien sûr encore moins d'une intégration comme une suite de déductions, c'est-à-dire une aliénation à une loi générale qui fait que le corps doit être enrégimenté, sinon il est rejeté, refoulé, détruit (et alors on a affaire

⁴¹ La preuve par l'absurde se voit, hélas, dans l'interminable recherche psychotique de rejouer dans des œuvres l'impossible intégration et liaison d'un corps habitable : d'où ces œuvres dites « d'art brut » et qui, telles quelles, sont elles-mêmes hantées par l'inachèvement, faites d'une addition sans fin de bouts de corporéité, de bouts de choses, dont l'agglutinement quantitatif ne produira jamais le saut qualitatif qui assurera la contenance, la *fonction contenantante*, fonction forclusive qui assure l'homme « suffisamment, mais pas trop » d'une loi de langage, de tenue et du corps, et de l'âme.

à une « pédagogie noire », pas loin de ce que, pour paraphraser Fernand Oury, j'appellerais le modèle de l'« école-caserne »).

L'intégration comme processus d'émergence doit plutôt être approchée comme la tendance archaïque du corps — c'est la proposition fondamentale de Donald W. Winnicott — à essayer justement de ne pas s'éparpiller, de ne pas se faire prendre dans un mouvement chaotique de désintégration, vécu agonique de l'être-là psychotique, voire autistique, mais aussi, plus généralement, d'une certaine dilution du moi dans une immédiate présence au réel. L'intégration comme dynamique d'expression d'une puissance d'existence en corps, c'est la tendance à être toujours là, à habiter le monde d'une façon toujours plus singulière, précaire et cependant tenue, et qui permet, plus le corps est intégré, de pouvoir s'ouvrir à toujours plus de possible, à du dehors, même intérieur (on peut appeler cela les pulsions, les affects, l'angoisse, le désir, le fantasme, etc.).

Ce que vous proposez n'est ainsi une conception ni inductive, ni déductive, mais abductive de l'intégration, du corps existant comme principe intégratif toujours relancé. L'abduction est la possibilité d'ouvrir le savoir établi, l'aire habituelle des lois générales, en tant que penser, et donc aussi en tant que corps, à ce qui n'a pas déjà été intégré, à ce qui n'a pas déjà été pensé, ni éprouvé, mais qui peut ajouter à notre puissance d'être au monde.

D'un point de vue sémiotique, ce qui se joue ici, c'est l'accès à une puissance d'**interprétation**. J'entends ici « interprétation » au sens où Lacan en parle, quand il dit que l'interprétation « déchaîne la vérité » : l'interprétation n'est pas un énoncé délivrant une signification, c'est un acte qui instaure une coupure ouvrante qui relance le sens, le sens comme dynamique d'ouverture et de poursuite de l'existence. L'interprétation c'est tout simplement exister au monde en tant qu'être de langage, et surtout en tant qu'être de langage : un langage non pas abstrait et général, seulement le code d'une langue ou d'un comportement que l'on dupliquerait tel un agent, mais un langage en corps et en actes, qu'on habiterait comme sujet d'une parole singulière.

La deuxième proposition conceptuelle que je vois portée par votre thèse, c'est un abord du sens et de la santé, entendue au sens large, comme *passage*. Dans toute étude d'une relation — le yoga étant la discipline des mises en relation des différents éléments d'un même organisme et de l'organisme avec le monde —, cette qualité de passage est le point premier, antérieur même aux termes mis en relation. Autrement dit, ce que vous mettez en exergue, c'est la **notion d'entre**.

Là encore, l'ambiance phénoménologique de votre travail me semble tout à fait légitime. J'aimerais attirer votre attention en particulier sur une source que vous ne citez pas, mais qui entre tout à fait en résonance avec votre corpus : le penseur japonais Bin Kimura, pose que, contrairement à une thèse essentialiste, ce qui est premier, ce n'est ni a ni b — par exemple la langue russe ou la langue française, tel corps ou tel autre, telle partie du corps et telle autre, tel état du corps et tel autre : ce qui est premier, c'est l'entre, « **aida** » en japonais. L'entre crée son avant et son après, il crée, sur le registre du possible, de ce qu'il a pour fonction de pouvoir distinguer, et qu'il instaure dans l'acte réel de son inscription : il instaure dans le réel le règne de la distinctivité — ce en quoi cet *entre* est profondément articulable avec la dynamique symbolique du langage. L'entre est une dimension fondamentalement dynamique, et de projection dans le monde.

Si la phénoménologie pense cela en termes d'entre, du point de vue sémiotique, on est toujours déjà dans l'entre, ce qui signifie qu'on est toujours déjà dans un monde **tiércisé**, porteur de distinctivité et de liaison. L'Entre, vous le dites très bien, c'est un geste structural qui arrive à le dégager comme possibilité logique : c'est l'introduction à la fois d'une coupure, et d'une ouverture. C'est la fonction de la tiercéité, qui rend le passage entre ces deux autres catégories d'existence du signe que sont la secondéité, concrète, des corps, et la priméité, c'est-à-dire ce mode d'être beaucoup plus subtil, fragile, tout à fait présent bien qu'invisible, ce fameux invisible sur lequel on vient d'insister. Si on n'y prend pas garde, cet invisible est écrasé en permanence par toutes les réductions positivistes, aveugles, qui font du corps uniquement, soit de la « bidoche »

contingente (ou du corps de jouissance consumériste, ou du *Körper* gérable sur un plan mercantile ou biopolitique), soit quelque chose qui doit être enrégimenté dans des lois générales d'interprétation ou d'exploitation. Votre travail d'accueil du singulier consiste à rendre possible, dans l'Entre, l'ouverture d'une voie possible, sur le registre du possible et non du réel concret : voie invisible et impalpable, et pourtant fondamentale, sans laquelle il ne peut pas y avoir de chair, d'étoffe, mais purement et seulement une stéréotypie dans les gestes, les états et les énoncés.

Dans votre thèse, vous dites à quel point votre pensée est profondément non-individualiste. Ce que vous avez trouvé dans la phénoménologie, c'est le dépassement du dualisme moi/autre par ce monisme du *Leib*, de la chair et du monde, mais un monisme qui n'écrase pas tout dans une confusion des différentes corporéités. Ce que vous avez trouvé dans la sémiotique, c'est l'adjuvant complémentaire d'une pensée triadique.

D'où la troisième proposition conceptuelle portée par le geste de votre thèse : **une conception du sujet** à laquelle vous nous amenez à régresser (régression au sens logique de *prescission*), en-deçà de l'opposition sujet/objet.

En effet, l'habituelle notion de sujet, et qu'a priori on attendrait dans le cadre d'un devoir universitaire dans une science humaine « expérimentale », c'est la distinction entre le sujet et l'objet. En gros, dans ces conditions, le sujet est un sujet individué, énonciatif, un moi suffisamment constitué et repérable sur le plan de la communication. Une telle subjectivité se définit comme l'instance énonciatrice de propositions concrètes, ayant un objet (thématique) et/ou visant un objet (réfèrent) : c'est ce qui apparaît au niveau de la secondéité. Que cette subjectivité vise à proposer, au travers de ces propositions, un argument, une *ratio* nécessaire, « existentielle » au sens logique, c'est la définition d'un sujet de l'énonciation en tiercéité. C'est par excellence ce qu'on attend dans une thèse universitaire. Ce qu'on demande, c'est que le sujet y définisse son objet, et surtout le réintègre dans des catégories qu'on connaît bien, et qu'en tout cas on peut évaluer, repérer dans un système relevant d'une logique générale : une tiercéité, à cheval entre un argument déjà-là, et un argument neuf : le passage du règne d'une habitude à une autre habitude. Autrement dit, grand I, théorie, grand II, la pratique vérifie la théorie : c'est le jeu des démarches hypothético-déductives.

Le sujet comme ce qui est distingué d'un objet : Je ne dis pas que ce repérage des fonctions subjectives énonciatives ou conscientes soit illégitime, mais en termes de développement psychique, ce sont des étapes déjà très élaborées et intégrées (au sens winnicottien d'« intégration », désignant les étapes du développement psychique du moi du bébé). Elles sont des émergences primaires, et secondaires ; or, sur le plan psychique, il est un plan plus fondamental : le plan de l'archaïque, et la clinique psychiatrique sait que c'est à ce niveau qu'il faut « régresser » pour pouvoir accueillir de plain-pied l'état véritable de la subjectivité en souffrance.

Ce plan est celui où entreprend de nous faire accéder votre thèse, jusqu'à une notion du sujet comme strict habitat du monde : présence habitant le monde à même son être, au même titre que n'importe quelle autre présence. Bref, une immanence dans la présence qui implique à la fois une hétérogénéité — aucune intégration catégorielle d'un ensemble de prédicats sous un même paradigme — mais en même temps un monisme radical — aucune distinction statutaire sujet/prédicat, sujet/objet. Pour cela, il faut faire « régresser » la figure du sujet sémiotique jusque dans le registre de la priméité, où l'articulation logique n'est plus la proposition, mais seulement une présence de prédicats. Toute présence est à la fois pure « tonalité » (terme sémiotique désignant la figure du représentation en priméité) et prédicat seul (figure de l'interprétant en priméité). Je l'ai dit, la priméité sémiotique doit être pensée à même hauteur que la dimension sensible du pathique. Le sujet à hauteur pathique, c'est lui qui est avant tout, et strictement, ce qui habite le monde : telle est sa définition par Viktor Von Weizsäcker. Là, sujet sémiotique et sujet sensible sont pensable en un seul geste.

Votre thèse effectue cette plongée, et votre subjectivité est en fin de compte tout aussi présente, et peut-être plus, même, dans le développement de votre théorie, dans le « grand I » que dans le « grand II ». (C'est pour cela que je porte aujourd'hui le dialogue avec votre subjectivité là où l'on pourrait s'attendre à l'y trouver le moins : sur le plan du concept.) Vous faites des propositions, mais ce qu'expriment ces dernières, dans leur substance profonde, c'est que le sujet doit être pensé en deçà des distinctions propositionnelles déjà très élaborées, que ce soit en termes psychiques (sujet/objet), logiques (sujet/prédictat, ou thème/rhème), ou épistémologique (théorie/réel).

Ce que questionne votre rapport au corps, c'est-à-dire au corps *comme savoir*, c'est ce qu'il en est d'un sujet à hauteur de pathique. Le sujet profond, les psychiatres le savent, ce n'est pas le sujet de la conscience, c'est le sujet de la pulsion, le sujet des affects, c'est le sujet qui est pure présence, pur prédicat parmi d'autres présences dans le monde. C'est cela qu'Erwin Straus appelle « pathique », ce sentir pur en-deçà d'un même d'un ressentir, parce que quand on dit : « je ressens quelque chose », il y a déjà deux pôles élaborés et distingués : du « je » et du « quelque chose ». Dans le pathique, il y a une pure coprésence, une relation « iconique » comme on dit en sémiotique, qui engage l'intégralité du corps, donc l'intégralité de l'esprit dans l'intégralité du monde (c'est-à-dire non pas la totalité du monde d'ici à Vladivostok, mais l'intégralité du monde *ici*). Qu'est-ce que c'est qu'une rencontre, à régime pathique ? C'est en un sens la question de votre praxis yogique ; mais c'est aussi, et c'est là que le paradoxe se boucle, tout ce qui va vous forcer en tant que chercheuse à être à la hauteur — ou plutôt à la profondeur — d'une telle tentative, sans doute angoissante, de neutralisation des catégories habituelles du sujet, de leur « désintégration » d'une certaine façon, pour essayer de les tenir malgré tout ensemble, pour ne pas qu'elles s'effondrent, sans pour autant qu'elles deviennent du n'importe quoi, afin qu'elles réussissent à tenir cette position singulière où le sujet peut habiter dignement et son corps, et le monde. Une position qui est à la fois une position intellectuelle, et une position technique : c'est cela, une praxis. La technique du yoga est très importante, mais il entre aussi en jeu une position existentielle, d'où l'importance tout au long de vos exposés oraux comme écrits de cette *persona* traductrice en vous, qui pense sur les trois étagements sémiotiques fondamentaux (tiercéité, secondéité, priméité) la question du dé-figement des dualismes calamiteux. Vous avez assumé en tant que traductrice la question de la traduction et de l'intraduisible : cela place la réflexion de votre thèse au niveau de la tiercéité (et j'y ai reconnu la même prise de conscience que celle de Barbara Cassin, par exemple). Sur le plan de la secondéité, c'est votre sensibilité au sonore, et puis sur un registre encore en-deçà, votre sensibilité, dans le sonore de la voix, à ce qui fait sa singularité, c'est-à-dire en ce qu'en sémioticien j'appellerai la tonalité. Cette tonalité se reconnaît aussi dans l'écriture : il y a une tonalité dans la forme : c'est elle qui, au fond, fait pour moi la singularité, l'utilité et la clarté de cette thèse.

Discours de soutenance

POUR RICHARD LOPEZ

*CONSTRUCTION DE L'IDENTITÉ PROFESSIONNELLE DES REGENTS DE
CALANDRETA PRATIQUANT LES TECHNIQUES FREINET-PÉDAGOGIE
INSTITUTIONNELLE ET L'IMMERSION EN OCCITAN⁴²*

Montpellier, ce mercredi 20 décembre 2023

Cher Richard, cher compagnon de route, cher collègue,

Je réponds à ton texte libre à l'université (tiens, encore un de nos jeux de mots — sérieux —, nés à Aprene), par mon propre texte libre, pour te dire ce que j'ai pu y entendre à travers ce dont tu parles. Un contre-don au don de ton écriture, de ton souci à partager ta propre lecture d'un milieu dans lequel toi, moi et d'autres savons que nous sommes toutes concernées.

Ton travail, je le lirai comme se situant dans une anthropologie de la culture et de la dynamique intégratrice qui la constitue, et qui constitue l'émergence en son sein de phénomènes de subjectivité. C'est sur les enjeux de tes approches d'une telle réalité que je travaillerai ici.

Ce travail se situe à la croisée de plusieurs champs, il peut se lire sur plusieurs plans, comme un mille-feuilles. J'en repère trois principaux : le multilinguisme dans la construction d'une identité, tant personnelle, existentielle et familiale, que professionnelle et de métier ; la pédagogie institutionnelle et son accrochage possible avec d'autres pratiques éducatives, d'autres champs d'action associatifs et citoyens ; l'abord par la recherche des processus de construction et de transition des identités professionnelles (je découvre avec intérêt ta discipline de recherche, je n'aurai pas beaucoup à en dire, mais j'essaierai d'en tenir compte dans ce que peuvent me dire les deux autres plans). Sur chaque feuille, tu déplies les régions où ton étude séjourne : tu y as « opérétropisé » ton désir, désir de parlant, de pédagogue, d'enquêteur.

D'autres surfaces, transversales, viennent dans cette première trame. Premièrement, la transversalité, qui fait le propre de la pédagogie institutionnelle, fait qu'une même éthique de la maternelle jusqu'au lycée, mais qui se poursuit aussi, seconde perspective, au point de faire voir la formation enseignante (et ce qu'on appelle l'enseignant « supérieur ») comme devant être elle aussi profondément consubstantielle, travaillée par la même éthique, qui règne dans les classes. Aprene n'a nulle autre origine que les classes (ou situations équivalentes), et se structure comme les classes, ce qui, mine de rien, dans la constitution sociologique et imaginaire du champ de la formation enseignante, n'est ni anodin, ni répandu, ni facile à tenir sur la longueur — trente ans, ce n'est pas rien — ni dans la fixité du cap — former intégralement à et par la pédagogie coopérative, ça ne se trouve pas sous le sabot d'un cheval. Enfin, la dernière transversalité, c'est celle qui fait que toute situation micro-sociale connaît plusieurs qualités d'existence, plusieurs régimes d'activation des différentes présences subjectives, désirantes ; et j'en repère au moins deux : à régime praxique, on questionne le sens qu'il y a à faire son métier, voire à le défaire ; à régime macrosocial, le sens n'est plus l'enjeu, il n'y a que la reproduction d'une logique massive, statistique, généralisable.

⁴² Thèse de doctorat en sciences de l'éducation, soutenue le 20 décembre 2023, sous la direction de Thérèse Perez-Roux. Inscription à l'Université Parul-Valéry Montpellier 3, École doctorale 58, LLCC. Composition du jury : Thérèse Perez-Roux (Paul-Valéry, directrice), Sylvain Connac (Paul-Valéry, président), Muriel Deltand (Cnam et Haute École Bruxelles-Brabant, pré-rapporteuse), Patrick Geffard (Université de Paris 8 Vincennes-Saint-Denis, pré-rapporteur), Pierre Johan Laffitte (Université de Paris 8 Vincennes-Saint-Denis).

Dans le feuilletage de ton travail, joue un autre plan, sous-jacent : la dimension archéologique, historique, pathique, et pas seulement épistémique, de ton geste. Il désigne la dimension d'une subjectivité élargie : dimension translinguistique et transculturelle, transgénérationnelle, dimension pulsionnelle également. Bref, je dirais donc que ton travail convoque tout un champ anthropologique. La définition du sujet la plus fondamentale, pour la phénoménologie chère à la psychothérapie institutionnelle, est la suivante : le sujet, c'est ce qui habite le monde, dans la profondeur du registre archaïque. Même si, dans le genre d'écriture que tu as choisi pour ta thèse, la présence de cette dimension de l'habitat demeure en creux, ton manuscrit participe d'un monde, le tien, où plusieurs lignes d'horizons dessinent un paysage changeant dans lequel tu cherches à habiter selon une éthique qui te corresponde au mieux.

Tu produis ainsi une cartographie vive, où tu n'oublies à aucun moment de nous rappeler que du sujet, et toi le premier, habite des lieux précis, des « points de vue » : aucun regard de surplomb ne juge telle ou telle trajectoire — sans que cela t'empêche de produire des regards à vol d'oiseau, des regards panoramiques, et même des regards qui fouillent le sous-sol.

Ton texte libre est fidèle. Fidèle, il l'est au sens humain, par rapport aux gens qui parlent à travers ton écriture, au sens praticien (il ne donne pas des leçons, mais des coups de main, et en l'occurrence, ici, des propositions, des abductions), mais aussi au sens du rendu du tableau (pas toujours rose, pas flamboyant, mais qui a le mérite et le courage d'exister). Du compagnonnage, pas du copinage.

Ta propre existence est traversée par la dimension translinguistique qui constitue tout sujet. Cette archéologie personnelle ne se limite pas à l'exercice autobiographique « attendu », qui confesse et absout la place du moi sur les voies de la sacro-sainte méthodologie « scientifique ». Tu partages cette condition, et tu vas donc d'autant mieux l'accueillir quand elle proviendra des sujets qui dialoguent avec toi. Ce geste en langue, en penser, t'engage. Tu tiendras jusqu'au bout, dans le ton de tes analyses, cet accueil, sous forme cette fois de respect, sans pour autant en rabattre sur la dimension critique de tes analyses. C'est ce qui fait toute la valeur pour Calandreta de ta position.

Cette position se voit plus encore lorsque tu parles de pédagogie institutionnelle. Là, on pourrait même dire que tu *retiens* ton discours. (Je dirais même que « tu te retiens », car je m'attendais à peut-être plus de « sarcasmes » — c'est un terme à vous ! — vis-à-vis de certaines fragilités dont fait preuve la présence réelle de la pédagogie institutionnelle dans nombre de classes.) Ton tableau est fidèle au paysage que tu décris : pas au tableau de « ta » pédagogie, dont tu sais parler ailleurs, pas au tableau de « la PI » décrite par les *regents* et à laquelle il s'agirait d'acquiescer au pied de la lettre, car ce serait perdre tout repère, mais au tableau fait d'imaginaire, de réalité, de réalisations concrètes autant que de projections.

Tu ne fais pas une thèse sur la pédagogie institutionnelle, ni sur la pédagogie multilingue immersive, ni sur la pédagogie calandreta : tu fais un travail sur l'existence de cet ensemble comme aire de discours, comme épistémè, comme « institution imaginaire d'une culture » qui soutient plusieurs échelles d'existence : celle de la subjectivité, celle de groupes restreints, celle d'un mouvement, celle d'un groupe social.

Ta thèse tresse ensemble trois fils, nécessaires si l'on veut saisir la texture propre à ton objet : l'identité, la singularité, et la dimension translinguistique ; tout cela crée une place, celle du sujet, mais aussi un monde, et c'est ce que j'appellerais une dimension culturelle. Ton travail met en œuvre une psychologie sociale qui peut aussi se lire comme la construction d'une culture collective.

Ce faisant, ton enquête s'apparente à une analyse de discours. Bien sûr, on peut aller lire directement ton chapitre final d'analyse transversale ; mais l'élaboration de ton texte va bien au-delà, ou plutôt en-deçà, et fait don pour d'autres approches d'un objet particulièrement élaboré. Ton travail se construit à travers une « surface du dit » : tes portraits de *regents*. Tu offres *avec* eux

la matière, très élaborée dans sa disposition, pour une analyse stylistique et poétique. Cette approche est indissociable d'une étude sémantique, et se déploie autant sur le champ du lexique que sur le champ de la syntaxe, de la pragmatique, etc. Cela me semble majeur pour comprendre ton respect de la dimension multilingue de l'objet de ton enquête, qui en démultiplie les échos.

Mais cette analyse ne concerne pas seulement les gens qui te parlent, l'objet de ton discours, de tes récits : elle concerne ton discours lui-même, son énonciation. Les critères génériques de tes vignettes narrativo-analytiques relèvent du scientifique propre à ta thèse, mais pourraient aussi les rapprocher de ta pratique de la monographie d'écolier : tout cela relève d'un choix énonciatif qui *parle* le sujet.

Au travers du style, ce qui s'inscrit, ce sont les « lieux communs ». Les lieux communs, les topoi, ce sont les catégories au travers desquelles les sujets construisent les trois degrés de leur existence : leur vécu, la perception qu'ils en ont, et ce qu'ils en disent. Lieux éprouvés, lieux comme catégories de perception, lieux de discours et d'interprétation. Ces lieux construisent autant des paroles que des actes, des représentations imaginaires que des outils interprétatifs, des inventions poétiques que des habitudes qui scandent le quotidien et lui donnent « un air familial ».

Ces lieux, tu nous les montre dans leur étagement, depuis les lieux les plus larges, les plus communs, ceux du champ macrosocial, historique et économique, jusqu'aux lieux plus restreints, ceux des différentes appartenances culturelles, professionnelles, microsociales. Puis, il y a les lieux spécifiques de l'aire culturelle de l'ensemble pédagogique-linguistique complexe qu'est Calandreta-Aprene, et ce sont ces lieux qui organisent la spécificité de cette aire. Mais deux autres types de lieux communs apparaissent à une échelle plus réduite encore. Il y a tout d'abord la topique des autres systèmes d'appartenance familiale, intergénérationnelle, et de tout ce qui fait la parole propre à chaque personne. Puis il y a, surtout, la culture propre au petit groupe de travail et de coexistence quotidien: la classe, le chamPignon, la colla, etc. : c'est la dynamique réelle, la logique qui structure l'ensemble de la vie interprétative, et dans laquelle peuvent venir, ou non, prendre sens et pertinence le recours à la pédagogie institutionnelle, à l'immersion, etc. Tout dépend alors de comment on considère la culture de la praxis, et la place qu'y occupe la parole du sujet.

Ce qui fait le propre d'une culture d'une classe, un chamPignon, une *colla*, on peut penser que c'est « l'application », la « croyance », vis-à-vis de telle ou telle théorie, ou doctrine, ou pédagogie, ou doxa dominante (type IO, programmes, etc.), etc. Dans ce cas, ces situations ne sont véritablement que des points particuliers, dont l'identité est entièrement intégrée au jeu des lieux communs dominants qui forment son horizon indépassable. Le quotidien professionnel est bel et bien la dernière poupée russe, la plus petite parmi le jeu que je viens de dépoter, des lieux les plus généraux aux lieux les plus particuliers.

En revanche, si on conserve son hétérogénéité à la culture qui naît à l'échelle restreinte des classes, des groupes, si on se dit qu'elle déploie une dynamique intégratrice propre, alors il devient possible de voir comment cela prend en compte la singularité de tout un tas d'autres lieux : la topique psychique du désir, mais aussi celle du politique, de la poiesis, etc. Au travers du dire des *regents*, nous percevons ce qui s'y exprime par-delà l'indicible, et même, par-delà l'inexprimable, ce qui reste seulement indiqué : la part inconsciente qui fait la singularité de ces visages qui ne sont pas que des cas de figures, et signale une subjectivité au lieu seulement d'un agent de reproduction d'un champ.

Conserver l'ouverture à l'hétérogénéité, au singulier, au sujet, c'est le langage, c'est-à-dire la logique, choisie par la pédagogie institutionnelle telle qu'elle est revendiquée, et par toi, et par les gens qui tentent de s'en réclamer. C'est cela que j'appelle, à la suite de Francis Imbert, une praxis. Dans ton enquête, l'idéal du métier (au sens freudien d'« idéal du moi ») qui organise l'ensemble du discours, c'est la naissance de praxis pédagogiques et linguistiques. L'existence d'une classe, d'une *colla*, etc. à régime praxique n'a rien d'évident, et sans désir, la praxis cesse d'exister en un clin d'œil. Il ne reste qu'une situation scolaire et linguistique à régime macrosocial, où il n'y a plus ni subjectivité, ni sens, ni poiesis, seulement des agents de reproduction, de transmission,

d'énonciation. Ce que tu analyses, c'est en quoi malgré toute l'adversité, voire l'absurdité, qui, d'un point de vue sociologique et sociolinguistique, rend raisonnablement vaine, voire ridicule, l'aventure de Calandreta et d'Aprène, ça fait tout de même plus de sens de continuer que de ne pas continuer.

En quoi le fait de tenir bon sur la logique praxique d'ouverture au singulier peut insister, et consister, de façon durable et soutenable, dans une identité de métier, suffisamment assurée et défendue contre ce qui peut venir la fragiliser, voire l'annuler ? En quoi, en retour, l'identité peut en permanence être défigurée au travers d'une fonction d'analyse institutionnelle qui vise à extraire le devenir singulier des différentes dimensions aliénatoires qui définissent la situation microsociale, et qui peut à tout moment soit régresser à n'être qu'une pure situation de reproduction, soit, toutes ces couches d'aliénations définitives, mais pas indiscutables et inamovibles, les faire embrayer à régime praxique ? En quoi la croyance en une identité, registre du spéculaire (inévitabile, et en partie nécessaire), peut-elle en permanence se refonder en une confiance (rare, précaire, jamais assurée hormis par l'engagement des sujets dans le fait d'assumer les conséquences de leur souveraine institutionnalisation de vie et de travail) ? La croyance, alors, serait une confiance emphatisée, et la confiance, une croyance fondée. Telle pourrait être la définition d'une dialectique de la culture à régime praxique.

La catégorie d'intégration est convoquée par Thérèse Perez-Roux dans son approche de la vie dialectique des identités professionnelles. C'est l'une des catégories à l'aune desquelles tu présentes tes portraits. Cette catégorie d'intégration me semble cruciale sur le plan notionnel. Dans le tableau brossé par tes portraits, on est face à deux conceptions de la dynamique intégratrice, dynamique qui tout à la fois constitue, et le moi sur le plan psychologique (Winnicott insiste sur le lien entre l'intégration comme tendance la plus archaïque du moi, l'état de non-intégration, plus archaïque encore et non pathologique, et les vécus de désintégration), et la culture sur le plan groupal (Adorno parlerait, lui, d'une « dialectique de la culture » et de sa nécessaire « dialectique négative »). Je dirais, avec mes termes, qu'avec l'intégration, on a affaire à un *schème anthropologique du sens*, schème dont la valeur et l'orientation dépendent, en dernier recours, de ce qu'il fonde une anthropologie à régime d'identité, donc de particulier, ou une anthropologie à régime de subjectivité, donc de singulier.

Tout dépend donc, parallèlement, de ce qu'on entend à travers ce concept de « sens ».

De la dimension rhétorique, stylistique et topique de ton travail, on en arrive à sa dimension logique, et épistémologique. Ton texte n'est pas hermétique à de la rencontre possible avec d'autres logiques que la sienne. Il y a des atomes crochus dans ton approche, qui pourraient attirer d'autres subjectivités que la tienne, ou encore la tienne elle-même, mais quand elle existe « par ailleurs », dans d'autres devenirs, d'autres possibles, à d'autres régimes. Il y a de l'ouvert à bien des endroits de ton écriture, une décision appelant des échos, et c'est une nouvelle rafraîchissante.

Ton travail nous propose deux régimes de regard sur un même point. Ce point, c'est la personnalité du *regent*, son appartenance culturelle, dans le champ social et professionnel qui est le sien. Mais cette personnalité, tu la regardes une fois dans la logique de la construction de son identité, et l'autre fois, dans la logique de l'accueil de sa singularité. Le premier abord se fait selon une logique générale, intégrative, des lieux communs et des identités ; le second se fait selon une logique de l'ouvert, une logique abductive. Tu fais se rencontrer ces deux abords de l'identité et de la singularité, tu n'en fais pas deux positions incompatibles. Certes, ta thèse ne va pas selon moi jusqu'à penser ensemble cette dialectique entre culture et singularité, simplement parce que ce n'est pas son objet ; pourtant, la possibilité d'une liaison demeure, en creux, mais bel et bien agissante comme une hypothèse « existentielle » sous-jacente à ton manuscrit.

Ces deux logiques sont hétérogènes. Cette hétérogénéité, je la trouve illustrée par deux trilogies, à la fois proches et distinctes. Sur le registre de l'identité, tu empruntes à Christine Mias le

tryptique *sens, repères, contrôle* ; sur le registre de la singularité, et à régime praxique, ce qui définirait la pédagogie institutionnelle, je dirais qu'il s'agit plutôt du triptyque : *sens, éthique, pertinence*. Terme à terme, on peut rapprocher pertinence et contrôle : un minimum de contrôle peut se penser comme visée d'une pertinence. De même, ce qui fait repère permet de développer un type de présence, un ensemble de mœurs, bref un ethos. Pourtant, on sent bien que dans un cas, on va plutôt vers quelque chose qui fixe — les repères, le contrôle —, tandis que de l'autre, on va plutôt vers quelque chose qui défige en permanence — l'éthique, la pertinence. Dans les deux cas, en fait, c'est *sens*, le seul mot qui semble pourtant le même, qui montre en quoi on est dans deux logiques nullement homogènes : dans un cas, le sens qui se fixe pour se protéger ou se rassurer (cela s'appelle une défense), c'est l'identification à une signification, une représentation imaginaire fixée en des lieux suffisamment communs, mais peut-être trop, quitte à accepter de se vider de tout habitat intime, désirant, pathique ; dans l'autre cas, le sens, c'est celui de Deleuze, état d'étonnement, de défigement, de « ça-va-pas-de-soi », d'ouverture au contingent, au hasard qui vient de la vie du dehors, mais aussi du dehors le plus profond en moi-même, c'est-à-dire le désir. C'est ici que les logiques de tes deux discours principaux, la praxis de la pédagogie institutionnelle, ou la recherche en sciences de l'éducation telle que tu la mets en œuvre ici, bifurquent selon moi.

Mais pour toi, justement, cette bifurcation fait sens. Ces deux logiques sont présentes dans ton manuscrit, autant que dans ta pratique, comme l'adret et l'ubac d'une même montagne ; quant à ton cheminement, d'écriture, de vie, de travail, il en est comme la couture, de crête, ou de col, ou de crapahutage plutôt de tel côté ou de tel autre, et parfois même de creusement dans des boyaux qui traversent ces clivages dans ses couches souterraines, et que toi seul peux deviner ou décider. Il y a clivage, pas ségrégation, ni irréconciliable disjonction.

Ton chemin passe d'une logique à l'autre, construisant ton pas propre, dans son libre choix à passer d'une aire à l'autre. Il y a clivage, pas ségrégation, ni irréconciliable disjonction. Cela s'appelle l'ambivalence, qui n'a rien à voir avec l'ambiguïté. C'est toujours le signe d'un franchissement de seuil symbolique, fait à la fois d'un renoncement — il est peut-être en effet impossible d'embrasser d'une même raison ces deux structures de penser — et en même temps d'un nouage. C'est ce qu'opère, à sa façon, cette thèse magnifique.

Aujourd'hui est un moment important dans ce nouage, on pourrait dire qu'il est le moment du bouclage. Il s'agit donc, dans ce moment aussi, et surtout, de voir le sens que ça fait d'être là, de voir où se joue une certaine tendance à l'identité, et de voir par où tenir bon sur la singularité.

Que faisons-nous ici ? Nous sommes dans un moment établi : celui dont le nom est « soutenance de thèse ». Selon sa signification, « ça-va-de-soi » que c'est toi qui soutiens — sous-entendu : tu soutiens notre regard, tu dois soutenir sa pression, tu dois tenir cette place, sadisante juste ce qu'il faut pour que le stigmaté s'imprime, qui fera de toi notre pair, *blablabla*. — Oh, rien de bien méchant, puisque nous savons que ce n'est qu'un jeu, mais un jeu bien révélateur tout de même, si du moins on lui accole l'épithète qui, depuis Bourdieu peut-être, mais avant tout Freinet, lui convient très exactement : c'est un jeu *scolastique*.

Que pourrait être une version institutionnalisante, non pas contestataire, mais subversive, de ce moment de travail où tu nous présentes ton texte ? Revenons-en à ta classe coopérative, puisqu'une même éthique nous relie, et reprenons-lui l'une de ses institutions : c'est une « présentation de texte », c'est le partage socialisant d'un texte libre dans lequel il y a du sujet. Eh bien, si nous décidons de lire à un tel régime ce moment que nous partageons, je dirais qu'il y a bel et bien en actes une fonction de soutenance ; mais c'est le milieu qui fait soutenance au sujet, au sujet qui en toi affrontes quelque chose de l'ordre d'un seuil symbolique dans le réel de cette après-midi de décembre, donc forcément une zone où se mêlent angoisse et désir ; le sens de cet affrontement ne regarde que toi ; mais quant à nous, nous ne « représentons » surtout pas ce symbolique que tu aurais à affronter ; nous n'incarbons rien, et notre statut établi ne doit, sur ce

registre, peser de rien dans la qualité éthique avec laquelle, chacune et chacun ici te faisons soutenance.

Car du sujet, il y en a : pas seulement dans les racines de ton texte, mais aussi à l'horizon, il faut le dire, militant, de son écriture : non pas la militance pédagogique dont tu parles au sujet de tous les *regents* qui donnent visage et vie à ton texte, mais cette autre militance, qui à tes yeux décidément fait relais, et portance, la militance du chercheur pour lutter contre la tentation inhumaine des sciences dites humaines où tu as depuis plusieurs années légitimement désiré pointer ton nom, un nom désormais plus commun encore. Et je t'en remercie.

Annexe. Rapport de soutenance

Pierre Johan Laffitte, sur l'invitation du président du jury, prend la parole, en annonçant qu'il lira le travail de Richard Lopez en y repérant des réflexions riches sur le plan d'une anthropologie de la culture et de la dynamique intégratrice qui la constitue, et qui constitue l'émergence en son sein de phénomènes de subjectivité.

Ce travail se situe à la croisée de trois principaux champs : le multilinguisme dans la construction d'une identité, tant personnelle, existentielle et familiale, que professionnelle et de métier ; la pédagogie institutionnelle et son accrochage possible avec d'autres pratiques éducatives, d'autres champs d'action associatifs et citoyens ; l'abord par la recherche des processus de construction et de transition des identités professionnelles. Sur chacun, l'auteur a « opérôtropisé son désir » de parlant, de pédagogue, d'enquêteur.

D'autres surfaces, transversales, viennent dans cette première trame. Premièrement, la transversalité qui fait le propre de la pédagogie institutionnelle, celle d'une même éthique de la maternelle jusqu'au lycée, mais qui se poursuit aussi, seconde perspective, au point de faire voir la formation enseignante comme devant être elle aussi profondément consubstantielle, travaillée par la même éthique, qui règne dans les classes. Aprene n'a nulle autre origine que les classes (ou situations équivalentes), et se structure comme les classes, et ce, depuis trente ans que cet organisme forme intégralement à et par la pédagogie coopérative. Enfin, dernière transversalité, toute situation micro-sociale connaît plusieurs qualités d'existence, plusieurs régimes d'activation des différentes présences subjectives, désirantes ; ainsi, à régime pratique, on questionne le sens qu'il y a à faire son métier, voire à le défaire ; à régime macrosocial, le sens n'est plus l'enjeu, il n'y a que la reproduction d'une logique massive, statistique, généralisable.

Dans le feuilletage de cette étude, joue enfin un plan sous-jacent : la dimension archéologique, historique, pathique, et pas seulement épistémique, qui désigne la dimension d'une subjectivité élargie : dimension translinguistique et transculturelle, transgénérationnelle, dimension pulsionnelle également. Ce travail convoque un champ anthropologique, où la définition du sujet la plus fondamentale est la suivante : le sujet habite le monde, dans la profondeur du registre archaïque. Même si, dans la méthodologie de cette thèse, cette problématique demeure en creux, ce manuscrit produit ainsi une cartographie vive.

Ce manuscrit marque par sa fidélité, tant éthique, envers les gens qui parlent à travers son écriture, qu'intellectuelle, au sens du rendu du tableau donné de cette situation. La dimension translinguistique constitue tout sujet, y compris celui de l'auteur : son archéologie personnelle ne se limite pas à l'exercice autobiographique « attendu », mais inscrit le partage d'une telle condition, qui lui permet d'autant mieux accueillir le vécu des sujets qui dialoguent avec lui. Ce geste en langue, en penser, engage le chercheur, qui tiendra jusqu'au bout cet accueil sous forme de respect, sans pour autant en rabattre sur la dimension critique de ses analyses.

Cette position se voit plus encore lorsqu'on en vient à la pédagogie institutionnelle. On pourrait même parler d'une certaine « retenue » de la part de R. Lopez, vis-à-vis de certaines fragilités dont fait preuve la présence réelle de cette pédagogie dans nombre de classes. Le tableau dressé n'est ni celui de « la PI de Richard Lopez », dont il sait parler ailleurs, ni celui de la seule PI décrite par les *regents* et à laquelle il s'agirait d'acquiescer au pied de la lettre, car ce serait alors perdre tout repère : c'est un tableau fait d'imaginaire, de réalité, de réalisations concrètes autant que de projections.

On n'a pas affaire à une thèse sur la pédagogie institutionnelle, ni sur la pédagogie multilingue immersive, ni sur la pédagogie calandreta : c'est un travail sur l'existence de cet ensemble comme aire de discours, comme épistémè, comme « institution imaginaire d'une culture » qui soutient plusieurs échelles d'existence : celle de la subjectivité, celle de groupes restreints, celle d'un mouvement, d'un groupe social.

Cette thèse tresse ensemble trois fils, nécessaires si l'on veut saisir la texture propre à son objet : l'identité, la singularité, et la dimension translinguistique ; tout cela crée une place, celle du sujet, mais aussi un monde, et l'ensemble prend une dimension culturelle. La thèse met en œuvre une psychologie sociale qui peut aussi se lire comme la construction d'une culture collective.

Ce faisant, l'enquête s'apparente à une analyse de discours. Bien sûr, on peut aller lire directement le chapitre final d'analyse transversale, mais l'élaboration de ton texte va bien au-delà, ou plutôt en-deçà, et fait don, pour d'autres approches parmi les sciences humaines (psychologique, anthropologique, etc.), d'un objet particulièrement élaboré. En effet, le « tableau » se construit à travers une « surface du dit » : les

portraits de *regents*, avec qui l'auteur offre la matière, très élaborée dans sa disposition, pour une analyse stylistique et poétique. Cette approche est indissociable d'une étude sémantique, et se déploie autant sur le champ du lexique que sur le champ de la syntaxe, de la pragmatique, etc. Cela me semble majeur pour comprendre l'importance de la dimension multilingue l'enquête. Mais cette analyse ne concerne pas seulement les gens qui parlent à l'enquêteur, l'objet de son discours, de ses récits : elle concerne son discours lui-même, son énonciation. Ainsi, les critères génériques des vignettes narrativo-analytiques relèvent du scientifique propre au champ disciplinaire de la thèse, mais pourraient aussi être rapprochés de la pratique de la monographie d'écolier propre à la pédagogie institutionnelle : tout cela relève d'un choix énonciatif qui *parle* le sujet.

Au travers du style, ce qui s'inscrit, ce sont les « lieux communs », les topoi, catégories au travers desquelles les sujets construisent les trois degrés de leur existence : leur vécu, la perception qu'ils en ont, et ce qu'ils en disent. Lieux éprouvés, lieux comme catégories de perception, lieux de discours et d'interprétation. Ces lieux construisent autant des paroles que des actes, des représentations imaginaires que des outils interprétatifs, des inventions poétiques que des habitudes qui scandent le quotidien et lui donnent « un air familier ».

Ces lieux, cette thèse nous les montre dans leur étagement, depuis les lieux les plus larges, les plus communs, ceux du champ macrosocial, historique et économique, jusqu'aux lieux plus restreints, ceux des différentes appartenances culturelles, professionnelles, microsociales. Puis, il y a les lieux spécifiques de l'aire culturelle de l'ensemble pédagogique-linguistique complexe qu'est Calandreta-Aprene, et ce sont ces lieux qui organisent la spécificité de cette aire. Mais deux autres types de lieux communs apparaissent à une échelle plus réduite encore. Il y a tout d'abord la topique des autres systèmes d'appartenance familiale, intergénérationnelle, et de tout ce qui fait la parole propre à chaque personne. Puis il y a, surtout, la culture propre au petit groupe de travail et de coexistence quotidien : la classe, le champignon, la colla, etc. : c'est la dynamique réelle, la logique qui structure l'ensemble de la vie interprétative, et dans laquelle peuvent venir, ou non, prendre sens et pertinence le recours à la pédagogie institutionnelle, à l'immersion, etc. Tout dépend alors de comment on considère la culture de la praxis, et la place qu'y occupe la parole du sujet.

Ce qui fait le propre d'une culture d'une classe, un champignon, une *colla*, on peut penser que c'est « l'application », la « croyance », vis-à-vis de telle ou telle théorie, ou doctrine, ou pédagogie, ou doxa dominante (type IO, programmes officiels, etc.), etc. Dans ce cas, ces situations ne sont que des points particuliers, dont l'identité est entièrement intégrée au jeu des lieux communs dominants qui forment son horizon indépassable. Le quotidien professionnel est alors bel et bien la dernière poupée russe, la plus petite parmi le jeu des lieux, des plus généraux aux plus particuliers.

En revanche, si on conserve son hétérogénéité à la culture qui naît à l'échelle restreinte des classes, des groupes, si on se dit qu'elle déploie une dynamique intégratrice propre, alors il devient possible de voir comment cela prend en compte la singularité de tout un tas d'autres lieux : la topique psychique du désir, mais aussi celle du politique, de la poiesis, etc. Au travers du dire des *regents*, nous percevons ce qui s'y exprime par-delà l'indicible, et même, par-delà l'inexprimable, ce qui reste seulement indiqué : la part inconsciente qui fait la singularité de ces visages qui ne sont pas que des cas de figures, et signale une subjectivité au lieu seulement d'un agent de reproduction d'un champ.

Conserver l'ouverture à l'hétérogénéité, au singulier, au sujet, c'est le langage, c'est-à-dire la logique, choisie par la pédagogie institutionnelle telle qu'elle est revendiquée, et par une pédagogue comme Richard Lopez, et par les gens qui tentent de s'en réclamer. C'est cela que j'appelle, à la suite de Francis Imbert, une praxis. Dans l'enquête de R. Lopez, l'idéal du métier (au sens freudien d'« idéal du moi ») qui organise l'ensemble du discours, c'est la naissance de praxis pédagogiques et linguistiques. L'existence d'une classe, d'une *colla*, etc. à régime praxique n'a rien d'évident, et sans désir, la praxis cesse d'exister en un clin d'œil. Il ne reste qu'une situation scolaire et linguistique à régime macrosocial, où il n'y a plus ni subjectivité, ni sens, ni poiesis, seulement des agents de reproduction, de transmission, d'énonciation. Ce que donne à lire cette thèse, c'est en quoi malgré toute l'adversité, voire l'absurdité, qui, d'un point de vue sociologique et sociolinguistique, rend raisonnablement vaine, voire ridicule, l'aventure de Calandreta et d'Aprene, cela fait tout de même plus de sens de continuer que de ne pas continuer.

En quoi le fait de tenir bon sur la logique praxique d'ouverture au singulier peut insister, et consister, de façon durable et soutenable, dans une identité de métier, suffisamment assurée et défendue contre ce qui peut venir la fragiliser, voire l'annuler ? En quoi, en retour, l'identité peut-elle en permanence être défigurée au travers d'une fonction d'analyse institutionnelle qui vise à extraire le devenir singulier des différentes dimensions aliénatoires qui définissent la situation microsociale, et qui peut à tout moment soit régresser à

n'être qu'une pure situation de reproduction, soit, toutes ces couches d'aliénations définitives, mais pas indiscutables et inamovibles, les faire embrayer à régime praxique ? En quoi la croyance en une identité, registre du spéculaire (inévitable, et en partie nécessaire), peut-elle en permanence se refonder en une confiance (rare, précaire, jamais assurée hormis par l'engagement des sujets dans le fait d'assumer les conséquences de leur souveraine institutionnalisation de vie et de travail) ? La croyance, alors, serait une confiance emphatisée, et la confiance, une croyance fondée. Telle pourrait être la définition d'une dialectique de la culture à régime praxique.

La catégorie d'intégration est convoquée par Thérèse Pérez-Roux dans son approche de la vie dialectique des identités professionnelles. C'est l'une des catégories à l'aune desquelles sont présentés les portraits. Cette catégorie d'intégration est cruciale sur le plan notionnel. Dans le tableau brossé par les portraits, on se trouve face à deux conceptions de la dynamique intégratrice, dynamique qui tout à la fois constitue, et le moi sur le plan psychologique (Winnicott insiste sur le lien entre l'intégration comme tendance la plus archaïque, l'état de non-intégration plus archaïque encore, non pathologique, et les vécus de désintégration), et la culture sur le plan groupal (Adorno parle de la nécessaire « dialectique négative » de la culture). Je dirais, avec mes termes, qu'avec l'intégration, on a affaire à un *schème anthropologique du sens*, schème dont la valeur et l'orientation dépendent, en dernier recours, de ce qu'il fonde une anthropologie à régime d'identité, donc de particulier, ou une anthropologie à régime de subjectivité, donc de singulier.

Tout dépend donc, parallèlement, de ce qu'on entend à travers ce concept de « sens ».

De la dimension rhétorique, stylistique et topique de cette thèse, on en arrive à sa dimension logique, et épistémologique. En effet, ce travail n'est pas hermétique à de la rencontre possible avec d'autres logiques que la sienne, et c'est une nouvelle rafraîchissante.

Ton travail nous propose deux régimes de regard sur un même point. Ce point, c'est la personnalité du *regent*, son appartenance culturelle, dans le champ social et professionnel qui est le sien. Cette personnalité, la thèse la regarde une fois dans la logique de la construction de son identité, et l'autre fois, dans la logique de l'accueil de sa singularité. Le premier abord se fait selon une logique générale, intégrative, des lieux communs et des identités ; le second se fait selon une logique de l'ouvert, une logique abductive. Richard Lopez fait se rencontrer ces deux abords de l'identité et de la singularité sans en faire deux positions incompatibles. Certes, sa thèse ne va pas selon moi jusqu'à penser ensemble cette dialectique entre culture et singularité, simplement parce que ce n'est pas son objet ; pourtant, la possibilité d'une liaison demeure, en creux, mais bel et bien agissante comme une hypothèse « existentielle » sous-jacente à ce manuscrit.

Ces deux logiques sont hétérogènes, comme l'illustrerait une comparaison entre deux trilogies, à la fois proches et distinctes. Sur le registre de l'identité, R. Lopez emprunte à Christine Mias le tryptique *sens, repères, contrôle* ; sur le registre de la singularité, à régime praxique, ce qui définit la pédagogie institutionnelle serait plutôt le triptyque *sens, éthique, pertinence*. Terme à terme, on peut rapprocher pertinence et contrôle (un minimum de contrôle peut se penser comme visée d'une pertinence), et de même, ce qui fait repère permet de développer un type de présence, un ensemble de mœurs, un ethos. Pourtant, on sent bien que dans un cas, on va plutôt vers quelque chose qui fixe (les repères, le contrôle), tandis que de l'autre, on va plutôt vers quelque chose qui défige en permanence (l'éthique, la pertinence). Dans les deux cas, en fait, c'est *sens*, le seul mot qui semble pourtant le même, qui montre en quoi on est dans deux logiques nullement homogènes : dans un cas, le sens qui se fixe pour se protéger ou se rassurer (cela s'appelle une défense), c'est l'identification à une signification, une représentation imaginaire fixée en des lieux suffisamment communs, mais peut-être trop, quitte à accepter de se vider de tout habitat intime, désirant, pathique ; dans l'autre cas, le sens, c'est celui de Deleuze, état d'étonnement, de défigement, de « ça-va-pas-de-soi », d'ouverture au contingent, au hasard qui vient de la vie du dehors, mais aussi du dehors le plus profond en moi-même, c'est-à-dire le désir. C'est ici que les logiques des deux discours principaux de R. Lopez, praxis de la pédagogie institutionnelle, et recherche en sciences de l'éducation, se clivent, mais sans pour autant se ségréguer. Mais pour lui, cette bifurcation fait sens : ces deux logiques sont présentes dans le manuscrit, autant que dans sa pratique, comme l'adret et l'ubac d'une même montagne. Quant au cheminement d'écriture et de pédagogie de l'auteur, il en est comme la couture, de crête, de passage de tel côté ou de tel autre, et parfois même de creusement qui traversent ces clivages dans ses couches souterraines. Il y a clivage, pas ségrégation, ni irréconciliable disjonction. Cela s'appelle l'ambivalence, qui n'a rien à voir avec l'ambiguïté. C'est toujours le signe d'un franchissement de seuil symbolique, fait à la fois d'un renoncement — il est peut-être en effet impossible d'embrasser d'une même raison ces deux structures de penser — et en même temps d'un nouage. C'est ce qu'opère, à sa façon, cette thèse magnifique.